ARTHUR C. CLARKE

les enfants d'Icare

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

« Il se trouvait à un moment où l'Histoire retient son souffle, où le présent se détache de ce qui a été… Toutes les réussites du passé se trouvaient réduites à néant, mais une seule pensée revenait inlassablement dans l'esprit de Reinhold comme un écho tenace : désormais l'homme n'était plus seul dans l'univers. »

L'astronef étranger s'était posé sur Terre et nul ne l'avait vu arriver. Maintenant qu'il était là, plus rien ne serait comme avant. Sans se montrer, ses occupants ne tardent pas à imposer leur volonté à l'homme. Ils exigent et obtiennent le désarmement général.

L'action des Suzerains est incontestablement bénéfique et cependant un doute terrible subsiste… Pourquoi aucun humain n'a-t-il pu les apercevoir ? L'existence de l'humanité n'est-elle pas menacée ?

- Arthur C. Clarke
  - LES SUZERAINS
    - 1
    - 2
    - 3
    - 4
  - L'ÂGE D'OR
    - 5
    - 6
    - 7
    - 8
    - 9
    - 10
    - 11
    - 12
    - 13
    - 14
  - LA DERNIÈRE GÉNÉRATION
    - 15
    - 16
    - 17
    - 18
    - 19
    - 20
    - 21
    - 22
    - 23
    - 24

Arthur C. Clarke
Les enfants d'Icare

LES SUZERAINS

1

Il y avait un demi-million d'années que le volcan qui avait fait surgir Taratua des profondeurs du Pacifique était endormi. Et pourtant, songeait Reinhold, un brasier plus ardent que celui qui avait présidé à la naissance de l'île allait la submerger avant peu. Son regard se posa sur l'aire de lancement, s'éleva en suivant le monumental berceau qui ceinturait encore la *Christophe Colomb*. À soixante mètres au-dessus du sol, le nez de la fusée accrochait les derniers rayons du soleil déclinant. C'était l'une des dernières nuits qu'elle connaîtrait : bientôt, elle voguerait dans le soleil éternel de l'espace.

Tout était paisible sous les hauts palmiers couronnant l'arête rocheuse de l'île. Les seuls bruits que l'on entendait étaient la rumeur trépidante d'un compresseur pneumatique qui se mettait occasionnellement en marche ou un appel assourdi lancé par un technicien. Reinhold avait fini par aimer ces palmiers blottis les uns contre les autres et il venait presque tous les soirs contempler son petit royaume. L'idée qu'ils seraient désintégrés quand la *Christophe Colomb* s'élancerait vers les étoiles comme un furieux geyser de flammes l'attristait.

Les projecteurs du porte-avions *James Forrestal,* mouillé à un mille au large du récif, balayaient la mer obscure. Le soleil avait maintenant complètement sombré et la soudaine nuit tropicale envahissait le ciel, à l'est. Reinhold se demanda non sans quelque ironie si le bâtiment s'attendait à détecter des sous-marins russes aussi près du rivage.

Et, ainsi qu'il en allait toujours, l'association de pensées se déclencha : il se prit à songer à Konrad et à ce jour cataclysmique du printemps 1945. Plus de trente ans avaient passé, mais le souvenir des dernières convulsions du III^{e} Reich broyé entre les deux branches de la tenaille demeurait vivace dans sa mémoire. Il revoyait les yeux bleus et le regard las de Konrad, la barbe blonde et râpeuse qui se hérissait sur son menton quand ils s'étaient serré la main avant de se séparer, tandis que l'intarissable flot des réfugiés traversait le petit village prussien rasé. Une séparation qui préfigurait symboliquement les événements à venir – la coupure entre l'Est et l'Ouest. Konrad avait choisi Moscou. Reinhold avait jugé que c'était stupide mais, à présent, il n'était plus aussi catégorique.

Pendant trente ans, il avait vécu avec la conviction que Konrad était mort. Ce n'était qu'une semaine plus tôt que le colonel Sandmeyer, du service des renseignements techniques, lui avait appris la nouvelle. Reinhold n'éprouvait pas de sympathie pour l'officier et il était persuadé que la réciproque était vraie, mais aucun des deux

hommes ne laissait ses sentiments personnels interférer avec son travail.

— Monsieur Hoffman, avait commencé le colonel de son ton le plus officiel, je viens de recevoir de Washington certaines informations alarmantes. Elles sont évidemment *top secret,* mais nous avons pris la décision de les communiquer aux ingénieurs pour qu'ils se rendent compte qu'il est indispensable de mettre les bouchées doubles.

Il avait ménagé une pause théâtrale pour créer le suspense, mais il en avait été pour ses frais : Reinhold avait déjà deviné la suite.

— Les Russes nous ont presque rattrapés, continua Sandmeyer. Ils ont mis au point un prototype de moteur atomique peut-être encore plus puissant que le nôtre – et ils sont en train de construire une fusée sur les bords du lac Baïkal. Nous ignorons à quel point ils en sont, mais le contre-espionnage croit qu'elle pourra être lancée cette année. Vous comprenez ce que cela veut dire ?

Oui, Reinhold le comprenait fort bien : la course est engagée et nous ne sommes pas sûrs de la gagner.

— Savez-vous qui dirige l'opération ? avait-il demandé.

Il n'escomptait pas obtenir de réponse, mais à sa grande surprise, le colonel Sandmeyer lui avait tendu un feuillet portant une liste de noms tapés à la machine. Le premier était celui de Konrad Schneider.

— Vous avez connu pas mal de ces gens-là à Peenemünde, n'est-ce pas ? Cela pourrait nous fournir un indice sur leurs méthodes de travail. J'aimerais que vous me fassiez un petit topo sur le plus grand nombre possible de ces types. Leurs spécialités, les idées astucieuses qu'ils ont eues, etc. Je sais que c'est beaucoup demander après tout ce temps… mais tâchez quand même de voir ce que vous pouvez faire.

— Konrad Schneider est le seul qui ait de l'importance. C'était une intelligence hors ligne. Les autres ne sont que des ingénieurs compétents. Dieu seul sait ce qu'il a pu faire en trente ans ! N'oubliez pas qu'il a probablement été tenu au courant de toutes nos recherches alors que nous ignorons tout de ses résultats. Cela lui donne un incontestable avantage.

Reinhold n'avait pas dit cela dans l'intention de critiquer les services de renseignement, mais il eut l'impression que Sandmeyer allait prendre la mouche. Toutefois, le colonel se contenta de hausser les épaules.

— Ça marche dans les deux sens – vous me l'avez dit vous-même. Le libre-échange de l'information se traduit par des progrès plus rapides, même si nous laissons échapper quelques secrets. Les centres de recherches des Russes ne savent sans doute pas la moitié du temps ce que fabriquent leurs propres chercheurs. Nous leur démontrerons que la démocratie peut arriver sur la Lune avant eux.

La démocratie ! Quelle connerie, se dit Reinhold, mais pas fou, il

jugea préférable de garder ce commentaire pour lui. Un seul Konrad Schneider valait une armée de candidats aux élections. Et que n'avait-il pu réaliser avec toutes les ressources de l'U.R.S.S. pour l'épauler ? Qui sait si sa fusée n'était pas d'ores et déjà en train de sillonner les routes de l'espace ?

Le soleil qui s'était couché sur Taratua était encore haut dans le ciel du lac Baïkal quand Konrad Schneider et Grigorievitch, commissaire adjoint à la recherche nucléaire, quittèrent le banc d'essai ou l'on testait le moteur. Leurs oreilles bourdonnantes étaient encore douloureuses, bien que les derniers échos assourdissants se fussent éteints depuis dix minutes à l'autre bout du lac.

— Pourquoi faites-vous cette tête-là ? demanda soudain Grigorievitch. Vous devriez être ivre de joie. D'ici un mois nous serons là-haut et les Yankees en feront une jaunisse.

— Vous êtes un incurable optimiste, répliqua Schneider. Même si le moteur marche, ce n'est pas aussi facile que ça. C'est vrai, je ne vois pas d'obstacles sérieux, à présent, mais les rapports concernant Taratua m'inquiètent. Je vous ai dit que Hoffman est un ingénieur brillant et il a des milliards de dollars derrière lui. Les photos de sa fusée ne sont pas très nettes, mais elle a l'air d'être presque prête. Et nous savons que les essais du moteur ont eu lieu il y a cinq semaines.

Grigorievitch s'esclaffa.

— Ne vous faites pas de bile. Ce sont eux qui auront la grosse surprise. N'oubliez pas qu'ils ne savent strictement rien de nos travaux.

Schneider se demandait si c'était bien vrai mais il était plus judicieux de ne pas exprimer ses doutes. Cela aurait risqué d'aiguillonner l'esprit inquisiteur et tortueux du commissaire adjoint, et si jamais il y avait eu une fuite, Konrad aurait un mal fou à se disculper.

La sentinelle de garde devant le bâtiment administratif rectifia la position quand les deux hommes y rentrèrent et Schneider songea avec amertume qu'il y avait presque autant de militaires que de techniciens. Enfin… c'était la méthode des Russes et tant qu'on lui fichait la paix, il n'avait pas à se plaindre. Dans l'ensemble – à quelques irritantes exceptions près –, les événements s'étaient déroulés presque entièrement comme il l'avait espéré. Seul l'avenir dirait qui, de lui ou de Reinhold, avait fait le bon choix.

Il était déjà en train de rédiger son rapport final quand il fut interrompu par un brouhaha de voix agitées. Pendant quelques instants, il resta immobile devant son bureau à se demander ce qui avait bien pu se produire pour briser ainsi la rigide discipline qui régnait dans le camp. Enfin, il alla à la fenêtre – et, pour la première

fois de son existence, le désespoir s'empara de lui.

Reinhold descendait de la colline. Le ciel était percé d'étoiles. Là-bas, les faisceaux des projecteurs du *James Forrestal* caressaient toujours les flots. Le berceau tout illuminé de la *Christophe Colomb* s'était transformé en un arbre de Noël. Seul le cône de la fusée plaquait son ombre obscure sur le champ des astres.

Des quartiers du personnel, s'élevaient les accents tonitruants d'un air de danse, et Reinhold accéléra inconsciemment le pas. Il avait presque atteint la route étroite longeant la plage quand une sorte de prémonition, un mouvement à peine entr'aperçu le figea sur place. Étonné, il laissa son regard errer de la terre à la mer, revenir vers la terre. Il n'eut pas tout de suite l'idée de lever les yeux vers le ciel.

Et, comme Konrad Schneider, Reinhold Hoffman, quand il le fit, comprit instantanément qu'il avait perdu la course. Et qu'il n'était pas en retard de quelques semaines ou de quelques mois ainsi qu'il l'avait craint, mais bien de plusieurs millénaires. La petite fusée était aussi loin des ombres colossales et silencieuses qui glissaient parmi les étoiles à une altitude qu'il n'osait même pas se risquer à évaluer que des pirogues de l'homme paléolithique. Comme tous les hommes de la Terre, il resta immobile à contempler pendant quelques secondes qui semblaient durer une éternité les gigantesques vaisseaux qui descendaient majestueusement. Enfin, il perçut le faible sifflement annonçant qu'ils déchiraient les couches d'air raréfié de la stratosphère.

L'œuvre à laquelle il avait voué sa vie était anéantie, mais il n'éprouvait aucun regret. Il n'avait pas ménagé ses efforts pour lancer les hommes vers les étoiles et, à l'heure de la victoire, c'étaient les étoiles, les lointaines, les indifférentes étoiles, qui venaient à lui. En cet instant, l'histoire retenait son souffle tandis que le présent s'arrachait au passé comme un iceberg qui se détache de la banquise à laquelle il était ancré et, orgueilleux et solitaire, prend la mer. Désormais, les hauts faits des siècles enfuis étaient réduits à néant. Une seule pensée tournait dans la tête de Reinhold : l'espèce humaine n'était plus seule dans l'univers.

2

Le secrétaire général des Nations Unies, planté devant la grande baie vitrée, contemplait l'animation qui régnait dans la 43e Rue. Il lui arrivait parfois de se demander s'il n'était pas néfaste pour un homme de travailler en dominant de si haut ses semblables. Le détachement, c'est très joli, mais il peut facilement se muer en indifférence. Mais n'était-ce pas, au fond, tenter de trouver une explication logique à sa phobie des gratte-ciel, toujours aussi vivace, bien qu'il résidât depuis vingt ans à New York ?

Il ne se retourna pas en entendant la porte s'ouvrir. Pieter van Ryberg entra. Il y eut l'inévitable temps mort tandis qu'il jetait un coup d'œil réprobateur au thermomètre. Le secrétaire général adorait vivre dans une glacière : la vieille plaisanterie était usée jusqu'à la corde à force d'avoir servi ! Quand son assistant l'eut rejoint devant la fenêtre, Stormgren détourna enfin son regard du spectacle familier mais toujours aussi fascinant de la rue.

— Ils sont en retard, dit-il. Il y a cinq minutes que Wainwright devrait être là.

— Tout un cortège l'accompagne. La police vient de me prévenir. La circulation est bloquée. Il sera là d'une minute à l'autre, en principe. (Van Ryberg se tut avant d'ajouter à brûle-pourpoint :) Vous croyez toujours que c'est une bonne idée de le recevoir ?

— Je crains qu'il ne soit un peu tard pour changer d'avis. Somme toute, j'ai donné mon accord, même si, et vous le savez, cette idée n'était pas de moi à l'origine.

Stormgren s'était approché de son bureau et il jouait avec son célèbre presse-papiers en uranium. Il n'était pas nerveux – simplement indécis. Et satisfait que Wainwright fût en retard, car cela lui donnerait un léger avantage moral quand s'ouvrirait la discussion. Les vétilles de ce genre jouaient dans les relations humaines un rôle plus important que ne l'auraient souhaité les esprits logiques et rationnels.

— Les voilà ! s'exclama soudain van Ryberg, le front collé contre la vitre. Ils remontent l'avenue. Ils sont au moins trois mille à vue de nez.

Stormgren saisit son carnet et regagna son poste d'observation à côté de son assistant. Une foule – petite mais résolue – se dirigeait lentement vers le bâtiment du secrétariat. Elle se trouvait à quelque huit cents mètres et, à cette distance, les banderoles que brandissaient les manifestants étaient impossibles à déchiffrer, mais le secrétaire général connaissait par cœur leurs slogans. Bientôt, il put entendre, noyant le bruit de la circulation, les menaçants mots d'ordre que scandaient les participants, et une brusque vague de découragement

s'empara de lui. Comme si le monde n'était pas fatigué de ces défilés et de ces clameurs de protestation !

La foule était arrivée à la hauteur du bâtiment. Les manifestants devaient se douter que Stormgren les observait car, ici et là, des poings se levaient timidement. Pas pour le défier, lui, bien que les contestataires voulussent sans aucun doute qu'il les vît. Tels des Pygmées bravant un géant, les poings de la colère se tendaient vers le ciel, vers le nuage argenté flottant à cinquante kilomètres d'altitude, qui était le vaisseau amiral de la flotte des Suzerains.

Et selon toute vraisemblance, se disait Stormgren, Karellen observait lui aussi la démonstration en s'amusant comme un petit fou, car jamais cette rencontre n'aurait eu lieu si le Superviseur n'était pas intervenu.

C'était la première fois que le secrétaire général se trouverait en présence du leader de la Ligue de la Liberté. Il avait cessé de s'interroger sur la validité de cette entrevue car la subtilité des plans de Karellen dépassait souvent l'entendement humain. D'ailleurs, au pire, il ne voyait pas quel mal pourrait sortir de cette rencontre. S'il avait refusé de recevoir Wainwright, il aurait donné à la Ligue des verges pour se faire battre.

Alexander Wainwright approchait de la cinquantaine. C'était un homme de haute taille, portant beau et d'une parfaite honnêteté, ce qui le rendait deux fois plus dangereux. Et pourtant, quoi que l'on pût penser de la cause qu'il défendait – et de quelques-uns de ses partisans –, sa sincérité évidente forçait la sympathie.

Stormgren ne perdit pas de temps. Dès que van Ryberg eut achevé les présentations – qui furent brèves et quelque peu embarrassées –, il attaqua :

— Je suppose que le principal objet de votre visite est de déposer une protestation officielle contre le projet de fédération. Je ne me trompe pas ?

Wainwright confirma gravement d'un hochement de tête.

— C'est en effet le motif capital de ma demande d'audience, monsieur le Secrétaire général. Comme vous le savez, nous essayons depuis cinq ans de faire prendre conscience à la race humaine du péril qui la menace. C'est une tâche ardue, car la majorité des gens semblent ne pas demander mieux que laisser les Suzerains diriger le monde à leur gré. Néanmoins, plus de cinq millions de patriotes de tous les pays ont signé notre pétition.

— Sur une population de deux milliards et demi, ce n'est pas un chiffre très impressionnant.

— Il ne saurait être tenu pour négligeable. Et pour chaque personne qui a signé, il y en a beaucoup d'autres qui doutent fortement de la sagesse, pour ne pas parler de la légitimité, de ce

projet de fédération. Même compte tenu de sa puissance, le Superviseur Karellen lui-même ne peut effacer mille ans d'histoire d'un trait de plume.

— Que sait-on de la puissance dont dispose Karellen ? rétorqua Stormgren. Quand j'étais enfant, la fédération européenne était un rêve. Je l'ai vue devenir une réalité. Et c'était avant l'arrivée des Suzerains. Karellen ne fait que parachever l'œuvre commencée.

— L'Europe était une entité culturelle et géographique. Le monde n'en est pas une. Toute la différence est là.

— Aux yeux des Suzerains, répliqua Stormgren sur un ton sarcastique, la Terre est probablement beaucoup plus petite que l'Europe semblait l'être à ceux de nos pères – et j'ai le sentiment très net qu'ils ont une optique plus adulte que la nôtre.

— Je suis prêt à admettre, à la rigueur, la Fédération en tant qu'objectif ultime – encore que beaucoup de mes amis seraient peut-être en désaccord sur ce point. Mais elle devra se créer de l'intérieur, pas nous être imposée de l'extérieur. Nous devons forger notre destin nous-mêmes. Personne ne doit plus s'ingérer dans les affaires humaines !

Stormgren soupira. Tous ces arguments, il les avait entendus cent fois et il ne pouvait leur opposer que la même vieille et sempiternelle réponse que la Ligue de la Liberté jugeait inacceptable : il avait confiance en Karellen, pas elle. C'était là le point de divergence fondamental et il ne pouvait rien faire. La Ligue non plus, heureusement.

— Laissez-moi vous poser quelques questions, reprit-il. Nierez-vous que les Suzerains ont apporté la paix, la sécurité et la prospérité au monde ?

— C'est indiscutable mais ils nous ont enlevé la liberté. L'homme ne vit…

— … pas seulement de pain, je sais. Mais c'est la première fois dans l'histoire que tous les hommes sont assurés de manger à leur faim. Et puis, quelle liberté avons-nous perdue si l'on songe à celle, sans précédent, que nous ont octroyée les Suzerains ?

— La liberté de diriger notre existence sous la conduite de Dieu.

Nous voilà au cœur du problème, se dit Stormgren. Quels que soient ses déguisements, le conflit est essentiellement d'ordre religieux. Wainwright ne vous laisse pas oublier qu'il a été dans les ordres. On a toujours l'impression qu'il a un col rond, même s'il ne le porte plus.

— Le mois dernier, rappela-t-il à son interlocuteur, une centaine d'évêques, de cardinaux et de rabbins ont signé une déclaration commune par laquelle ils se sont engagés à soutenir la politique du Superviseur. Les Églises sont contre vous.

Wainwright réfuta l'objection d'un geste irrité.

— Beaucoup de dirigeants sont aveugles. Les Suzerains les ont dévoyés. Quand ils se rendront compte du danger, il sera peut-être trop tard. L'humanité aura perdu l'initiative et sera devenue une race asservie.

Stormgren brisa le silence qui avait suivi ces mots :

— J'ai rendez-vous avec le Superviseur dans trois jours. Je lui ferai part de vos doléances puisqu'il est de mon devoir d'être le porte-parole des courants d'opinion de la Terre. Mais je peux vous garantir que cela ne changera rien à rien.

— C'est encore là un autre de nos griefs, dit Wainwright d'une voix lente. Nous avons beaucoup de reproches à faire aux Suzerains, mais c'est d'abord et avant tout leur volonté de secret qui nous indigne. Vous êtes le seul humain à avoir jamais parlé avec Karellen – et vous ne l'avez même pas vu ! Est-il étonnant que ses motifs nous laissent sceptiques ?

— Malgré tout ce qu'il a fait pour l'humanité ?

— Oui, malgré cela. Je ne sais pas ce qui nous révolte le plus, de son omnipotence ou de son goût du mystère. S'il n'a rien à cacher, pourquoi ne se montre-t-il pas ? Quand vous vous entretiendrez avec lui, posez-lui donc la question, monsieur le Secrétaire !

Stormgren ne répliqua pas. Il ne pouvait rien répondre – rien, en tout cas, qui serait susceptible de convaincre son visiteur. Et il se demandait parfois s'il avait vraiment réussi à se convaincre lui-même.

De leur point de vue, ce n'avait été, évidemment, qu'une opération de très faible envergure, mais pour la Terre, c'était l'événement le plus gigantesque de tous les temps. Les nefs colossales avaient surgi des profondeurs inconnues de l'espace sans avertissement. D'innombrables romans de fiction avaient décrit ce jour, mais personne n'avait jamais réellement cru que cela arriverait. Et c'était arrivé : les vaisseaux étincelants et silencieux suspendus au-dessus de chaque pays étaient le symbole d'une science que l'Homme ne pouvait espérer égaler avant des siècles. Pendant six jours, ils étaient restés immobiles à l'aplomb des cités de l'Homme et rien n'indiquait qu'ils fussent au courant de son existence. Mais il n'y avait pas besoin de preuves : si ces puissants astronefs flottaient dans les deux à la verticale de New York, de Londres, de Paris, de Moscou, de Rome, du Cap, de Tokyo, de Canberra, ce ne pouvait pas être le fait du hasard.

Avant même que se fussent écoulés ces six jours pendant lesquels les cœurs avaient cessé de battre, quelques individus avaient deviné la vérité. Ce n'était pas le premier contact exploratoire tenté par une race qui ne savait rien de l'homme. À l'intérieur de ces nefs silencieuses et

figées, des psychologues prodigieux étudiaient les réactions de l'humanité. Et quand la tension aurait atteint son point culminant, ils passeraient à l'action.

Le sixième jour, Karellen, Superviseur de la Terre, s'adressa au monde dans une allocution radiodiffusée qui fut retransmise sur toutes les fréquences. L'anglais dans lequel il s'exprimait était si parfait que la controverse que ce discours déclencha allait faire rage d'une rive à l'autre de l'Atlantique pendant une génération. Mais son contenu était encore plus déroutant que sa forme. Il n'avait pu être prononcé que par un génie suprême possédant une maîtrise totale, absolue des affaires humaines. L'érudition et la virtuosité que déployait l'orateur, ses allusions – à mettre l'eau à la bouche – au savoir encore inexploré qu'il laissait entrevoir étaient délibérément destinées à convaincre l'humanité qu'elle était en présence d'une supériorité intellectuelle écrasante. Quand Karellen se tut, il était clair pour les nations de la Terre que les jours de leur précaire souveraineté étaient arrivés à leur terme. Les gouvernements locaux et régionaux conserveraient leurs pouvoirs, mais dans le domaine plus vaste des relations internationales, les hommes avaient cessé d'être leurs propres maîtres. Tous les arguments, toutes les protestations étaient vains.

On ne pouvait guère s'attendre que toutes les nations du globe acceptent docilement pareilles restrictions à leur autorité. Cependant, la résistance active se heurtait à d'immenses difficultés, car en détruisant les nefs des Suzerains – à supposer qu'elles puissent être détruites –, on annihilerait automatiquement les villes au-dessus desquelles elles planaient. Pourtant, une grande puissance avait fait une tentative en ce sens. Peut-être les autorités responsables rêvaient-elles de faire d'une pierre deux coups puisque l'objectif assigné à leur missile atomique était stationné au-dessus de la capitale d'une nation ennemie.

Quand l'image de l'immense vaisseau s'était formée sur l'écran vidéo du poste de commandement secret, le petit groupe d'officiers et de techniciens qui le surveillaient furent sans aucun doute assaillis d'émotions diverses. S'ils réussissaient, que feraient les autres nefs ? Pourrait-on les détruire, elles aussi, et l'humanité redeviendrait-elle à nouveau maîtresse de sa destinée ? Ou Karellen se vengerait-il de façon terrible de ceux qui l'avaient attaqué ?

D'un seul coup, l'écran devint opaque lorsque le missile explosa et une caméra montée sur un avion qui croisait à bien des kilomètres de là prit immédiatement le relais. Pendant la fraction de seconde que demandait la manœuvre, l'éclair devait déjà fulgurer et remplir le ciel de son brasier solaire.

Or, rien de tel ne s'était produit. Le vaisseau géant était toujours là, intact, flottant dans la lumière crue à la frontière de l'espace. Non

seulement la bombe ne l'avait pas touché mais personne ne sut jamais ce qu'il était advenu d'elle. Mieux encore : Karellen ne lança aucune action de représailles contre l'agresseur. L'attaque aurait aussi bien pu ne pas avoir eu lieu. Avec un mépris superbe, il laissa l'assaillant attendre une vengeance qui ne devait jamais venir. Cette inaction se révéla plus efficace et plus démoralisante qu'aucune mesure de rétorsion. Le gouvernement responsable dont les membres s'accablaient mutuellement de reproches s'effondra quelques semaines plus tard.

Il y eut aussi des tentatives de résistance passive. La politique des Suzerains consistait alors à laisser les récalcitrants agir comme ils l'entendaient et se débrouiller tout seuls jusqu'au moment où les intéressés se rendaient compte que leur refus de collaborer leur était préjudiciable. Karellen n'intervint qu'une seule fois à l'encontre d'une nation rétive.

La République sud-africaine était depuis plus d'un siècle déchirée contre elle-même. Dans les deux camps, des hommes de bonne volonté avaient essayé de jeter un pont entre les communautés hostiles, mais en vain : la peur et les préjugés étaient trop profondément enracinés dans les cœurs pour que la coopération fût possible. Les gouvernements qui se succédaient ne se distinguaient que par leur degré d'intolérance. Le pays était empoisonné par la haine et les séquelles de la guerre civile.

Quand il apparut clairement qu'aucun effort ne serait fait pour en finir avec la discrimination, Karellen lança son ultimatum. Il indiqua simplement une date et une heure – rien de plus. L'avertissement suscita de l'appréhension, mais il n'y eut pas vraiment de panique, car personne ne croyait que les Suzerains entreprendraient une action violente dont tout le monde, innocents et coupables confondus, serait victime.

Effectivement, il n'y eut pas d'action violente. Mais lorsque le soleil passa le méridien du Cap, il s'éteignit : ce n'était plus qu'un fantôme pourpre et livide, sans chaleur ni éclat. Quelque part dans l'espace, deux champs perpendiculaires polarisaient sa lumière et déviaient son rayonnement. La zone touchée par ce phénomène dessinait un cercle parfait de cinq cents kilomètres de diamètre.

La démonstration dura trente minutes. Ce fut suffisant : le lendemain, le gouvernement sud-africain annonça que la minorité blanche jouirait dorénavant de la plénitude de ses droits.

Abstraction faite de quelques incidents isolés de ce genre, les humains avaient accepté la présence des Suzerains comme faisant partie de l'ordre des choses. Le choc initial s'était amorti en un laps de temps étonnamment bref et le monde s'était remis à vaquer à ses affaires. Le plus grand changement qu'un Rip Van Winkle sortant

soudain du sommeil aurait discerné aurait été une espèce d'impatience sourde, comme si l'humanité aux aguets attendait que les Suzerains se montrent, qu'ils descendent enfin de leurs resplendissants vaisseaux.

Cinq ans plus tard, elle attendait encore. C'était la raison de toutes les difficultés, songeait Stormgren.

La foule habituelle des badauds piétinait, les caméras étaient prêtes comme à l'accoutumée quand la voiture de Stormgren arriva sur le champ d'atterrissage. Le secrétaire général échangea un dernier mot avec son assistant, prit son porte-documents et traversa le cercle des curieux.

Karellen ne le faisait jamais attendre très longtemps. De la masse des spectateurs monta un « Oh ! » de surprise lorsqu'une bulle argentée surgit dans le ciel, grossissant avec une rapidité à vous couper le souffle. Un appel d'air fit claquer les vêtements de Stormgren au moment où la minuscule navette s'immobilisa à cinquante mètres de lui, flottant délicatement à quelques centimètres du sol comme si elle redoutait que la Terre ne la contamine. Il se mit lentement en marche. Soudain, le sabord qui déconcertait les plus éminents savants du monde se matérialisa dans la surface de métal gaufrée apparemment d'un seul tenant du fuselage et il entra dans l'unique cabine que baignait une lumière tamisée. La porte se referma sans laisser le moindre interstice.

Cinq minutes plus tard, elle se rouvrit. Stormgren n'avait pas éprouvé de sensation de mouvement mais il savait qu'il se trouvait à présent dans les entrailles du vaisseau de Karellen à cinquante mille mètres d'altitude. Il était dans le royaume des Suzerains qui s'affairaient tout autour de lui à leurs mystérieuses besognes. Aucun autre homme ne s'était jamais autant approché d'eux et pourtant il était tout aussi ignorant de leur aspect physique que le premier Terrien venu.

La petite salle de conférences à laquelle conduisait un bref couloir était nue, à l'exception de la table et de la chaise qui faisaient face à l'écran. Ces meubles ne donnaient absolument aucune idée des êtres qui les avaient fabriqués – c'était là le but visé. L'écran était éteint. Il l'était toujours. Parfois, Stormgren rêvait qu'il s'allumait brusquement pour dévoiler le secret qui hantait la Terre. Mais le rêve ne s'était jamais réalisé : ce noir rectangle dissimulait le plus hermétique des mystères. Et derrière lui étaient aussi tapies une puissance et une sagesse, une compréhension de l'humanité aussi immense que tolérante et, plus inattendu encore, une affection teintée d'amusement pour les petites créatures qui rampaient sur la lointaine planète appelée Terre.

De l'invisible haut-parleur tomba la voix calme, invariablement

posée, que le secrétaire général connaissait si bien et que le monde n'avait entendu qu'une fois au cours de l'histoire. Sa profondeur et sa résonance constituaient le seul indice existant de la nature physique de Karellen, car elle donnait une irrésistible impression de démesure. Le Superviseur était grand – peut-être considérablement plus grand qu'un homme. Il est vrai que quelques savants avaient émis l'hypothèse, après avoir analysé l'enregistrement de son unique discours, que cette voix était celle d'une machine. Stormgren, pour sa part, ne l'avait jamais cru.

— J'ai suivi la petite conversation que vous avez eue avec ce M. Wainwright, Rikki. Que pensez-vous de lui ?

— Il est honnête, même si ce n'est pas le cas de beaucoup de ses partisans. Qu'allons-nous faire de lui ? En soi, la Ligue n'est pas dangereuse, mais certains extrémistes qu'elle compte dans ses rangs prêchent ouvertement la violence. Je me suis demandé si je ne devrais pas faire garder ma demeure. Mais j'espère qu'il ne sera pas nécessaire d'en arriver à cette extrémité.

Karellen ne se prononça pas. Il avait parfois cette manie exaspérante d'esquiver les questions.

— Cela fait maintenant un mois que les détails du projet de fédération mondiale ont été rendus publics. A-t-on constaté une augmentation par rapport aux sept pour cent qui s'étaient déclarés contre et aux douze pour cent de sans opinion ?

— Pas encore. Mais c'est secondaire. Ce qui m'ennuie, c'est le sentiment diffus, partagé même par ceux qui vous approuvent, qu'il est temps de renoncer au secret dont vous vous entourez.

Le soupir que poussa Karellen, s'il était techniquement parfait, manquait de crédibilité.

— C'est également votre sentiment, n'est-ce pas ?

La question était si visiblement de pure forme que Stormgren ne se donna pas la peine d'y répondre et enchaîna sur un ton grave :

— Je me demande si vous vous rendez compte à quel point cette situation me complique la tâche.

— Elle ne facilite pas précisément la mienne, rétorqua Karellen non sans une certaine véhémence. Je voudrais bien que les gens cessent de me considérer comme un dictateur et se rappellent que je ne suis qu'un fonctionnaire qui s'efforce de mettre en application une politique coloniale qui ne dépend pas de lui.

C'était là une image on ne peut plus séduisante, se dit Stormgren. Le tout était de savoir dans quelle mesure elle reflétait la vérité.

— Ne pouvez-vous pas nous donner au moins une raison expliquant pourquoi vous vous réfugiez dans l'incognito ? Comme nous ne le comprenons pas, cela nous tracasse et donne naissance à des rumeurs sans fin.

Karellen éclata d'un rire sonore et caverneux, un rien trop bruyant pour être tout à fait humain.

— Et que suis-je censé être, maintenant ? La théorie du robot est-elle toujours en honneur ? Je préférerais être un assemblage de tubes électroniques plutôt qu'une espèce de mille-pattes – eh oui, j'ai vu ce dessin dans le *Chicago Times* d'hier. J'ai bien envie de demander qu'on me fasse cadeau de l'original.

Stormgren prit un air pincé. Il y avait des moments où Karellen prenait sa tâche avec un peu trop de désinvolture pour son goût.

— C'est sérieux, fit-il sur un ton réprobateur.

— Mon cher Rikki, c'est seulement parce que je ne prends pas la race humaine au sérieux que je parviens à conserver les bribes d'une puissance mentale naguère considérable qui me restent encore !

Stormgren ne put s'empêcher de sourire.

— Voilà qui ne m'avance guère. Une fois redescendu, il va me falloir convaincre mes compatriotes que, bien que vous refusiez de vous montrer, vous n'avez rien à cacher. Ce n'est pas une tâche aisée. La curiosité est l'une des caractéristiques maîtresses de l'espèce humaine. Vous ne pourrez pas la braver éternellement.

— De tous les problèmes qui se sont posés à nous depuis notre arrivée sur la Terre, c'est celui qui a été le plus épineux, concéda le Superviseur. Vous vous êtes fiés à notre sagesse dans d'autres domaines. Vous pouvez certainement en faire autant pour ce qui est de celui-ci.

— Moi, j'ai confiance, mais pas Wainwright – et ses amis non plus. Pouvez-vous vraiment leur reprocher de mal interpréter votre obstination à ne pas apparaître au grand jour ?

Il y eut un silence. Puis Stormgren entendit un faible bruit (était-ce un grincement ?) que Karellen avait peut-être produit en se déplaçant légèrement.

— Vous savez pourquoi Wainwright et les gens de son espèce ont peur de moi, n'est-ce pas ? (L'intonation de Karellen s'était faite mélancolique et sa voix avait la sonorité d'un orgue dans la nef d'une haute cathédrale.) On les trouve parmi les adeptes de toutes les religions du monde. Ils savent que nous représentons la raison et la science, et, si assurés qu'ils soient dans leur foi, ils craignent que nous ne renversions leurs dieux. Pas nécessairement de façon délibérée mais d'une manière plus subtile. La science peut aussi bien détruire la religion en affectant de l'ignorer qu'en réfutant ses dogmes. Personne n'a jamais prouvé, que je sache, que Zeus ou Thor n'existait pas, mais Zeus et Thor n'ont plus guère de fidèles aujourd'hui. Les Wainwright et consorts redoutent aussi que nous sachions la vérité en ce qui concerne les origines de leur foi. Ils se demandent depuis combien de temps nous observons l'humanité. Avons-nous vu Mahomet à Médine

fonder l'hégire, Moïse donner leurs lois aux Hébreux ? Savons-nous tout ce qu'il y a de fallacieux dans les contes auxquels ils croient ?

— Et le savez-vous ? murmura Stormgren, s'adressant autant à lui-même qu'à son interlocuteur.

— C'est cette peur qui les ronge, Rikki, même s'ils ne le reconnaissent pas ouvertement. Détruire la foi des hommes ne nous procure aucun plaisir, croyez-moi, mais les religions ne peuvent pas toutes avoir raison – et ils le savent. Il faudra bien qu'un jour, tôt ou tard, l'homme apprenne la vérité, mais l'heure n'en est pas encore venue. Quant au secret dont nous nous entourons – et vous avez raison de dire que cela complique les choses –, nous n'y pouvons rien. Je regrette tout autant que vous qu'il soit nécessaire, mais nous avons de bonnes raisons pour le maintenir. J'essaierai, néanmoins, d'obtenir de… de mes supérieurs une déclaration qui pourra vous satisfaire et sera peut-être de nature à apaiser la Ligue de la Liberté. Je vous propose, maintenant, de passer à l'ordre du jour et de commencer à enregistrer.

— Alors ? demanda anxieusement van Ryberg. Avez-vous réussi ?

— Je n'en sais rien, répondit Stormgren d'une voix lasse en lançant ses dossiers sur son bureau et en se laissant choir pesamment dans son fauteuil. Karellen consulte ses supérieurs hiérarchiques, quels qu'ils puissent être. Il ne m'a fait aucune promesse.

— Attendez… Je pense subitement à quelque chose. Qu'est-ce qui nous oblige à croire qu'il y ait quelqu'un au-dessus de lui ? Et si la totalité des Suzerains, comme nous les avons baptisés, était là, rassemblée dans leurs vaisseaux ? Peut-être n'ont-ils aucun autre endroit où aller et veillent-ils jalousement à nous laisser dans l'ignorance de ce fait.

Stormgren sourit.

— C'est une théorie ingénieuse, mais elle est en contradiction avec le peu que je connais – ou crois connaître – des tenants et des aboutissants de Karellen.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, il m'a souvent dit que sa présence était plus ou moins provisoire et que sa mission l'empêche de se livrer à son véritable travail, lequel relève des mathématiques. Je lui ai un jour cité la phrase d'Acton : « Le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument ». Je voulais voir sa réaction. Il a éclaté de son rire caverneux et s'est exclamé : « Il n'y a pas de danger que cela m'arrive. D'une part, plus vite j'aurai accompli mon travail ici, plus vite je pourrai rentrer chez moi, à pas mal d'années-lumière de la Terre. Et en second lieu, je ne dispose d'aucun pouvoir absolu. Je ne suis qu'un Superviseur. » Évidemment, il est possible qu'il ait cherché à m'égarer.

Comment le savoir ?

— Il est immortel, n'est-ce pas ?

— Oui, en fonction de nos critères, encore qu'il y ait quelque chose dans l'avenir qu'il semble redouter, mais je suis bien incapable d'imaginer quoi. C'est tout ce que je sais de lui.

— Cela n'est guère concluant. Selon moi, sa petite flottille s'est perdue dans l'espace et il cherche une nouvelle base. Il ne veut pas que nous sachions qu'ils ne sont qu'une poignée. Peut-être que les autres nefs fonctionnent automatiquement et qu'il n'y a personne à leur bord, qu'il ne s'agit que d'une façade intimidante.

— Vous lisez trop de science-fiction.

Van Ryberg eut un sourire un peu embarrassé.

— « L'invasion des Extraterrestres » ne s'est pas tout à fait déroulée comme prévu, n'est-ce pas ? En tout cas, mon hypothèse expliquerait pourquoi Karellen ne s'est jamais montré au grand jour. Il ne veut pas que nous découvrions qu'il n'y a plus de Suzerains.

Stormgren eut un geste de dénégation teinté d'amusement.

— Votre explication est, comme toujours, trop ingénieuse pour être vraie. Bien que nous ne puissions qu'extrapoler son existence, il doit forcément y avoir une haute civilisation derrière le Superviseur – une civilisation pour laquelle l'homme n'a plus de secrets depuis fort longtemps. Karellen lui-même nous étudie sans doute depuis des siècles. Tenez, par exemple… pensez à la façon dont il s'exprime couramment en anglais. Il m'a même appris à le parler idiomatiquement !

— Avez-vous découvert des choses qu'il ignore ?

— Oh oui, et très fréquemment, mais il s'agit toujours de détails mineurs. À mon sens, il a une mémoire absolument sans défaut mais il n'a pas pris la peine d'approfondir certains points. Je reviens à l'exemple de l'anglais. C'est la seule langue qu'il sache à fond. Or, depuis deux ans, il s'est mis au finnois rien que pour me taquiner. Et le finnois ne s'apprend pas en deux coups de cuiller à pot ! Il est capable de réciter des passages du Kalevala dont j'avoue à ma courte honte ne connaître que quelques vers. Il est tout aussi ferré sur la biographie de tous les hommes d'État vivants et j'arrive parfois à identifier ses sources. Ses connaissances en histoire et dans le domaine de la science ont l'air parfaites – et vous vous rappelez sans doute tout ce que nous avons déjà appris par son truchement. Et pourtant, si on les prend les uns après les autres, je ne pense pas que ses talents intellectuels soient hors de la portée de l'intelligence humaine. Seulement, il serait impossible à un homme de faire tout ce qu'il fait.

— C'est la conclusion à laquelle je suis moi-même plus ou moins parvenu, convint van Ryberg. On peut discuter de Karellen à perpétuité, on finit toujours par en revenir à la même question :

pourquoi diable ne se montre-t-il pas au grand jour ? Tant qu'il ne le fera pas, je continuerai à échafauder des théories, et la Ligue de la Liberté continuera à cracher feu et flammes. (Il lança un regard indigné en direction du plafond.) J'espère, monsieur le Superviseur, que, par une nuit sans lune, un reporter sautera dans une fusée, rejoindra votre navire et s'y introduira par la porte de service avec un appareil de photo. Quel beau scoop cela ferait !

Si Karellen écoutait, il n'en laissa rien paraître. Mais, bien sûr, c'était une vieille habitude chez lui.

La première année, l'arrivée des Suzerains avait moins bouleversé le mode d'existence de l'humanité qu'on aurait pu le penser. Leur ombre planait partout mais c'était une ombre discrète. Bien qu'il n'y eût guère de grandes cités où l'on ne voyait pas les nefs d'argent scintiller au zénith, elles finirent au bout de quelque temps par faire partie du paysage au même titre que le soleil, la lune et les nuages. La majorité des gens n'avaient sans doute que vaguement conscience que c'était aux Suzerains qu'ils étaient redevables de l'amélioration régulière de leur niveau de vie. Quand ils prenaient la peine d'y penser – ce qui était rare –, ils réalisaient que les nefs silencieuses avaient apporté la paix au monde pour la première fois de l'histoire, et ils leur en étaient dûment reconnaissants.

Mais c'étaient là des avantages négatifs qui n'avaient rien de spectaculaire, que l'on acceptait et que l'on oubliait vite. Les Suzerains restaient à l'écart et ne montraient pas leur visage à l'humanité. Karellen inspirait le respect et l'admiration mais il ne pouvait rien espérer de plus tant qu'il s'en tiendrait à la politique qu'il appliquait. Il était difficile de ne pas concevoir de dépit contre ces Olympiens qui ne s'adressaient à l'homme que par le canal des télétypes des Nations Unies. La teneur des conversations entre Karellen et Stormgren n'était jamais rendue publique et ce dernier se demandait parfois pourquoi le Superviseur jugeait ces conférences nécessaires. Peut-être avait-il besoin d'un contact direct avec au moins un être humain. Peut-être se rendait-il compte que cette forme d'appui personnel était indispensable au secrétaire général. Si cette explication était la bonne, Stormgren l'approuvait et il lui était égal que la Ligue de la Liberté le taxât dédaigneusement de « garçon de courses de Karellen ».

En aucun cas les Suzerains ne traitaient ni avec les États ni avec les gouvernements. Ils utilisaient l'Organisation des Nations Unies telle qu'ils l'avaient trouvée. On avait installé conformément à leurs directives le matériel de communication requis et ils donnaient leurs ordres par l'entremise du secrétaire général. Le délégué soviétique avait abondamment et à de multiples reprises souligné – avec juste raison – que cette pratique était contraire aux stipulations de la

Charte. Karellen ne se souciait apparemment pas de ces critiques.

Le nombre de sottises et de maux que ces messages tombés du ciel faisaient disparaître était ahurissant. Maintenant que les Suzerains étaient là, les nations savaient qu'elles n'avaient plus à avoir peur les unes des autres et elles avaient deviné, avant même que l'expérience l'eût démontré, que les armes dont elles disposaient étaient impuissantes contre une civilisation capable de voyager à travers les étoiles. Ainsi le plus grand obstacle au bonheur sur lequel achoppait l'humanité avait-il été levé d'un seul coup.

Les Suzerains donnaient l'impression d'être indifférents aux régimes politiques pourvu qu'ils ne fussent ni oppressifs ni corrompus. La Terre comptait encore des démocraties, des monarchies, des dictatures éclairées, des gouvernements communistes et des gouvernements capitalistes, ce qui ne laissait pas de plonger dans la stupeur les âmes simples, convaincues que leur mode de vie était le seul possible. Certains pensaient que Karellen attendait simplement d'introduire un système qui balaierait tous les modèles de société existants et que, par conséquent, des réformes politiques mineures étaient sans intérêt pour lui. Mais, comme toutes les autres supputations, ce n'était là que pure spéculation. Personne ne savait à quels motifs obéissaient les Suzerains, personne ne savait vers quel avenir ils conduisaient l'humanité.

3

Depuis quelque temps, Stormgren dormait mal, ce qui était curieux puisqu'il allait sous peu abandonner pour toujours les responsabilités de sa charge. Il servait l'humanité depuis quarante ans, ses maîtres depuis cinq et peu d'hommes auraient pu se vanter d'avoir réalisé au cours de leur vie toutes les ambitions qu'il avait réalisées. Peut-être était-ce justement cela qui le tracassait. Même s'il lui restait de longues années à jouir de sa retraite, il n'aurait plus, désormais, à se battre pour atteindre un objectif et son existence n'aurait plus de piment. Maintenant que Martha n'était plus, que les enfants étaient établis et avaient fondé un foyer, ses liens avec le monde s'étaient distendus. Peut-être commençait-il aussi à s'identifier avec les Suzerains et à s'isoler ainsi du reste de l'humanité.

Cette fois encore, il souffrait d'insomnie. Son esprit tournait à vide comme une machine dont le régulateur est tombé en panne et qui s'emballe. Sachant que ses efforts pour trouver le sommeil seraient vains, il se leva à contrecœur, enfila sa robe de chambre et rejoignit la terrasse du modeste appartement qu'il occupait. La plupart de ses collaborateurs directs étaient beaucoup plus luxueusement logés, mais cet appartement suffisait amplement à ses besoins. Vu la position à laquelle il était parvenu, rien, ni les biens matériels ni le cérémonial officiel ne pouvaient plus accroître son prestige.

C'était une nuit chaude, presque étouffante, mais le ciel était clair. La lune brillait au sud-ouest. Là-bas, à une dizaine de kilomètres, les lumières de New York brasillaient à l'horizon comme les cristaux de la gelée matinale qui se dispersent. Le regard de Stormgren s'éleva au-dessus de la ville endormie pour se fixer sur un point du ciel situé à une hauteur qu'aucun homme vivant, hormis lui, n'avait jamais atteinte. Malgré la distance, il distingua la coque du vaisseau de Karellen scintillant au clair de lune. Il se demanda ce que le Superviseur était occupé à faire. En effet, il était persuadé que les Suzerains ne dormaient jamais.

Une météorite déchira le firmament comme une flèche de feu. Sa traînée lumineuse subsista quelques instants avant de s'évanouir et il n'y eut plus que les étoiles. C'était là un rappel brutal : dans cent ans, Karellen continuerait encore à conduire l'humanité vers une destination qu'il était seul à connaître, mais dans quatre mois ce serait quelqu'un d'autre qui assumerait les fonctions de secrétaire général des Nations Unies. En soi, cette perspective laissait Stormgren indifférent, mais cela signifiait qu'il lui restait peu de temps pour élucider le mystère que dissimulait l'écran opaque – pour autant qu'il espérât le percer.

Il n'y avait que quelques jours qu'il avait osé admettre que le secret dont s'enveloppaient les Suzerains commençait à l'obséder. Jusque-là, sa confiance en Karellen avait chassé ses doutes, mais à présent, songeait-il non sans une certaine gêne, les protestations de la Ligue de la Liberté étaient en train de l'ébranler. Certes, toute cette propagande sur le thème de l'asservissement de l'Homme n'était rien de plus que de la propagande. Peu nombreux étaient ceux qui y ajoutaient sérieusement foi ou qui souhaitaient réellement revenir au bon vieux temps. Les Terriens s'étaient accoutumés au joug invisible de Karellen, mais leur impatience grandissait et ils auraient bien voulu savoir qui les dirigeait. Comment le leur reprocher ?

Bien qu'elle fût la plus importante, et de loin, la Ligue de la Liberté n'était pas la seule organisation hostile à Karellen – et, par conséquent, aux humains qui coopéraient avec les Suzerains. Les arguments et la ligne de conduite de ces différents groupes variaient considérablement. Certains adoptaient une attitude religieuse alors que d'autres ne faisaient qu'exprimer un sentiment d'infériorité. Ceux-là ressentaient, non sans raison, à peu près ce que les Indiens cultivés du XIX^e^ siècle avaient sûrement ressenti en face de l'autorité impériale britannique. Les envahisseurs avaient apporté paix et prospérité à la Terre. Mais quelle serait la facture à payer ? Nul n'en savait rien. Les leçons de l'histoire n'étaient pas de nature à rassurer : en général, les contacts, si pacifiques fussent-ils, entre des races d'un niveau culturel très différent s'étaient soldés par l'élimination de la société la plus rétrograde. Les nations, comme les individus, risquent de perdre leur âme quand elles sont confrontées à un défi qu'elles ne peuvent relever. Et la civilisation des Suzerains, même sous ses voiles de mystère, constituait le plus grand défi qui s'était jamais posé à l'Homme.

Un faible déclic retentit dans la pièce attenante quand la téléreproductrice recracha le bulletin horaire du centre de presse. Stormgren s'en approcha et feuilleta sans entrain le fac-similé. La Ligue de la Liberté avait inspiré à un journal des Antipodes une manchette qui ne péchait pas par excès d'originalité : L'HOMME EST-IL DIRIGÉ PAR DES MONSTRES ? *Prenant la parole lors d'une réunion publique tenue à Madras, le Dr C.V. Krishnan, président de la section orientale de la Ligue de la Liberté,* disait le compte-rendu, *a déclaré aujourd'hui : « L'explication du comportement des Suzerains est on ne peut plus simple : leur aspect physique est si étranger et si repoussant qu'ils n'osent pas se montrer aux yeux de l'humanité. Je mets le Superviseur au défi de me démentir. »*

Stormgren repoussa le feuillet avec dégoût. Même si c'était vrai, cela comptait-il vraiment ? Cette théorie ne datait pas d'hier, mais elle ne l'avait jamais troublé. Il était convaincu qu'aucune forme biologique, quelque insolite qu'elle fût, ne finirait, le temps aidant, par

être acceptée et peut-être même considérée comme belle. L'important, c'était l'esprit, pas le corps. Si seulement il parvenait à persuader Karellen de cette vérité, les Suzerains changeraient peut-être de politique. Ils étaient certainement deux fois moins hideux que les dessins dont les caricaturistes à l'imagination débordante remplissaient les journaux depuis leur arrivée sur la Terre !

Cependant, Stormgren avait conscience que ce n'était pas entièrement par considération envers son successeur qu'il souhaitait aussi ardemment que la situation se modifie. Il était assez honnête pour admettre que, en dernière analyse, sa principale motivation était simplement l'humaine curiosité. Il en était peu à peu venu à considérer Karellen comme une personne, et il ne serait satisfait que lorsqu'il aurait découvert quel genre de créature était le Superviseur.

Pieter van Ryberg fut étonné et un peu ennuyé, le lendemain matin, de ne pas voir le secrétaire général arriver à l'heure habituelle. Bien que Stormgren eût souvent des conversations avec beaucoup de personnes avant de s'enfermer dans son bureau, il laissait invariablement un mot dans ce cas-là. Et, comme par un fait exprès, plusieurs messages urgents l'attendaient. Van Ryberg téléphona à une demi-douzaine de services avant de renoncer à essayer de le localiser.

Vers midi, il commença à s'inquiéter et envoya une voiture au domicile de Stormgren. Dix minutes plus tard, il sauta en l'air en entendant un ululement de sirène. Un véhicule de police remontait Roosevelt Drive à tombeau ouvert. Il devait y avoir à son bord des amis des agences de presse car, alors même que van Ryberg regardait l'auto qui approchait, la radio annonçait au monde entier qu'il n'était plus simplement l'assistant du secrétaire général des Nations Unies, mais secrétaire général par intérim.

Si van Ryberg avait eu moins de soucis, les réactions de la presse internationale à la disparition de Stormgren l'aurait amusé. Depuis un mois, elle était divisée en deux camps bien tranchés. Dans l'ensemble, la presse occidentale approuvait le projet de Karellen visant à octroyer à tous les hommes le statut de citoyens du monde. Les pays de l'Est, en revanche, étaient en proie à une vague de nationalisme exacerbé, encore que, dans une large mesure, artificiel. Certains d'entre eux qui n'avaient accédé à l'indépendance que depuis une génération à peine se sentaient frustrés de leur victoire. On ne se gênait pas pour critiquer énergiquement les Suzerains. Après une période initiale placée sous le signe d'une prudence extrême, la presse avait bien vite constaté qu'elle pouvait en toute impunité se déchaîner contre Karellen avec autant de virulence qu'elle jugeait bon : il ne ripostait pas. À présent, elle se surpassait.

Si bruyantes qu'elles fussent, ces attaques, pour la plupart, ne représentaient pas l'opinion de la grande masse de la population. La surveillance des frontières qui allaient bientôt disparaître à jamais avait été renforcée, mais les soldats s'observaient avec une sympathie encore silencieuse. Les politiciens et les généraux pouvaient bien tempêter et fulminer à l'envi, les foules muettes qui attendaient comprenaient qu'un long et sanglant chapitre de l'histoire était en train de se clore – et ce n'était pas trop tôt.

Et voilà que Stormgren avait disparu, nul ne savait où. Le tumulte s'apaisa subitement quand le monde réalisa qu'il avait perdu en sa personne le seul Terrien que, pour des raisons qui échappaient à tous, les Suzerains acceptaient comme interlocuteur. On eût dit qu'une soudaine paralysie s'était emparée des commentateurs de la presse écrite et parlée. Mais dans ce silence, on entendait la voix de la Ligue de la Liberté protestant farouchement de son innocence.

Quand Stormgren se réveilla, il faisait nuit noire, mais son esprit était encore trop embrumé pour être frappé par l'étrangeté du fait. Mais quand la conscience lui fut pleinement revenue, il se dressa d'un seul coup sur son séant et tâtonna à la recherche du commutateur de sa lampe de chevet.

Sa main rencontra une surface de pierre froide au toucher et la surprise le paralysa. Enfin, au bout de quelques instants, il se mit à genoux sur le lit et, croyant à peine au témoignage de ses sens, il entreprit d'explorer du bout des doigts cette invraisemblable muraille.

C'est alors qu'un déclic retentit brusquement tandis qu'un pan d'obscurité coulissait. Il eut à peine le temps de distinguer une silhouette qui se découpait sur le fond d'un rectangle vaguement éclairé avant que la porte se referme et que les ténèbres reprennent leur densité. Cela avait été si rapide qu'il n'avait même pas pu entr'apercevoir la pièce où il se trouvait.

Une puissante torche électrique l'éblouit. Le faisceau lumineux se braqua sur son visage et, au bout de quelques secondes, s'abaissa, révélant un lit qui se réduisait à un matelas posé sur un bat-flanc mal équarri.

— Je suis heureux que vous soyez réveillé, monsieur le secrétaire général, dit une voix aimable dans un excellent anglais, néanmoins teinté d'un accent que Stormgren n'identifia pas-immédiatement. J'espère que vous vous sentez tout à fait bien.

La façon dont le personnage invisible avait appuyé sur le *tout à fait* accrocha l'attention de Stormgren qui, ravalant les questions rageuses qui lui venaient aux lèvres, répliqua calmement :

— Depuis combien de temps suis-je resté inconscient ?

Un léger rire jaillit de l'ombre.

— Plusieurs jours. On nous a assuré qu'il n'y aurait pas de séquelles et je vois avec satisfaction que c'était vrai.

En partie pour gagner du temps et en partie pour vérifier ses réactions, Stormgren balança ses jambes. Il avait toujours son pyjama mais celui-ci était tout froissé et passablement boueux. Quand il bougea, il éprouva un vague sentiment de vertige – pas suffisamment prononcé pour être pénible mais qui lui confirma qu'il avait été drogué. Il fit face à la torche électrique.

— Où suis-je ? s'enquit-il d'une voix sèche. Est-ce que Wainwright est au courant ?

— Allons, allons, ne vous énervez pas, répondit l'autre. Nous parlerons de cela plus tard. Vous devez mourir de faim. Habillez-vous et venez dîner.

L'ovale lumineux se déplaça et Stormgren put enfin se faire une idée des dimensions de la chambre. Mais méritait-elle ce nom ? Les murs étaient des parois rocheuses grossièrement dressées et il devina qu'il s'agissait d'une caverne souterraine, peut-être enfouie à une très grande profondeur. Et s'il était resté inconscient pendant plusieurs jours, il pouvait être dans n'importe quel pays du monde.

Le pinceau de la lampe se fixa sur une pile de vêtements posés sur une valise.

— Cela devrait suffire, reprit la voix dans l'ombre. Ici, la blanchisserie fait problème. Aussi avons-nous pris deux de vos costumes et une demi-douzaine de chemises.

— Je suis touché par cette attention, laissa tomber Stormgren sur un ton dépourvu d'humour.

— Nous sommes navrés qu'il n'y ait ni meubles ni électricité. Cet endroit est bien commode sur un certain plan mais il manque quelque peu de confort.

— Commode pour quoi ?

Stormgren enfila une chemise. Le contact familier du tissu avait quelque chose de curieusement rassurant.

— Commode… simplement. À propos, puisque nous allons selon toute vraisemblance passer pas mal de temps ensemble, autant que vous m'appeliez Joe.

— Vous ne seriez pas polonais, par hasard ? Je suis sûr que je pourrais articuler votre vrai nom. Il n'est certainement pas plus imprononçable que beaucoup de patronymes finnois.

Il y eut un bref silence et le pinceau de lumière vacilla fugitivement.

— Naturellement, murmura Joe avec résignation. J'aurais dû m'y attendre. Vous devez avoir une grande pratique en la matière.

— C'est utile pour quelqu'un qui occupe la situation qui est la mienne. Je dirais à vue de nez que vous avez été élevé aux États-Unis

mais que vous n'avez quitté la Pologne que…

— Ça suffit comme ça, l'interrompit fermement Joe. Puisque vous avez fini de vous habiller, je vous prierai de bien vouloir me suivre.

Stormgren se mit en marche, satisfait d'avoir remporté cette petite victoire, et la porte s'ouvrit. Au moment où Joe s'effaça pour le laisser passer, le secrétaire général se demanda si son geôlier était armé. C'était à peu près certain et, n'importe comment, il devait avoir des amis pas bien loin.

Des lampes à pétrole disposées ici et là éclairaient chichement le corridor et il put enfin voir la tête qu'avait son ravisseur. Joe avait une cinquantaine d'années et il devait facilement peser son quintal. Tout, en lui, était démesuré, depuis son blouson de combat qui pouvait provenir des stocks d'une bonne demi-douzaine d'armées nationales jusqu'à l'énorme chevalière ornant son annulaire gauche. Un individu de ce gabarit ne s'embarrassait probablement pas d'un revolver. Il ne serait pas difficile à repérer s'il s'aventurait jamais hors de son antre, songea Stormgren. Le fait que Joe en était sans aucun doute parfaitement conscient était un peu décourageant.

Les parois de la galerie, bien que cimentées par endroits, étaient taillées dans la roche vive. De toute évidence, il s'agissait d'une mine désaffectée – une prison d'une rare efficacité. Jusque-là, le fait d'avoir été kidnappé n'avait pas bouleversé Stormgren outre mesure. Il était convaincu que, en toute hypothèse, les Suzerains, avec les ressources formidables qui étaient les leurs, ne tarderaient pas à le localiser et à le délivrer. Mais maintenant, sa belle confiance était ébranlée. Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés et rien ne s'était produit. Même la puissance de Karellen devait avoir des limites, et s'il se trouvait effectivement dans les entrailles d'un lointain continent, il se pouvait que, malgré toute leur science, les Suzerains soient incapables de retrouver sa trace.

Quand Stormgren fit son entrée dans la petite salle mal éclairée, les deux hommes attablés levèrent la tête avec curiosité et lui adressèrent un regard manifestement empreint de respect. L'un d'eux poussa vers lui une pile de sandwiches sur lesquels il se jeta. Il avait une faim canine et il n'aurait pas dédaigné un repas plus consistant mais ses ravisseurs étaient sans doute logés à la même enseigne. Tout en mangeant, il observa les trois hommes à la dérobée. Joe était de loin le plus impressionnant – et pas seulement à cause de son physique. Les autres, des individus quelconques dont il décèlerait les origines dès qu'ils ouvriraient la bouche, étaient visiblement des sous-fifres.

Stormgren fit descendre son dernier sandwich avec un verre de vin – un verre d'une propreté douteuse – et, se sentant davantage maître de la situation, il se tourna vers le gigantesque Polonais.

— Peut-être consentirez-vous à m'expliquer de quoi il retourne et à me dire ce que vous espérez au juste, commença-t-il d'une voix égale.

Joe s'éclaircit la gorge.

— Il faut tout d'abord que les choses soient claires. Wainwright n'a rien à voir dans cette affaire. Il serait le premier surpris.

Cette déclaration n'étonna Stormgren qu'à moitié, encore qu'il se demandât pourquoi Joe confirmait aimablement ses soupçons. Il y avait longtemps qu'il pensait qu'il existait un mouvement extrémiste à l'intérieur – ou à la frontière – de la Ligue de la Liberté.

— Je serais curieux de savoir comment vous vous y êtes pris pour me kidnapper.

Contrairement à toute attente et à sa grande stupéfaction, Joe répondit avec empressement à sa question :

— Tout s'est passé comme dans un film à suspense, fit-il allègrement. Comme nous ne savions pas si Karellen vous surveillait ou non, nous avons pris des précautions assez élaborées. Nous avons utilisé le climatiseur pour vous endormir aux gaz. Ça n'a pas été difficile. Ensuite, nous vous avons porté dans la voiture. Simple comme bonjour. J'ajouterai que ce ne sont pas des gens de chez nous qui ont opéré. Nous avons fait appel à… euh… à des professionnels. Karellen les retrouvera peut-être – en fait, c'est prévu – mais il ne sera pas plus avancé pour autant. La voiture en question a emprunté un long tunnel routier débouchant à l'air libre à près de mille kilomètres de New York. Elle en est ressortie à l'heure dite avec, à son bord, un homme inconscient ressemblant au secrétaire général des Nations Unies comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau. Beaucoup plus tard, un gros camion transportant des caisses métalliques a émergé à l'autre bout du tunnel et s'est rendu à un aéroport où les caisses ont été embarquées dans un avion cargo assurant un service on ne peut plus régulier. Les propriétaires légitimes desdites caisses seraient horrifiés, je n'en doute pas, s'ils savaient à quoi nous les avons employées. Pendant ce temps, la voiture, pour faire diversion, filait en direction de la frontière canadienne. Il est possible que Karellen l'ait interceptée à l'heure qu'il est. Je l'ignore et cela m'est égal. Comme vous pouvez vous en rendre compte – et j'espère que vous appréciez ma franchise –, tout notre plan reposait sur une seule chose. Nous tenions pour acquis que Karellen était capable de voir et d'entendre tout ce qui se passe à la surface de la Terre. Mais, à moins qu'il n'utilise la magie au lieu de la science, il ne peut pas voir ce qu'il y a en-dessous. Donc, il ne peut pas savoir qu'il y a eu transfert dans le tunnel – pas avant qu'il ne soit trop tard, en tout cas. Évidemment, nous avons pris un risque mais nous avions aussi prévu un ou deux dispositifs de sécurité sur lesquels je ne m'étendrai pas pour l'instant.

Peut-être aurons-nous besoin de les mettre un jour en œuvre et il serait regrettable que le secret soit éventé.

Joe avait mis tant de verve dans son récit que Stormgren avait du mal à réprimer un sourire. Il n'empêche qu'il était quand même fort troublé. C'était un plan ingénieux qui avait fort bien pu abuser Karellen. Il n'était même pas sûr que le Suzerain assurait sa protection. Joe non plus, c'était évident. Ce qui expliquait peut-être sa franchise : il voulait voir comment réagirait son prisonnier. Eh bien, dans ce cas-là, et quels que puissent être ses sentiments profonds, la ligne de conduite de Stormgren était toute tracée : il s'efforcerait de paraître confiant et sûr de lui.

— Si vous vous figurez pouvoir aussi aisément duper les Suzerains, vous n'êtes pas très malins, dit-il d'une voix chargée de mépris. En outre, je ne vois pas quel avantage vous comptez retirer de mon enlèvement.

Joe lui offrit une cigarette que Stormgren refusa, en alluma une et s'assit sur le coin de la table. Le craquement menaçant qu'elle émit le fit se relever d'un bond.

— Notre objectif devrait pourtant vous sauter aux yeux, monsieur le secrétaire général. Comme nous avons constaté que les arguments ne servent à rien, nous avons été obligés de prendre d'autres mesures. Il y a déjà eu des mouvements de résistance clandestins et Karellen, malgré tous les pouvoirs dont il dispose, aura affaire à forte partie avec nous. Nous nous battons pour l'indépendance. Attention : comprenez-moi bien. La violence sera exclue – au début, en tout cas – mais les Suzerains sont forcés de se servir d'agents humains et nous pouvons rendre la vie tout à fait désagréable à leurs collaborateurs.

À commencer par moi, je suppose, songea Stormgren. Mais Joe avait-il dit toute la vérité ? Ces gens-là croyaient-ils réellement que ces méthodes de gangsters impressionneraient si peu que ce soit Karellen ? D'un autre côté, il était parfaitement exact qu'un mouvement de résistance bien organisé pouvait sérieusement compliquer les choses. Joe avait mis le doigt sur le talon d'Achille de la dictature des Suzerains. C'était vrai : en dernier ressort, c'était à des humains qu'il incombait d'exécuter leurs ordres et si on terrorisait suffisamment leurs agents pour les contraindre à la désobéissance, le système tout entier pouvait fort bien se désintégrer. Ce risque, toutefois, était faible : Stormgren ne doutait pas un seul instant que Karellen trouverait rapidement une parade.

— Qu'avez-vous l'intention de faire de moi ? interrogea-t-il. Suis-je un otage ou quelque chose comme cela ?

— Ne vous inquiétez pas, vous êtes en bonnes mains. Nous aurons de la visite dans quelques jours et, d'ici là, nous vous ferons passer le temps aussi agréablement que nous pourrons.

Joe ajouta quelque chose dans sa langue maternelle et l'un de ses amis sortit un jeu de cartes flambant neuf. « Nous nous les sommes procurées spécialement pour vous, expliqua-t-il à Stormgren. J'ai récemment lu dans *Time* que vous vous défendiez bien au poker. (Sa voix se fit brusquement grave et il enchaîna sur un ton où perçait l'inquiétude :) J'espère que votre portefeuille est bien garni. L'idée ne nous est pas venue de nous en assurer. Et nous pouvons difficilement accepter les chèques. »

Stormgren, complètement abasourdi, contempla ses ravisseurs avec ébahissement. Soudain, réalisant l'humour de la situation, il eut l'impression que le fardeau de sa charge, tous les soucis attachés à ses fonctions cessaient de peser sur ses épaules. Désormais, c'était à van Ryberg de prendre le relais. Quoiqu'il arrivât, lui-même ne pouvait absolument rien faire – et maintenant, voilà que ces incroyables criminels n'avaient plus qu'un seul désir : jouer au poker avec lui !

Stormgren rejeta sa tête en arrière et éclata de rire. Il y avait des années qu'il n'avait ri d'aussi bon cœur.

Il n'y a aucun doute à avoir, songeait sombrement Van Ryberg : Wainwright disait la vérité. Peut-être avait-il des soupçons mais il ignorait qui avait kidnappé Stormgren. Et il n'approuvait pas ce rapt. Van Ryberg était persuadé que, depuis un certain temps, les extrémistes de son mouvement faisaient pression sur le leader de la Ligue pour qu'il adoptât une stratégie plus active. Maintenant, ils avaient pris directement les choses en main.

L'enlèvement du secrétaire général avait été admirablement organisé, on était bien obligé de le reconnaître. Stormgren pouvait être retenu prisonnier n'importe où et il n'y avait guère d'espoir de retrouver sa trace. Pourtant, il fallait faire quelque chose. Et vite ! Malgré le ton badin que Van Ryberg employait souvent à son égard, Karellen lui inspirait une sorte de crainte respectueuse et la perspective d'un face à face avec le Superviseur l'épouvantait. Mais il n'avait pas le choix.

La section transmissions occupait tout le dernier étage de l'imposant bâtiment du secrétariat général. Les machines reproductrices, les unes silencieuses, les autres crépitantes, s'étiraient à perte de vue. Elles vomissaient des torrents ininterrompus de chiffres – statistiques de production, résultats de recensements et toutes les données comptables de l'économie de la planète. Il y avait certainement quelque part dans le vaisseau de Karellen l'homologue de cette immense salle et van Ryberg se demanda en frissonnant quel aspect avaient les créatures qui recueillaient les messages adressés par la Terre aux Suzerains.

Mais aujourd'hui, ce n'était ni aux machines ni à leur travail

quotidien qu'il s'intéressait. Il se rendit directement dans la petite pièce privée où seul Stormgren était censé entrer. Sur ses ordres, on en avait fracturé la serrure et l'officier responsable du service l'attendait.

— C'est un télétype ordinaire à clavier classique, lui expliqua-t-il. Il y a aussi une reproductrice pour le cas où vous voudriez expédier des images visuelles ou des tableaux de chiffres. Mais vous avez dit que vous n'en auriez pas besoin.

Van Ryberg acquiesça, la tête ailleurs.

— Ce sera tout. Je vous remercie. Je ne pense pas rester très longtemps. Quand j'aurai fini, vous refermerez et vous me remettrez les clés.

Quand l'officier fut parti, il prit place devant l'appareil. Celui-ci servait très rarement puisque presque toutes les affaires étaient traitées lors des rencontres hebdomadaires de Karellen et de Stormgren. Il s'agissait plutôt d'un circuit d'urgence et il escomptait recevoir très rapidement une réponse.

Après un instant d'hésitation, il commença à taper gauchement son texte. La machine se mit à bourdonner et les mots qui se formaient brillèrent pendant quelques secondes sur l'écran obscur.

Van Ryberg attendit.

Il ne s'était pas écoulé plus d'une minute quand le vrombissement reprit et il se demanda – ce n'était pas la première fois – s'il arrivait au Superviseur de dormir.

La réponse était brève. Et elle ne lui était d'aucun secours : PAS D'INFORMATIONS À CE SUJET. VOUS AVEZ CARTE BLANCHE. K.

Ce fut avec amertume et sans aucune exaltation que Van Ryberg prit alors conscience de la haute mission qui lui était impartie.

Depuis trois jours, Stormgren observait attentivement ses ravisseurs. Le seul qui eût quelque importance était Joe. Les autres étaient du menu fretin – la racaille habituelle qu'attirent toutes les organisations illégales. Ils se moquaient comme d'une guigne des idéaux de la Ligue de la Liberté. Leur seul but était de gagner leur vie en travaillant le moins possible.

Joe, lui, était un personnage autrement complexe, encore qu'il fît penser à un gamin attardé. Leurs interminables parties de poker étaient entrecoupées de violentes discussions politiques et Stormgren avait vite compris que le colosse n'avait jamais réfléchi sérieusement à la cause pour laquelle il luttait. La passion et un conservatisme virulent obscurcissaient son jugement. Le long combat que son pays avait mené pour conquérir son indépendance l'avait conditionné à tel point qu'il continuait de vivre dans le passé. C'était un pittoresque diplodocus, un de ces vestiges pour qui la notion d'ordre et d'organisation était lettre morte. Quand ses pareils auraient disparu,

pour autant qu'ils dussent disparaître un jour, le monde serait moins dangereux mais, aussi, moins intéressant.

À présent, Stormgren était à peu près persuadé que Karellen n'était pas parvenu à le localiser. Il avait essayé de bluffer ses geôliers mais sans succès. Il avait la quasi-certitude que si on le gardait prisonnier ici, c'était pour jauger la réaction de Karellen. Comme rien ne s'était produit, l'opposition allait pouvoir passer à la réalisation de ses plans.

Lorsque, le quatrième jour de sa captivité, Joe l'avertit qu'il allait rencontrer quelqu'un, il n'en fut pas autrement surpris. Depuis un certain temps déjà, la nervosité avait gagné le trio et il supposait que, ayant constaté que la voie était libre, les chefs de l'organisation s'apprêtaient à venir prendre livraison de lui.

Ils étaient déjà assis devant la table branlante quand Joe l'invita d'un geste courtois à entrer dans le « salon ». Stormgren nota avec amusement que le Polonais arborait ostensiblement pour l'occasion un énorme pistolet dont il ne s'était encore jamais embarrassé. Les deux patibulaires brillaient par leur absence et Joe lui-même avait l'air d'être dans ses petits souliers. Le secrétaire général se rendit compte au premier coup d'œil qu'il avait affaire à des gens d'une tout autre envergure. Le petit groupe – ils étaient six – lui rappelait irrésistiblement une photo qu'il avait vue un jour, représentant Lénine et ses camarades pendant les premiers jours de la Révolution d'Octobre : la même puissance intellectuelle, la même volonté d'acier, la même impitoyable détermination. Joe et ses semblables étaient des anodins : les visiteurs étaient les véritables cerveaux de l'organisation.

Après une brève inclinaison du menton, il se dirigea vers l'unique chaise libre en s'efforçant de paraître parfaitement maître de lui. Le plus âgé des six hommes, un individu trapu assis à l'autre bout de la table, se pencha en avant en fixant sur lui ses yeux gris. Ce regard perçant mit Stormgren si mal à l'aise que, contrairement à son intention, il ouvrit le feu le premier :

— Je présume que vous êtes là pour poser vos conditions. Combien exigez-vous comme rançon ?

Quelqu'un, au fond, enregistrait ses paroles en sténo. Une vraie conférence d'affaires !

— Vous pouvez envisager les choses sous cet angle, monsieur le secrétaire général, répondit le chef avec un accent gallois chantant. Mais ce n'est pas l'argent qui nous intéresse. Ce sont des renseignements que nous voulons.

Je vois, se dit Stormgren dans son for intérieur. Je suis prisonnier de guerre et l'interrogatoire commence.

— Vous connaissez nos motifs, poursuivit son interlocuteur. Considérez que nous sommes un mouvement de résistance, si vous

voulez. Nous croyons que, tôt ou tard, la Terre devra combattre pour recouvrer son indépendance. Mais nous ne nous leurrons pas : cette lutte ne pourra être menée que par des méthodes indirectes telles que le sabotage et la désobéissance civile. Nous vous avons enlevé pour faire comprendre à Karellen que nous ne plaisantons pas et que nous sommes bien organisés, mais surtout parce que vous êtes la seule personne capable de nous fournir des informations sur les Suzerains. Vous êtes un homme raisonnable, monsieur le secrétaire général. Si vous acceptez de coopérer avec nous, nous vous libérerons.

— Que souhaitez-vous savoir au juste ? s'enquit Stormgren avec circonspection.

Les yeux extraordinaires de son vis-à-vis semblaient plonger dans les profondeurs de son esprit. Jamais il n'avait encore vu d'yeux pareils.

— Savez-vous qui sont les Suzerains ? Ou ce qu'ils sont ?

Stormgren eut presque envie de sourire.

— Je suis tout aussi désireux que vous de le savoir, croyez-moi.

— Vous êtes donc d'accord pour répondre à nos questions ?

— Je ne vous promets rien. Mais j'y répondrai peut-être.

Joe poussa un soupir de soulagement et un frémissement d'impatience parcourut le petit groupe.

— Nous avons une idée d'ensemble des conditions dans lesquelles se déroulent vos entrevues avec Karellen. Mais il serait bon que vous les décriviez de façon détaillée sans rien omettre d'important.

Ce n'est pas dangereux, pensa Stormgren. Il s'était livré de nombreuses fois à cet exercice et, en obtempérant, il aurait l'air de faire preuve de bonne volonté. Il n'avait pas affaire à des enfants de chœur et peut-être découvrirait-il quelque chose d'intéressant. En outre, Stormgren ne croyait pas que cette coopération apparente puisse être préjudiciable à Karellen.

Il fouilla dans ses poches et y trouva un crayon et une vieille enveloppe sur laquelle il dessina rapidement un schéma tout en parlant :

— Vous savez naturellement qu'un petit engin aérien dont le mode de propulsion constitue un mystère vient régulièrement me chercher pour me conduire au vaisseau de Karellen. Il y pénètre. Vous avez sûrement vu les films télescopiques de l'opération. La porte – si on peut lui donner ce nom – s'ouvre et j'entre dans une pièce exiguë comportant une table, une chaise et un écran. Voici, en gros, ses dispositions.

Il poussa le plan qu'il avait griffonné vers le Gallois mais les yeux bizarres de ce dernier restèrent vrillés sur le visage de Stormgren qui eut l'impression que quelque chose changeait au fond de ses prunelles. Le silence était total mais il entendit derrière lui Joe aspirer l'air avec

une espèce de sifflement. À la fois intrigué et embarrassé, il se retourna. Et la vérité lui apparut soudain. Il roula l'enveloppe en boule et l'écrasa sous son talon.

Il savait maintenant pourquoi les yeux gris de cet homme le mettaient mal à l'aise : son interlocuteur était aveugle.

Van Ryberg n'avait pas fait d'autres tentatives pour entrer en contact avec Karellen. Le travail – fournir des statistiques, faire la synthèse de la presse internationale, etc. – se poursuivit automatiquement. À Paris, les juristes continuaient d'ergoter sur le projet de constitution mondiale, mais ce n'était pas pour lui un sujet de préoccupation immédiat. Le Superviseur ne réclamerait pas le texte définitif avant une quinzaine et s'il n'était pas prêt, Karellen prendrait alors sans aucun doute les mesures qu'il jugerait nécessaires.

Et il n'y avait toujours pas de nouvelles de Stormgren.

Van Ryberg était en train de dicter une lettre quand le téléphone rouge sonna. Il décrocha et, après avoir écouté avec une stupéfaction grandissante, reposa brutalement le récepteur sur la fourche et se rua sur la fenêtre béante. Des cris de frayeur montaient de la rue où la circulation était paralysée.

C'était vrai : la nef de Karellen, symbole immuable de la présence des Suzerains, n'était plus dans le ciel. Van Ryberg avait beau en fouiller les profondeurs, elle demeurait invisible. Et, d'un seul coup, il eut l'impression que la nuit tombait. Le grand vaisseau, filant cap au sud, rasait les tours de New York. Son ventre était obscur comme une nuée d'orage. Instinctivement, van Ryberg recula devant le monstre qui semblait se précipiter sur lui. Il avait toujours su que les nefs des Suzerains avaient des proportions gigantesques, mais les voir de loin, suspendues dans le ciel, et les voir voguer à basse altitude tels des nuages chassés par des démons, ce n'était pas du tout la même chose.

Immobile dans la pénombre de cette éclipse partielle, il attendit que le vaisseau et sa phénoménale ombre portée se fussent évanouis. On n'entendait pas le moindre son, pas même le bruissement de l'air déchiré, et van Ryberg réalisa que, malgré sa proximité apparente, la nef était passée un bon kilomètre, au moins, au-dessus de lui. Finalement, le bâtiment trembla quand l'onde de choc le gifla et l'effet de souffle émietta la vitre d'une fenêtre dont les débris tintèrent en tombant.

Dans le bureau, tous les téléphones s'étaient mis à sonner à la fois, mais van Ryberg restait immobile, penché sur le balcon, les yeux braqués vers le sud, pétrifié, paralysé par la vision de cette puissance sans limites.

Stormgren parlait toujours. C'était comme si son cerveau

fonctionnait simultanément sur deux plans. Tout en essayant de défier les hommes qui l'avaient capturé, il espérait qu'ils l'aideraient à élucider le secret de Karellen. C'était un jeu dangereux et pourtant, à sa surprise, il y prenait plaisir.

Le Gallois aveugle avait dirigé la majeure partie de l'interrogatoire et la façon dont opérait son esprit agile qui explorait toutes les éventualités plausibles, analysait et rejetait toutes les hypothèses que Stormgren lui-même avait abandonnées depuis longtemps, était quelque chose de fascinant. Enfin, poussant un soupir, il se laissa aller contre le dossier de sa chaise et conclut sur un ton résigné :

— Tout ça ne nous mène nulle part. Nous avons besoin de davantage de données et cela exige une action, pas des discussions.

Ses yeux éteints paraissaient contempler rêveusement Stormgren. Durant quelques secondes, il pianota nerveusement sur la table – c'était le premier signe d'hésitation qui lui échappait.

— Je suis un peu étonné, monsieur le secrétaire général, que vous n'ayez jamais tenté d'en apprendre davantage sur les Suzerains.

— Qu'auriez-vous voulu que je fasse ? rétorqua sèchement Stormgren en s'efforçant de ne pas révéler l'intérêt que ce commentaire éveillait en lui. Je vous ai dit que la pièce servant à mes entretiens avec Karellen n'a qu'une seule issue – qui me ramène directement sur la Terre.

— Il serait possible d'imaginer des instruments capables de nous apporter des indices, murmura pensivement l'autre. Je ne suis pas un homme de science mais c'est une question à étudier. Si je vous rends la liberté, seriez-vous disposé à nous aider à exécuter un plan de ce genre ?

— Je vais vous exposer clairement ma position une fois pour toutes, répliqua Stormgren avec irritation. Karellen œuvre en faveur de l'unité mondiale et je ne ferai rien pour aider ses ennemis. J'ignore quels sont ses objectifs ultimes mais je les crois positifs.

— Sur quelles preuves concrètes fondez-vous cette conviction ?

— Tout ce qu'il a fait depuis que son armada a surgi dans le ciel ! Je vous défie de citer une seule de ses initiatives qui ne se soit pas révélée bénéfique en dernière analyse. (Stormgren s'interrompit pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur les années passées et sourit.) Si vous voulez vraiment une preuve de… comment dirai-je ? de la *bienveillance* fondamentale des Suzerains, rappelez-vous l'interdiction qu'ils nous ont prescrite un mois après leur arrivée concernant la cruauté envers les animaux. Si j'avais eu des doutes à propos de Karellen, cela aurait suffi à les dissiper, même si cet oukase m'a causé plus d'ennuis que toutes ses autres directives !

Il exagérait à peine. Ç'avait été un événement extraordinaire

révélant à quel point les Suzerains avaient le sadisme en horreur. Cette haine de la cruauté ainsi que leur passion pour l'ordre et la justice semblaient être leurs soucis dominants, à en juger par leurs actes, tout au moins.

Et ç'avait été la seule fois où Karellen avait manifesté de la colère ou une apparence de colère. « Vous pouvez vous entretuer si cela vous fait plaisir, avait-il déclaré. À vous de vous débrouiller avec vos lois. Mais si vous massacrez les bêtes avec lesquelles vous cohabitez, sauf pour vous nourrir ou pour défendre votre vie, je vous en demanderai compte. »

Personne ne savait exactement ni quelle était l'ampleur de cet interdit ni comment Karellen le ferait respecter. On n'eut pas longtemps à attendre.

La *Plaza de Toros* était comble quand les matadors et leurs péons firent leur entrée dans l'arène. Tout paraissait normal : un soleil éclatant faisait scintiller les habits de lumière, une foule innombrable acclamait ses favoris comme à l'accoutumée. Pourtant, ici et là, des spectateurs levaient anxieusement les yeux vers le ciel, vers la masse argentée qui planait, solitaire, au-dessus de Madrid.

Les picadors s'étaient mis en place et, à son tour, le taureau était entré en mugissant dans l'arène. Les chevaux efflanqués, dont les naseaux dilatés palpitaient de terreur, tournoyaient et, répondant aux sollicitations des cavaliers, se portaient à la rencontre de l'ennemi. La pique du premier picador étincela, fit mouche – et un tintamarre sans précédent éclata.

Dix mille personnes hurlant de douleur – de la même douleur, de la même blessure. Dix mille personnes qui, une fois remises de leur surprise, se retrouvèrent indemnes. Mais ç'avait été la fin de la corrida et, en vérité, la fin de toutes les corridas, car la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Détail qui mérite d'être relevé : les aficionados avaient été à tel point traumatisés qu'un seul spectateur sur dix demanda à être remboursé. Un quotidien londonien, le *Daily Mirror,* versa de l'huile sur le feu en suggérant que les Espagnols adoptent dorénavant le cricket comme sport national.

— Vous avez peut-être raison, laissa tomber le vieux Gallois. Il est possible que les intentions des Suzerains soient bonnes en fonction de leurs critères – qui ne sont pas forcément les mêmes que les nôtres. Mais ce sont des intrus. Nous ne les avons pas invités, nous ne leur avons jamais demandé de mettre notre monde sens dessus-dessous, de détruire… oui… nos idéaux et les nations dont des générations d'hommes se sont battus pour assurer la défense.

— Je suis né dans un petit pays qui a combattu pour ses libertés mais cela ne m'empêche pas d'être pour Karellen, riposta Stormgren. Vous pouvez lui créer des difficultés, voire retarder la réalisation de

ses projets mais, au bout du compte, cela ne changera rien à rien. Je ne doute pas de votre sincérité. Je comprends que vous redoutiez que l'avènement de l'État mondial ne sonne le glas des traditions et de la culture des petits pays. Mais vous vous trompez. Il ne sert à rien de s'accrocher au passé. Les États souverains étaient moribonds avant même l'arrivée des Suzerains qui n'ont fait que hâter leur mort. Personne ne peut plus sauver désormais cette notion d'État souverain – et personne ne devrait s'y essayer.

Son vis-à-vis ne répondit pas. Il ne bougeait pas. Ses lèvres étaient entrouvertes et ses yeux éteints étaient maintenant sans vie. Les autres, crispés et figés dans des attitudes contraintes, observaient la même immobilité. Stormgren se leva avec un soupir de dégoût et fit mine de se diriger vers la porte à reculons. C'est alors qu'une voix brisa le silence :

— Voilà qui était bien parlé, Rikki. Merci. À présent, je pense que nous pouvons nous en aller.

Le secrétaire général pivota sur ses talons et scruta la pénombre de la galerie. Une petite sphère sans caractéristiques particulières flottait dans les airs à hauteur d'homme. C'était sans aucun doute la source de la force mystérieuse que les Suzerains avaient mise en action. Stormgren ne l'aurait pas juré, mais il avait l'impression qu'elle bruissait faiblement comme une ruche dans la chaleur languissante de l'été.

— Karellen ! Dieu soit loué ! Mais que leur avez-vous fait ?

— Ne vous inquiétez pas, ils sont en excellente santé. Ils sont en quelque sorte paralysés, si vous voulez, encore que ce soit beaucoup plus subtil que cela. Ils vivent tout simplement à un rythme infiniment plus lent que le rythme normal. Quand ils referont surface, ils ne sauront pas ce qui leur est arrivé.

— Vous allez les laisser dans cet état jusqu'à ce que la police vienne les appréhender ?

— Non, j'ai un meilleur plan. Je les laisserai repartir.

Cette réponse procura à Stormgren une singulière sensation de soulagement. Il jeta un dernier regard à la petite salle et à ses occupants pétrifiés. Joe, debout sur un pied, contemplait fixement le vide. Il avait l'air vraiment stupide. Stormgren éclata brusquement de rire et fouilla ses poches.

— Merci pour votre hospitalité, Joe, fit-il. Tenez… Je vais vous laisser un petit souvenir.

Il trouva un morceau de papier d'une propreté acceptable et écrivit en s'appliquant :

BANQUE DE MANHATTAN

Payez à l'ordre de Joe la somme de
Cent trente-cinq dollars et cinquante cents

R. STORMGREN

Comme il posait le feuillet à côté du Polonais, la voix de Karellen retentit à nouveau :

— Que faites-vous au juste ?

— Les Stormgren règlent toujours leurs dettes. Les autres trichaient mais Joe jouait honnêtement. En tout cas, lui, je ne l'ai jamais surpris à tricher.

Il se mit en marche. Il se sentait tout joyeux, un peu étourdi, comme s'il avait rajeuni de quarante ans au moins. Le globe métallique fit un écart pour le laisser passer. Il devait s'agir d'une sorte de robot. Cela expliquait comment Karellen avait réussi à retrouver le captif dans les entrailles de la terre.

— Marchez tout droit pendant une centaine de mètres, dit le globe avec la voix du Superviseur. Ensuite, vous tournerez à gauche. Je vous donnerai d'autres instructions en temps utile.

Stormgren avançait d'un pas vif bien qu'il sût qu'il n'avait aucune raison de se presser. La sphère était restée à la même place, vraisemblablement pour couvrir sa retraite. Au bout d'une minute, il parvint à une seconde sphère qui l'attendait à l'embranchement d'une galerie latérale.

— Continuez toujours à gauche jusqu'au prochain point de rencontre.

Il tomba six fois sur les sphères avant de déboucher à l'air libre. Il se demandait comment le robot faisait son compte pour le devancer invariablement, mais il finit par se dire qu'il devait y avoir toute une kyrielle de globes qui faisaient la chaîne à l'intérieur de la mine. Devant la sortie, une autre de ces sphères douées d'ubiquité surveillait un groupe de gardes pétrifiés semblables à des statues incongrues. La petite machine volante qui conduisait Stormgren auprès de Karellen lors des conférences était posée à flanc de coteau.

Le rescapé s'arrêta et cligna des yeux, ébloui par l'éclat du jour. Tout autour de lui, le sol était jonché d'excavatrices rouillées. Plus loin, des rails délabrés s'enfonçaient dans la paroi de la montagne au pied de laquelle venait mourir une épaisse forêt. Stormgren crut apercevoir à grande distance le miroitement d'un lac. Il devait être en Amérique du Sud, songea-t-il sans très bien savoir ce qui lui donnait cette impression.

Il monta à bord de la machine volante. La porte se referma, masquant à sa vue l'entrée de la mine et les gardes statufiés. Il se laissa choir avec un soupir de soulagement sur la banquette familière.

Quand il eut recouvré son souffle, il se contenta de demander, vibrant d'impatience :

— Alors ?

— Je suis au regret de n'avoir pu vous délivrer plus tôt mais il était capital d'attendre que tous les dirigeants fussent rassemblés.

— Vous voulez dire que vous saviez dès le début que j'étais là ? bégaya Stormgren. Si j'avais su…

— Ne vous emballez pas. Laissez-moi au moins finir de vous expliquer.

— Très bien, je vous écoute, laissa tomber sur un ton pincé le secrétaire général qui commençait à se rendre compte qu'il avait ni plus ni moins servi d'appât.

— Depuis quelque temps, vos allées et venues étaient suivies à l'aide de… le mot le plus juste serait un « traceur ». Vos « amis » avaient raison de penser que je ne pouvais pas vous repérer sous terre, mais j'ai suivi votre piste jusqu'au moment où ils vous ont fait descendre dans la mine. L'idée d'effectuer le transfert dans le tunnel était ingénieuse, mais lorsque la première voiture a cessé d'émettre, j'ai découvert le pot-aux-roses et je n'ai pas tardé à vous localiser à nouveau. Et dès lors, il ne me restait plus qu'à patienter. J'étais sûr que, une fois convaincus que j'avais perdu votre trace, les chefs arriveraient et que je les prendrais tous dans ma nasse.

— Et vous voulez les laisser partir !

— Jusqu'à maintenant, il m'était impossible de dire qui, sur les deux cents milliards et demi d'hommes que compte cette planète, était à la tête de l'organisation. Maintenant, les chefs sont identifiés, je suis en mesure de détecter tous leurs déplacements et de surveiller tous leurs faits et gestes si besoin est. C'est beaucoup mieux que s'ils étaient incarcérés. Si jamais ils préparent un coup, ils trahiront leurs camarades. Ils sont désormais neutralisés et ils le savent. Votre évasion leur sera totalement inexplicable : vous vous êtes littéralement dématérialisé sous leurs yeux.

Le rire sonore de Karellen retentit.

— En un sens, toute cette affaire a été une comédie mais sa raison d'être était sérieuse. Il ne s'agit pas seulement des quelques dizaines d'activistes de cette organisation. Je songe à l'effet moral qu'elle aura sur les autres groupes de résistance.

Stormgren resta muet quelques instants. Il n'était pas entièrement satisfait mais il comprenait le point de vue de Karellen et sa colère s'était en partie calmée.

— Il est regrettable d'en arriver là alors que mon mandat prend fin dans quelques semaines, dit-il en fin, mais à partir de maintenant, je ferai garder ma maison. La prochaine fois, ce sera peut-être Pieter qui se fera kidnapper. À propos, comment s'en est-il tiré ?

— Je l'ai observé attentivement depuis huit jours en m'abstenant délibérément de l'aider. Il s'est très bien débrouillé dans l'ensemble, mais ce n'est pas l'homme qui convient pour vous remplacer.

— Tant mieux pour lui ! répliqua Stormgren dont tout le dépit n'était pas encore dissipé. Oh ! Pendant que nous y sommes… Avez-vous reçu une réponse de vos supérieurs au sujet de ce que je vous avais demandé ? Vous savez… l'autorisation de vous montrer à visage découvert. Je suis dorénavant convaincu que c'est l'argument le plus solide de vos adversaires. Ils n'arrêtaient pas de répéter : « Nous n'aurons jamais confiance dans les Suzerains tant qu'ils ne se montreront pas. »

Karellen soupira.

— Non, je n'ai pas encore reçu de réponse, mais je sais d'avance ce qu'elle sera.

Stormgren n'insista pas. Naguère, il l'aurait peut-être fait, mais pour la première fois un vague projet s'ébauchait dans son esprit. Il se remémora une phrase que lui avait dite l'aveugle pendant son interrogatoire. Oui, on pourrait peut-être concevoir des appareillages…

Ce qu'il avait refusé de faire sous la contrainte, il tenterait peut-être maintenant de le faire de son plein gré.

4

Quelques jours plus tôt, Stormgren n'aurait jamais envisagé sérieusement l'action qu'il projetait maintenant. Ce kidnapping ridiculement mélodramatique qui, rétrospectivement, ressemblait à un téléfilm de troisième ordre, avait probablement fait office de catalyseur. C'était la première fois de sa vie que cet homme, habitué aux duels verbaux des salles de conférences, avait été confronté à la violence physique. Le virus avait dû le contaminer. À moins, tout simplement, qu'il ne fût plus près de sa seconde enfance qu'il ne le supposait.

La curiosité était, elle aussi, une puissante motivation, de même que sa détermination de rendre la monnaie de sa pièce à celui qui l'avait roulé sans vergogne. Il était indéniable que Karellen s'était servi de lui comme appât et même si le Superviseur avait agi ainsi dans les meilleures intentions du monde, Stormgren n'était pas disposé à passer l'éponge aussi vite.

Pierre Duval ne manifesta nul étonnement quand il entra dans son bureau sans s'être fait annoncer. Les deux hommes étaient des amis de longue date et le fait que le secrétaire général rende visite au directeur de la recherche scientifique n'avait rien d'exceptionnel. Karellen n'y verrait rien d'insolite si, par hasard, il – lui ou un de ses sous-fifres – braquait ses mouchards sur le bureau de Duval.

Ils commencèrent par parler boutique et à échanger des commentaires sur la politique. Enfin, et non sans quelque hésitation, Stormgren entra dans le vif du sujet. À mesure que son visiteur s'expliquait, les sourcils du Français, qui s'était renversé en arrière dans son fauteuil, s'arquaient millimètre par millimètre jusqu'au moment où ils se confondirent presque avec la mèche qui barrait son front. À une ou deux reprises, il fut sur le point d'interrompre le secrétaire général mais, chaque fois, il se retint.

Quand Stormgren se tut, le savant balaya la pièce d'un regard inquiet.

— Est-ce que vous pensez qu'il nous écoute ?

— Je ne crois pas qu'il le puisse. Il me surveille à l'aide de ce qu'il appelle un traceur pour me protéger, mais cet instrument ne fonctionne pas sous terre. C'est en partie pour cela que je suis venu vous relancer dans votre tanière. Elle est en principe imperméable à toutes formes de rayonnement, n'est-ce pas ? Karellen n'est pas un sorcier. Il sait où je suis mais cela s'arrête là.

— Espérons que vous ne vous trompez pas. Mais, en dehors de cela, vous n'avez pas peur d'avoir des ennuis quand il apprendra ce que vous cherchez à faire ? Parce qu'il le découvrira, n'en doutez pas.

— J'accepte de courir ce risque. D'autant que nous nous entendons assez bien, lui et moi.

Le physicien, le regard perdu dans le vide, resta un moment à réfléchir en jouant avec un crayon.

— C'est un joli petit problème et j'aime ça, dit-il simplement avant de plonger dans un tiroir d'où il sortit un énorme bloc. (Jamais Stormgren n'en avait vu un aussi épais.) Bon, on va commencer par s'assurer que je dispose de toutes les données, reprit-il en se mettant à griffonner furieusement dans une sorte de sténographie toute personnelle. Décrivez-moi de façon exhaustive le local réservé à vos entretiens. Et sans omettre le moindre détail, si insignifiant qu'il puisse vous paraître.

— C'est qu'il n'y a pas grand-chose à décrire. La pièce a des parois métalliques. Elle fait à peu près huit mètres carrés et a quatre mètres de hauteur de plafond. L'écran se trouve à un mètre du sol, juste au-dessus du bureau. Tenez, je vais vous faire un dessin, ce sera plus parlant.

Stormgren esquissa rapidement la pièce qu'il connaissait par cœur et tendit son dessin à Duval. Il frissonna imperceptiblement en se rappelant la scène analogue qu'il avait vécue peu de temps auparavant et se demanda ce qu'il était advenu du Gallois aveugle et de ses amis. Et comment ils avaient réagi à sa brutale disparition.

Le Français étudia le feuillet en plissant le front.

— C'est tout ce que vous pouvez me donner comme tuyaux ?

— Oui.

Duval grommela avec dépit.

— Et l'éclairage ? Est-ce que ça se passe dans une obscurité totale ? Et l'aération ? Et le chauffage…

Cette irascibilité, bien caractéristique du personnage, arracha un sourire à Stormgren.

— Le plafond est entièrement luminescent et, pour autant que je le sache, l'air frais arrive par la grille derrière laquelle est serti le haut-parleur, mais j'ignore comment il est évacué. Il est possible que le flux s'inverse périodiquement, mais je n'ai pas fait attention à ce détail. Il n'y a aucun appareil de chauffage apparent. Néanmoins, la température est toujours normale.

— Ce qui tendrait à signifier, j'imagine, que la vapeur d'eau se solidifie, mais pas l'anhydride carbonique.

Stormgren fit de son mieux pour sourire à cette plaisanterie éculée.

— Je crois vous avoir tout dit. Quant à la machine volante qui me conduit au vaisseau, son habitacle est aussi impersonnel qu'une cabine d'ascenseur. S'il n'y avait pas le siège et la table, ce pourrait en être une.

Le silence retomba. Pendant plusieurs minutes, le physicien noircit son bloc d'arabesques aussi microscopiques que minutieuses. Stormgren, qui le regardait faire, s'étonnait que cet homme, incomparablement plus doué qu'il ne l'était lui-même, n'eût pas une réputation plus éminente dans le monde scientifique. Il se remémora le mot mordant, et sans doute inexact, d'un ami américain appartenant au département d'État : « Les Français sont les meilleurs brillants seconds du monde. » Duval était une bonne illustration de cette définition.

Le physicien secoua finalement la tête d'un air satisfait et se pencha en avant, son crayon pointé sur le secrétaire général.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que l'écran vidéo, comme l'appelle Karellen, est effectivement un écran vidéo ?

— J'avoue ne m'être jamais posé de questions à ce sujet. Cela ressemble à un écran vidéo. D'ailleurs, que voulez-vous que ce soit d'autre ?

— Quand vous dites que cela *ressemble* à un écran vidéo, je suppose que vous entendez par là qu'il ressemble à un de nos écrans vidéo à nous ?

— Évidemment.

— C'est bien ce qui me chiffonne. Je suis sûr et certain que la technologie des Suzerains dédaigne un accessoire aussi rudimentaire qu'un écran matériel. Ils projettent directement les images dans l'espace, j'imagine. Et puis, pourquoi Karellen se fatiguerait-il à utiliser un circuit de télévision, voulez-vous me le dire ? La solution la plus simple est toujours la meilleure. Ne pensez-vous pas plus plausible que votre « écran vidéo » ne soit, en réalité, rien de plus qu'une sorte de glace sans tain ?

Stormgren était tellement furieux ne pas y avoir pensé tout seul qu'il en demeura muet sur le moment. Il fouilla ses souvenirs. Dès le début, il avait accepté l'histoire de Karellen comme vérité d'Évangile. Mais maintenant qu'il plongeait dans le passé… Quand le Superviseur lui avait-il dit qu'il utilisait un circuit fermé de télévision ? Jamais. Pour Stormgren, cela allait de soi. Un joli exemple d'action psychologique. C'était de l'intox. Et il était tombé dans le panneau.

— Dans ce cas, il suffit de fracasser ce morceau de verre…

Duval poussa un soupir.

— Tous les mêmes, ces profanes ! Vous figurez-vous que c'est une substance que vous pourriez briser sans explosifs ? Et à supposer que vous réussissiez, vous figurez-vous aussi que Karellen respire forcément le même air que nous ? Vous auriez bonne mine tous les deux s'il ne se sent à l'aise que dans une atmosphère chlorée !

Stormgren se sentit tout penaud. Il aurait dû y songer.

— Alors, que proposez-vous ? demanda-t-il avec un peu

d'agacement.

— Il faut que je réfléchisse. La première chose à faire est de vérifier ma théorie, et, si elle se révèle exacte, d'essayer de se faire une idée de la substance qui constitue votre « écran ». Je vais mettre deux garçons là-dessus. À propos, je suppose que vous avez un porte-documents quand vous allez à vos rendez-vous ? Celui que vous avez là ?

— Oui.

— Il devrait faire l'affaire. Inutile d'attirer l'attention de Karellen en en changeant, surtout s'il a l'habitude de vous voir avec celui-là.

— Que devrai-je faire ? Transporter un appareil à rayons X caché à l'intérieur ?

Le physicien sourit.

— Je ne sais pas encore mais je trouverai un truc. Je vous dirai quoi dans une quinzaine de jours. (Il pouffa.) Savez-vous à quoi tout ça me fait penser ?

— Oui, répliqua vivement Stormgren. À l'époque où vous construisiez des postes de radio clandestins sous l'Occupation allemande.

La déception se lut sur les traits de Duval.

— Il m'est sans doute arrivé d'évoquer une fois ou deux ces souvenirs, j'imagine. Mais encore un mot…

— Quoi donc ?

— Lorsque vous vous serez fait prendre la main dans le sac… j'ignorerai absolument ce que vous aviez l'intention de faire avec ce matériel, nous sommes bien d'accord ?

— Comment ? Quand je pense à tout le foin que vous avez fait un jour à propos de la responsabilité sociale du savant face à ses inventions ! Vraiment, j'ai honte pour vous, Pierre !

Stormgren posa sur la table l'épaisse chemise contenant la téléscription du document avec un soupir de soulagement.

— Voilà enfin la question réglée, grâce au ciel, dit-il. Cela fait un drôle d'effet de penser que l'avenir de l'humanité est contenu dans ces quelques centaines de feuillets. L'État mondial ! Je n'avais jamais pensé assister de mon vivant à sa naissance.

Il glissa le dossier dans son porte-documents dont le dos n'était pas à plus de dix centimètres du sombre rectangle de l'écran. De temps en temps, il en caressait les fermoirs du bout du doigt, réaction nerveuse dont il n'avait qu'à moitié conscience, bien qu'il n'eût pas l'intention d'appuyer sur le bouton de commande caché avant la fin de l'entrevue. Il n'était pas exclu que quelque chose marche de travers. Il aurait juré que Karellen ne remarquerait rien mais on ne peut jamais être sûr.

— Vous avez dit que vous aviez des nouvelles, continua le secrétaire général avec une impatience mal dissimulée. Serait-ce au sujet de…

— Oui, l'interrompit Karellen. La décision m'est parvenue il y a quelques heures.

Que voulait-il dire ? Le Superviseur n'avait certainement pas pu communiquer avec sa lointaine planète que Dieu seul savait combien d'années-lumière séparaient de sa base opérationnelle. Peut-être – cela, c'était la théorie de Van Ryberg – avait-il simplement consulté quelque gigantesque ordinateur capable de prédire le résultat de n'importe quelle initiative politique.

— Je doute qu'elle réjouisse beaucoup la Ligue de la Liberté et les organisations sœurs, enchaîna Karellen, mais elle devrait contribuer à relâcher la tension. À propos, la suite de notre conversation ne sera pas enregistrée. Vous m'avez souvent répété, Rikki, que, quelle que soit notre apparence physique, la race humaine s'y habituerait rapidement. Cela prouve que vous manquez d'imagination. Ce serait probablement vrai dans votre cas, mais il ne faut pas oublier l'ignorance dans laquelle se débat encore l'écrasante majorité de vos semblables. Ce monde croule sous le poids de préjugés et de superstitions qu'il faudra des décennies pour extirper.

« Vous conviendrez que la psychologie humaine n'est pas pour nous un domaine inconnu. Nous savons de façon assez précise ce qui se produirait si nous nous révélions au grand jour en l'état actuel de l'évolution de cette planète. Je ne peux pas entrer dans les détails, même avec vous, et vous allez être obligé de faire confiance à mon analyse. Nous sommes cependant en mesure de vous faire une promesse ferme que je crois susceptible de vous donner partiellement satisfaction. *Dans cinquante ans, c'est-à-dire d'ici deux générations, nous sortirons de nos vaisseaux et l'humanité nous verra alors tels que nous sommes.*

Stormgren digéra cette déclaration en silence. Elle ne le réjouissait pas comme elle l'aurait fait un peu plus tôt. À vrai dire, cette victoire fragmentaire le déroutait quelque peu et, l'espace d'un instant, sa résolution faiblit. La vérité finirait par se faire jour dans l'avenir : sa machination était donc inutile, peut-être même imprudente. S'il s'obstinait à mener son projet à bien, ce ne serait que pour une raison égoïste, à savoir que, dans un demi-siècle, il ne serait plus de ce monde.

Karellen dut deviner son hésitation car il continua en ces termes :

— Si vous êtes déçu, j'en suis navré, mais tout au moins, les problèmes politiques du proche avenir ne vous incomberont pas. Peut-être pensez-vous que nos craintes sont sans fondement mais, croyez-moi, nous avons des preuves éloquentes du danger qu'il y aurait à agir

autrement.

Stormgren se pencha en avant et dit d'une voix hachée :

— C'est donc que l'Homme vous a déjà vus !

— Je n'ai pas dit cela, rétorqua précipitamment Karellen. Votre planète n'est pas la seule que nous supervisons.

Mais il en fallait davantage pour avoir raison de l'entêtement de son interlocuteur :

— Il existe de nombreuses légendes qui permettent de penser que, dans le passé, d'autres races ont rendu visite à la Terre.

— Je sais. J'ai lu le rapport de la section des recherches historiques. La Terre y est présentée un peu comme le carrefour de l'univers.

— Nous avons peut-être eu des visites dont vous ignorez tout, insista Stormgren qui n'abandonnerait pas aussi facilement la partie. Bien que, s'il y a des milliers d'années que vous nous observez, ce ne soit pas très vraisemblable.

— Je ne vous le fais pas dire, laissa tomber le Superviseur, toujours aussi peu coopératif.

Ce fut alors que le secrétaire général prit irrévocablement sa décision :

— Je vais faire rédiger le texte de votre déclaration et je le soumettrai à votre approbation, Karellen. Mais je me réserve le droit de continuer de vous harceler et, si l'occasion s'en présente, je ferai l'impossible pour découvrir votre secret.

— Je n'en doute pas un seul instant, gloussa Karellen.

— Et vous n'y voyez pas d'objections ?

— Pas la moindre, à ceci près que j'exclus les armes nucléaires, les gaz toxiques ou tout ce qui risquerait de nuire à nos bons rapports.

Karellen avait-il subodoré quelque chose ? Derrière sa gouaille, Stormgren discernait une nuance de sympathie, peut-être même – allez savoir ! – d'encouragement.

— Je suis content de le savoir, dit-il de son ton le plus égal.

Il se leva, saisit son porte-documents. Son pouce se posa sur le fermoir.

— Je vais faire rédiger immédiatement la déclaration, répéta-t-il. Je vous communiquerai le texte par télétype dans le courant de la journée.

Tout en parlant, il appuya sur le bouton. Et comprit instantanément que toutes ses craintes avaient été vaines. Les sens de Karellen n'étaient pas plus subtils que ceux de l'Homme. Le Superviseur ne s'était certainement aperçu de rien car ce fut d'une voix inchangée qu'il dit adieu à son visiteur et prononça la familière phrase-clé qui ouvrait la porte de la petite salle.

Et pourtant, Stormgren avait l'impression d'être dans la peau d'un

voleur à la tire qui sort d'un grand magasin sous l'œil du détective de la maison, et quand la porte se fut refermée, il poussa un soupir de soulagement.

— J'admets que mes théories ne se sont pas toujours révélées géniales, dit Van Ryberg. Mais vous allez me dire ce que vous pensez de celle-là.

— Vous y tenez vraiment ? soupira Stormgren.

Pieter fit mine de ne pas avoir entendu et enchaîna en jouant les modestes :

— L'idée n'est pas réellement de moi. C'est un récit de Chesterton qui me l'a inspirée. Supposez que les Suzerains cherchent à cacher le fait qu'ils n'ont rien à cacher ?

— Je crains que ce ne soit un petit peu trop abstrus pour moi, rétorqua Stormgren dont l'intérêt commençait vaguement à s'éveiller.

— Voici où je veux en venir, poursuivit van Ryberg avec excitation. À mon avis, ils sont physiquement tout aussi humains que nous. Ils ont compris que nous tolérerions d'être commandés par des créatures que nous imaginerions être… enfin, étrangères et super-intelligentes. Mais la race humaine étant ce qu'elle est, elle n'acceptera jamais d'être régentée par des êtres appartenant à la même espèce.

— C'est très ingénieux… comme toutes vos théories. Vous devriez leur donner un numéro d'ordre, ça me permettrait de m'y retrouver. Les objections que je formulerais contre celle-ci…

Mais Stormgren n'alla pas plus loin car, au même moment, on introduisait Alexander Wainwright dans son cabinet.

Le secrétaire général aurait bien voulu savoir ce que pensait son visiteur. Il se demandait aussi si Wainwright avait pris contact avec ses ravisseurs. Il en doutait car il croyait en la sincérité de l'attitude anti-violente de ce dernier. La fraction extrémiste de son mouvement s'était bel et bien discréditée et il coulerait pas mal d'eau sous les ponts avant qu'elle se manifeste à nouveau.

Le leader de la Ligue de la Liberté écouta attentivement tandis qu'il lui lisait le projet de déclaration et Stormgren espérait qu'il appréciait à sa valeur ce geste suggéré par le Superviseur lui-même. Ce ne serait que douze heures plus tard que les habitants de la Terre seraient mis au courant de la promesse faite à leurs petits-enfants.

— Cinquante ans, cela fait longtemps à attendre, dit pensivement Wainwright.

— Pour l'humanité, peut-être. Mais pas pour Karellen.

C'était seulement maintenant que Stormgren commençait à réaliser à quel point la solution des Suzerains était adroite. Elle leur donnait le répit dont ils estimaient avoir besoin et coupait en même

temps l'herbe sous les pieds de la Ligue de la Liberté. Il ne se leurrait pas : la Ligue ne capitulerait pas mais sa position serait gravement affaiblie. Wainwright devait sûrement s'en rendre compte, lui aussi.

— Dans cinquante ans, le mal serait fait, laissa tomber ce dernier sur un ton amer. Ceux qui se rappellent le temps où nous étions indépendants seront morts. L'humanité aura oublié son héritage.

Des mots, songea Stormgren. Des mots vides. Des mots pour lesquels des hommes avaient lutté, pour lesquels ils avaient péri. Au nom desquels personne ne mourrait plus, personne ne prendrait plus jamais les armes. Et le monde s'en porterait mieux.

Wainwright prit congé. En le regardant s'éloigner, son hôte se demandait quelles difficultés la Ligue susciterait dans les années à venir. Mais cela, ce serait le problème de son successeur. Cette pensée le rassérénait.

Il est des plaies que seul le temps peut guérir. Les corrompus, il est possible de les détruire, mais avec les justes que l'on a trompés, il n'y a rien à faire.

— Voilà votre mallette, dit Duval. Elle est comme neuve.

— Merci, répondit Stormgren qui n'en examina pas moins attentivement le porte-documents. Vous allez peut-être me dire maintenant de quoi il retourne et ce que nous allons faire dorénavant.

Mais le physicien paraissait s'intéresser davantage à ses propres pensées.

— Ce que je ne comprends pas, c'est la facilité avec laquelle nous avons pu agir. Moi, si j'avais été Karellen…

— Mais vous n'êtes pas Karellen. Cessez de tourner autour du pot, mon vieux. Qu'avons-nous découvert ?

— Ah ! Ce que les Scandinaves peuvent être exaltés ! soupira Duval. Je vais vous dire ce que nous avons fait. Nous avons construit un radar à faible puissance, émettant non seulement des ondes radio de très haute fréquence mais aussi des ondes de la gamme extrême dans l'infrarouge. En fait, tous les types de rayonnement dont nous étions certains qu'aucune créature ne pouvait les détecter optiquement, si bizarre que puisse être sa vision.

— Comment pouviez-vous en être sûr ? s'enquit Stormgren. L'aspect technique du problème commençait malgré lui à éveiller sa curiosité.

— Évidemment, nous n'avions pas une certitude absolue, reconnut Duval à contrecœur. Mais Karellen vous voit sous un éclairage normal, n'est-ce pas ? Donc, sa vision perçoit approximativement la même bande du spectre que la nôtre. Toujours est-il que cela a marché. Nous avons la preuve qu'il y a une vaste pièce derrière votre écran. Il a trois centimètres d'épaisseur environ et

le local qui se trouve derrière mesure au moins dix mètres. Nous n'avons pas d'échos du mur du fond mais nous n'espérions pas en obtenir, compte tenu de la faible puissance que nous étions contraints d'utiliser. Voici, néanmoins, ce que nous avons obtenu.

Duval tendit à Stormgren un cliché représentant une ligne ondulée. À un endroit donné, on distinguait des irrégularités semblables au tracé sismographique d'une secousse de faible amplitude.

— Vous voyez cette ligne tremblée ?

— Oui. Qu'est-ce que c'est ?

— Karellen, tout simplement.

— Seigneur ! Vous en êtes certain ?

— J'en donnerais ma main à couper. Il est assis ou debout ou dans je ne sais quelle position pour lui habituelle à deux mètres de l'écran. Si le pouvoir de résolution avait été un peu plus poussé, nous aurions même pu calculer sa taille.

Stormgren était en proie à des sentiments contradictoires tandis qu'il considérait l'anomalie à peine perceptible de la courbe. Jusque-là, on ne savait même pas si Karellen avait un corps matériel. Ce n'était encore qu'une preuve indirecte mais il l'acceptait sans discussion.

— Nous avons également cherché à déterminer le coefficient de transparence de l'écran à la lumière ordinaire et nous pensons en avoir maintenant une idée approximative. D'ailleurs, même avec une marge d'erreur de dix points, ce serait sans importance. Vous n'ignorez pas que la vitre idéale ne laissant passer la lumière que dans un seul sens n'existe pas. La disposition des sources lumineuses, tout est là. Karellen se tient dans l'obscurité et vous, vous êtes éclairé. C'est aussi enfantin que cela. Et nous allons changer ça, conclut Duval avec un petit gloussement.

Avec des airs de prestidigitateur sortant de son haut-de-forme toute une portée de lapins blancs, Duval alla pêcher au fond du tiroir de son bureau une lampe flash démesurée dont la forme évoquait un tromblon.

— Ce n'est pas aussi dangereux que ça en a l'air, s'esclaffa-t-il. Tout ce que vous aurez à faire sera d'appuyer l'extrémité de l'objet contre l'écran et d'actionner la gâchette. Vous aurez alors un faisceau de lumière très puissant qui durera dix secondes, un laps de temps suffisant pour balayer la pièce. La lumière traversera l'écran et inondera votre ami Karellen.

— Cela ne lui fera pas de mal ?

— Non, si vous prenez soin de diriger le faisceau vers le bas pour commencer et de le remonter ensuite. Ses yeux auront ainsi le temps d'accommoder. Je présume qu'il a des réflexes identiques aux nôtres

et il n'est pas dans nos intentions de le rendre aveugle.

Stormgren examina l'instrument d'un air dubitatif et le soupesa. Depuis quelques semaines, il avait des remords de conscience. Karellen l'avait toujours traité amicalement en dépit de la brutale franchise dont il faisait preuve à l'occasion et il ne désirait rien faire qui serait susceptible de détériorer leurs bonnes relations alors que la fin de son mandat de secrétaire général approchait à grands pas. Mais il avait dûment averti le Superviseur et il était convaincu que, si la chose n'avait dépendu que de lui, l'extraterrestre se serait depuis longtemps révélé au grand jour. Eh bien, soit : il le placerait devant le fait accompli. À l'issue de leur prochain entretien, il verrait le visage de Karellen.

Si toutefois, Karellen avait un visage.

Il y avait un bon moment que la nervosité que Stormgren avait éprouvée au début de la conférence s'était dissipée. Karellen, qui faisait quasiment tous les frais de la conversation, ciselait ces phrases aussi subtiles que complexes qu'il affectionnait parfois. Jadis, cela avait été aux yeux de Stormgren le don le plus prodigieux et, en tout cas, le plus inattendu du Superviseur. Mais à présent, sachant que, à l'instar de la plupart des facultés de Karellen, il s'agissait moins d'un talent particulier que de l'exercice de sa puissance intellectuelle, il n'en était plus aussi émerveillé. Quand Karellen mettait la pédale douce pour ramener le cheminement de sa pensée au rythme du langage humain, il avait tout le temps nécessaire pour se livrer à ces raffinements rhétoriques.

— Ni vous ni votre successeur n'aurez à vous inquiéter outre mesure des agissements de la Ligue de la Liberté, même quand elle aura repris du poil de la bête. Depuis un mois, elle fait le mort et, bien qu'elle doive renaître de ses cendres, elle ne constituera pas un danger avant plusieurs années. En vérité, la Ligue est une institution fort pratique, car il est toujours précieux de savoir ce que font vos adversaires. Si elle avait un jour des difficultés financières, j'irais peut-être même jusqu'à la renflouer.

Stormgren avait souvent du mal à savoir quand Karellen plaisantait. Le masque impénétrable, il continua de prêter l'oreille.

— Elle va très bientôt perdre encore un autre argument, poursuivit Karellen. La situation privilégiée que vous occupez depuis ces dernières années a soulevé bien des critiques, toutes assez puériles, d'ailleurs. Elle m'a été très utile dans les premiers temps de mon administration, mais maintenant que la Terre s'est engagée dans la voie que j'ai choisie, un intermédiaire n'est plus indispensable. Dorénavant, je n'aurai plus avec ce monde que des contacts indirects et les fonctions du secrétaire général des Nations Unies redeviendront

plus ou moins ce qu'elles étaient à l'origine.

« Durant les cinquante années à venir, il y aura bien des crises mais cela n'aura qu'un temps. Le visage du futur est clair, maintenant, et, un jour, toutes ces difficultés seront oubliées. Même s'agissant d'une race dont la mémoire est aussi longue que la vôtre.

Karellen avait tellement appuyé sur la dernière phrase que Stormgren se raidit instantanément. Quand le Superviseur commettait une faute d'étourderie, ce n'était jamais par hasard. Ses indiscrétions elles-mêmes étaient calculées à la décimale près… et avec pas mal de zéros après la virgule ! Mais il n'eut pas le temps de poser de questions – elles seraient d'ailleurs restées sans réponse – car son invisible interlocuteur avait déjà changé de sujet :

— Vous m'avez souvent interrogé sur nos projets à long terme, Rikki. La création d'un État mondial n'est bien évidemment qu'un premier pas. Vous assisterez à son avènement mais le changement sera si imperceptible que la plupart des gens ne le remarqueront même pas. Suivra une étape de lente consolidation durant laquelle la race humaine se préparera à la confrontation. Et le jour de la promesse viendra. Je regrette que vous ne puissiez voir ce jour quand il se lèvera.

Stormgren avait les yeux ouverts mais son regard plongeait par-delà la noire barrière de l'écran. Il contemplait le futur, imaginait ce qui se passerait ce jour-là, ce jour qu'il ne verrait pas, quand les immenses nefs suzeraines descendraient enfin et s'ouvriraient devant les foules impatientes.

— La race humaine, continua Karellen, subira alors ce que l'on ne peut appeler autrement qu'un traumatisme psychologique de discontinuité. Mais qui n'entraînera pas de dommages irréversibles car les hommes de cet âge seront plus stables que leurs aïeuls. Nous aurons toujours fait partie de leur paysage mental et quand la rencontre aura lieu, nous ne leur paraîtrons pas aussi… étranges que ce serait le cas pour vous.

C'était la première fois que Karellen était d'humeur aussi rêveuse, mais Stormgren n'en était pas autrement surpris. Il savait qu'il ne saisissait que quelques aspects fragmentaires de la personnalité du Superviseur : le vrai Karellen lui était inconnu. Peut-être était-il même inconnaissable pour un être humain. Et il eut derechef le sentiment que, en réalité, c'était autre chose qui préoccupait Karellen, que la tâche consistant à administrer la Terre ne mobilisait qu'une petite partie de son intelligence, qu'il l'accomplissait sans plus d'efforts qu'un maître d'échecs tridimensionnels disputant une partie de dames.

— Et après ? chuchota le secrétaire général.

— C'est à ce moment que commencera notre vrai travail.

— Je me suis souvent demandé ce qu'il pouvait être. Mettre de

l'ordre dans notre monde et civiliser la race humaine ne saurait être qu'un moyen. Vous devez sûrement avoir aussi une fin en vue. Nous sera-t-il possible, un jour, de voyager dans l'espace, de voir votre univers – peut-être même de vous prêter notre concours ?

— On peut exprimer cela de cette manière.

Il y avait maintenant dans la voix de Karellen une note de tristesse évidente encore qu'inexplicable qui troubla étrangement Stormgren.

— Mais supposons, après tout, que votre expérience sur l'Homme échoue ? Il nous est arrivé de faire fiasco avec certaines races humaines primitives. Vous avez certainement dû enregistrer des échecs, vous aussi ?

— Oui, répondit Karellen d'une voix si faible qu'elle était presque inaudible, oui, nous avons eu nos échecs.

— Et que faites-vous quand vous échouez ?

— Nous attendons – et nous recommençons.

La pause qui suivit ces mots dura près de cinq secondes. Quand Karellen brisa le silence, la phrase qu'il prononça fut tellement inattendue que Stormgren ne réagit pas immédiatement :

— Adieu, Rikki.

Le Superviseur l'avait joué ! Il était sans doute déjà trop tard. La paralysie qui s'était emparée de Stormgren fut de courte durée. D'un geste prompt – il s'était parfaitement exercé –, il sortit la lampe et la colla contre la vitre obscure.

Les pins atteignaient presque la berge du lac, ne laissant qu'une étroite bande de gazon de quelques mètres de large entre eux et l'eau. Tous les jours, en fin d'après-midi, quand la température était assez clémente, Stormgren faisait sa promenade malgré ses quatre-vingt-dix ans. Il allait jusqu'à l'appontement, regardait le soleil sombrer dans le lac et regagnait sa demeure avant que le vent glacé de la nuit ne se mette à souffler à travers la forêt. Ce rituel lui apportait beaucoup de joie dans sa simplicité et il était bien décidé à le poursuivre tant qu'il en aurait la force.

Il aperçut quelque chose au-dessus du plan d'eau. Un objet qui volait à basse altitude, venant de l'ouest et animé d'une grande vitesse. Les avions étaient rares dans cette région, si l'on faisait abstraction des appareils des lignes transpolaires qui passaient d'heure en heure, de jour comme de nuit. Mais on ne les voyait pas. Seule une traînée de vapeur blanche sur le bleu de la stratosphère trahissait parfois leur présence. Il s'agissait cette fois d'un petit hélicoptère qui piquait droit sur le vieillard avec une détermination manifeste. Stormgren balaya la rive du regard. Aucune possibilité de s'échapper. Alors, haussant les épaules, il s'assit sur le banc de bois au bout du

ponton.

Le reporter se montrait si respectueux que Stormgren en fut étonné. Il avait oublié qu'il n'était pas seulement un homme d'État à la retraite, mais presque un personnage mythologique hors de son pays.

— Je suis navré de vous importuner, monsieur Stormgren, commença le journaliste, mais nous venons d'apprendre quelque chose à propos des Suzerains, et je serais heureux de recueillir votre avis si vous aviez l'obligeance de me le donner.

Stormgren fronça imperceptiblement les sourcils. Même après tout ce temps, il éprouvait pour le mot « Suzerains » la même aversion que Karellen.

— Je ne crois pas pouvoir ajouter grand-chose d'inédit à tout ce qui a été publié à ce sujet.

Son visiteur l'observait avec une singulière intensité.

— Je pense que si, monsieur Stormgren. Une singulière affaire est parvenue à notre connaissance. Je crois savoir que, il y a une trentaine d'années de cela, l'un des techniciens du bureau de la recherche scientifique a fabriqué des accessoires peu ordinaires à votre intention. Pourriez-vous nous fournir des informations à ce sujet ?

Stormgren ne répondit pas tout de suite. Son esprit revenait sur le passé. Il ne s'étonnait pas que le secret eût été découvert. Ce qui était étonnant, en vérité, c'est qu'il ne l'eût pas été plus tôt.

Il se leva et remonta l'appontement. Le reporter le suivit à distance respectueuse.

— Il y a une part de vérité dans cette histoire. Lors de mon dernier entretien avec Karellen, je m'étais effectivement muni de certains accessoires dans l'espoir que ce matériel me permettrait de voir le Superviseur. C'était assez sot de ma part mais… que voulez-vous ? Je n'avais que soixante ans à l'époque. (Stormgren émit un rire léger et poursuivit :) Vous avez fait un bien long voyage pour un piètre résultat. Mon plan n'a pas marché.

— Vous n'avez rien vu ?

— Strictement rien. J'ai bien peur que vous soyez condamné à attendre. Mais, après tout, il ne reste plus que vingt ans à patienter.

Vingt ans à patienter. Oui, Karellen avait eu raison. Dans vingt ans, le monde serait prêt, alors qu'il ne l'était pas quand il avait sorti le même mensonge à Duval, trente années auparavant.

Stormgren n'avait pas trahi la confiance de Karellen. L'ancien secrétaire général ne doutait pas un seul instant que le Superviseur était au courant de son plan dès le début et qu'il avait tout prévu jusqu'au bout, jusqu'à l'instant décisif.

Autrement, le gigantesque fauteuil n'aurait pas été vide quand l'éblouissant faisceau de la lampe l'avait illuminé. Aussitôt, Stormgren avait fait pivoter le pinceau lumineux, redoutant qu'il fût trop tard. La

porte métallique, haute comme deux hommes, se refermait précipitamment lorsqu'il l'avait distinguée. Précipitamment mais tout à fait assez vite. Oui, Karellen lui avait fait confiance. Il n'avait pas voulu que Rikki s'enfonce dans le long soir de sa vie hanté par un mystère qui serait demeuré entier. Il n'avait pas eu la témérité de braver les puissances auxquelles il était soumis (ces créatures appartenaient-elles aussi à la même race ?) mais il avait fait tout ce qu'il avait pu faire. S'il avait désobéi, nul ne pourrait jamais le prouver. C'était là, et Stormgren en était conscient, le gage ultime de l'affection que le Superviseur lui portait. Peut-être était-ce l'affection d'un homme pour un chien intelligent et fidèle – elle n'en était pas moins sincère et c'était là une des plus grandes satisfactions que l'existence avait apportées à Stormgren.

« Nous avons eu nos échecs. »

Oui, Karellen, c'était vrai. Et est-ce vous qui aviez échoué avant l'aube de l'histoire humaine ? Cela avait dû être un échec immense pour que ses échos se soient répercutés d'âge en âge, hantant l'enfance de toutes les races de l'Homme. Et même dans cinquante ans, pourrez-vous être victorieux de tous les mythes, de toutes les légendes de la Terre ?

Pourtant, Stormgren savait qu'il n'y aurait pas de second échec. Quand la confrontation aurait à nouveau lieu entre les deux espèces, les Suzerains auraient conquis la confiance et l'amitié de l'humanité, et même le choc de la vérité ne pourrait pas défaire ce qui aurait été fait. Les deux races entreraient dans l'avenir la main dans la main et la tragédie inconnue qui avait sans doute assombri le passé s'évanouirait à jamais dans les obscurs corridors des temps préhistoriques.

Et Stormgren espérait que, lorsqu'il lui serait loisible de fouler à nouveau le sol de la Terre, Karellen se rendrait un jour dans ces forêts Scandinaves pour se recueillir devant la tombe du premier homme qui avait été son ami.

L’ÂGE D’OR

5

« C'est aujourd'hui ! » susurraient les postes de radio dans cent langues différentes. « C'est aujourd'hui ! » annonçaient les manchettes de mille journaux. « C'est aujourd'hui ! » pensaient les cameramen qui s'affairaient à vérifier et revérifier les appareils disposés autour de la vaste esplanade déserte sur laquelle devait se poser la nef de Karellen.

Il n'y en avait plus qu'une seule, à présent, suspendue au-dessus de New York. Car le monde venait de découvrir que les vaisseaux qui montaient la garde au-dessus des autres cités de l'Homme n'avaient jamais existé : la veille, la fière armada des Suzerains s'était volatilisée, dissipée comme la rosée du matin. Les navettes de ravitaillement surgissant des abîmes de l'espace avaient été bien réelles, mais les nuages argentés que, de mémoire d'homme, on avait toujours vus flotter à la verticale de toutes les capitales de la Terre ou presque, n'avaient été qu'une illusion. Comment Karellen avait procédé, nul ne le savait, mais, apparemment, toutes ces nefs n'étaient rien de plus que l'image multipliée de celle du Superviseur. Cependant, il ne s'agissait pas simplement d'un tour de passe-passe optique reposant sur la manipulation des rayons lumineux car les radars s'étaient laissé tromper, eux aussi, et il y avait encore des vieillards qui juraient avoir entendu le sifflement de l'air déchiré quand la flotte était apparue dans le ciel de la Terre.

Mais c'était sans importance. Tout ce qui comptait, c'est que Karellen ne jugeait plus ce déploiement de force nécessaire. Il avait abandonné ses armes psychologiques.

« Le vaisseau bouge ! » La nouvelle se répercuta instantanément aux quatre coins de la planète. « Il se dirige vers l'ouest ! »

Lentement, voguant à une vitesse inférieure à 1 000 kilomètres à l'heure, la nef survolant les grandes plaines amorça sa descente pour son second rendez-vous avec la Terre. Elle se posa docilement devant les caméras à l'affût, devant l'immense foule agglutinée et les gens rassemblés autour de leurs téléviseurs voyaient beaucoup mieux que la plupart des spectateurs qui s'étaient dérangés.

Le sol aurait dû frémir et trembler sous ce poids titanesque mais le bâtiment était toujours sous le contrôle des forces énigmatiques qui le guidaient à travers les étoiles et il embrassa la terre avec la même douceur qu'un flocon de neige au terme de sa chute.

La paroi incurvée qui dominait le sol de vingt mètres ondoya et une ouverture béa soudain dans ce qui avait semblé être jusque-là une surface lisse et miroitante. Une ouverture aussi obscure que l'entrée d'une caverne ténébreuse au delà de laquelle les objectifs inquisiteurs des caméras eux-mêmes ne distinguaient rien.

Une large et scintillante passerelle émergea de ce noir orifice, se développant jusqu'à ce que son extrémité touchât le sol, langue de métal massive de part et d'autre garnie d'une main courante. Elle ne comportait pas de marches. Elle n'avait pas plus d'aspérités qu'un toboggan à la pente raide et il paraissait aussi impossible de l'escalader que de la descendre de manière ordinaire.

La Terre entière contemplait le sombre portail où rien ne frémissait. Puis, venant d'on ne savait quelle source cachée, la voix de Karellen, inoubliable bien qu'elle ne se fût fait entendre qu'en de rares occasions, retentit. Le message du Superviseur aurait difficilement pu être plus inattendu :

— Il y a des enfants près de la passerelle. J'aimerais que deux d'entre eux viennent à ma rencontre.

Dans le silence qui succéda à ces mots, on vit un petit garçon et une petite fille sortir de la foule et, sans le moindre embarras, s'approcher de la passerelle – et entrer dans l'histoire. D'autres s'apprêtèrent à les suivre mais ils s'arrêtèrent quand Karellen laissa échapper un rire étouffé.

— Deux suffiront.

Passionnés par l'aventure qui leur survenait, les gamins – ils n'avaient sûrement pas plus de six ans – sautèrent sur la passerelle.

Et ce fut le premier miracle.

Agitant joyeusement le bras pour saluer les curieux et leurs parents anxieux – qui se rappelaient sans doute, mais trop tard, la légende de Pied, le joueur de flûte, les enfants commençaient à s'élever le long de la pente abrupte d'un mouvement glissant. Pourtant, leurs jambes demeuraient immobiles et leur corps faisait un angle droit avec la passerelle. Celle-ci avait sa propre gravité, elle n'était pas assujettie à celle de la Terre. Les gosses, ravis par cette expérience sans précédent, se demandaient encore qui pouvait bien les faire monter ainsi lorsqu'ils disparurent à l'intérieur de la nef.

L'écrasant silence qui s'était abattu sur toute la Terre dura vingt secondes – encore que, plus tard, personne ne pût convenir que cela avait été si court. Puis on eut l'impression que l'obscurité remplissant la vaste cavité se projetait en avant. Et Karellen émergea au grand jour, portant le petit garçon dans son bras gauche et la petite fille dans son bras droit. Les deux gosses étaient trop occupés à jouer avec les ailes du Superviseur pour prêter la moindre attention à la multitude aux aguets.

C'était à porter au crédit du sens psychologique des Suzerains et des années de préparation minutieuse qui avaient précédé cet instant : on ne compta que quelques rares évanouissements. Pourtant, moins nombreux encore furent peut-être les habitants de la Terre qui n'effleurèrent pas pendant un terrible et fugitif instant une épouvante

millénaire avant que la raison l'eût chassée à jamais.

Le doute n'était pas permis. Les ailes membraneuses, les petites cornes, la queue griffue – tout était là. La plus terrifiante de toutes les légendes, surgissant d'un passé inconnu, s'était faite chair. Et pourtant, la créature mythique dont le soleil caressait le gigantesque et majestueux corps d'ébène souriait, immobile en haut de la passerelle, un enfant humain niché avec confiance dans le creux de chaque bras.

6

Cinquante ans, c'est amplement suffisant pour transformer une planète et ses habitants au point de les rendre presque méconnaissables. Une pareille œuvre n'exige que trois conditions : une parfaite connaissance de la dynamique sociale, une vision claire du but que l'on poursuit – et la puissance.

Ces ingrédients, les Suzerains les possédaient tous. Si leur but était obscur, leur science sautait aux yeux. Et leur puissance aussi. Elle revêtait de nombreux aspects dont la plupart échappaient aux peuples dont ils régissaient désormais le destin. La puissance matérialisée par leurs immenses nefs avait été manifeste, mais ce déploiement de force latente dissimulait d'autres armes infiniment plus subtiles.

— L'application correcte de la puissance peut résoudre tous les problèmes politiques, avait dit un jour Karellen à Stormgren.

Ce dernier, mal convaincu, avait riposté :

— C'est une formule plutôt cynique qui ressemble un peu trop à une autre : la force prime le droit. L'emploi de la force est notoirement apparue, au cours de notre histoire, comme incapable de régler quoi que ce soit.

— Le mot-clé est *correcte.* Vous n'avez jamais possédé ni une vraie puissance ni le savoir indispensable à son utilisation. Il en va là comme pour tous les problèmes : il y a des approches efficaces et d'autres qui ne le sont pas. Supposez, par exemple, qu'une de vos nations, animée par un chef fanatique, essaie de se révolter contre moi. La réponse hautement inefficace à une menace de ce genre serait de déchaîner une énergie de quelques milliards de chevaux-vapeur sous forme d'un lâcher de bombes atomiques. Si j'en lançais un assez grand nombre, la solution serait totale et définitive. Et, par ailleurs, inefficace comme je vous le faisais remarquer – même si elle n'avait pas d'autres défauts.

— Et que serait la solution efficace ?

— Elle ne requiert pas plus d'énergie que pour faire fonctionner un petit émetteur radio et à peu près les mêmes talents que l'on demande à un opérateur. Parce que c'est *l'application* de l'énergie, et non sa quantité, qui compte. Combien de temps croyez-vous que Hitler aurait maintenu sa dictature sur l'Allemagne si, partout où il allait, il avait entendu une voix murmurer à son oreille ? Ou si un accord musical assez fort pour noyer tous les sons et l'empêcher de dormir avait résonné sans interruption, nuit et jour, dans sa tête ? Absolument rien de brutal, vous le notez. Et pourtant, cette méthode est en dernière analyse aussi irrésistible qu'une bombe au tritium.

— Je vois. Et il n'y aurait aucun endroit où se mettre à l'abri ?

— Aucun refuge impénétrable à mes… comment dirais-je ? à mes accessoires si je suis réellement déterminé à agir de la sorte. C'est pourquoi je ne serai jamais obligé de recourir à des moyens vraiment draconiens pour maintenir la situation.

Les grands vaisseaux n'avaient donc jamais été que des symboles et le monde savait maintenant que tous, à l'exception d'un seul, n'avaient été que des fantômes. Néanmoins, leur simple présence avait modifié l'histoire de la Terre. À présent, ils avaient joué leur rôle et la prouesse qu'ils avaient accomplie se perpétuerait au cours des siècles.

Karellen ne s'était pas trompé dans ses calculs. L'horreur qu'avait originellement suscitée la stupéfiante révélation s'était rapidement évanouie, même si beaucoup de Terriens qui se vantaient de ne pas être esclaves de la superstition ne pouvaient, et ne pourraient jamais, se résoudre à regarder un Suzerain en face. C'était là un phénomène curieux échappant à la raison et à la logique. Au Moyen Âge, les gens croyaient au diable et avaient peur de lui. Mais on était au XXIe siècle ! Se pouvait-il donc, après tout, que la mémoire atavique ne fût pas un vain mot ?

On présumait, bien sûr, que dans un passé très reculé, les Suzerains ou des êtres appartenant à la même espèce étaient violemment entrés en conflit avec l'homme. Un passé si lointain que la confrontation n'avait pas laissé de traces dans l'histoire. C'était un mystère de plus et Karellen n'était pas disposé à faire quoi que ce fût pour l'élucider.

Bien qu'ils se fussent finalement montrés aux hommes, les Suzerains sortaient rarement de leur vaisseau. Peut-être se sentaient-ils physiquement mal à l'aise sur Terre. Leur taille et leurs ailes indiquaient en effet qu'ils étaient originaires d'une planète où la gravité était beaucoup plus faible. Ils portaient invariablement une ceinture équipée de mécanismes compliqués dont on estimait généralement qu'ils leur permettaient de contrôler la pesanteur et de communiquer entre eux. La lumière directe du soleil leur était pénible et ils ne s'y exposaient jamais plus de quelques secondes d'affilée. Quand ils étaient obligés de rester un certain temps en plein air, ils mettaient des lunettes noires qui leur conféraient un aspect un peu incongru. S'ils pouvaient apparemment respirer l'air de la Terre, ils se munissaient parfois de petits cylindres de gaz afin de se rafraîchir de temps en temps.

Peut-être ces difficultés purement matérielles expliquaient-elles leur attitude distante. Bien peu d'humains avaient eu l'occasion de rencontrer un Suzerain en chair et en os, et nul n'était capable de dire combien d'entre eux se trouvaient à bord de la nef de Karellen. Jamais on n'en avait plus de cinq ensemble, mais le gigantesque vaisseau pouvait fort bien abriter des centaines, sinon des milliers,

d'extraterrestres.

La présence des Suzerains avait, sur bien des plans, posé plus de problèmes qu'elle n'en avait résolu. Leur origine était toujours un mystère, leur biologie, la source de spéculations sans nombre. Dans de nombreux domaines, ils se montraient tout disposés à fournir les renseignements qu'on leur demandait, mais dans d'autres, ils se montraient cachottiers – il n'y avait pas d'autre mot. Cependant, d'une façon générale, cela ne gênait personne en dehors des savants. L'individu moyen, s'il préférait éviter de rencontrer les Suzerains, leur était reconnaissant de ce qu'ils avaient fait pour la Terre.

Par rapport aux critères des époques antérieures, c'était l'Utopie. L'ignorance, la maladie, la misère et la peur avaient pour ainsi dire cessé d'exister. Le souvenir de la guerre s'estompait comme un cauchemar que l'aube dissipe. Bientôt, elle serait totalement étrangère à l'expérience des vivants.

Maintenant que l'énergie de l'humanité était canalisée de manière constructive, le visage de la planète s'était transformé. C'était quasiment un monde nouveau. Les villes dont s'étaient contentées les générations précédentes avaient été reconstruites ou abandonnées et conservées comme curiosités lorsqu'elles avaient cessé de répondre à une fonction utile. C'était d'ailleurs le sort qui avait été réservé à beaucoup de cités car l'activité industrielle et commerciale avait subi une mutation complète. La production était automatisée dans une large mesure ; les usines robots déversaient un flot ininterrompu d'articles de consommation, de telle sorte que les objets de première nécessité étaient virtuellement gratuits. On travaillait pour acquérir le superflu si on le désirait ou on ne travaillait pas.

Et c'était un monde un. On employait encore les noms des anciens pays mais ils n'étaient plus autre chose que des circonscriptions postales commodes. Tout le monde parlait l'anglais, tout le monde savait lire, personne ne se trouvait hors de portée d'un récepteur de télévision, et tout un chacun pouvait visiter l'autre côté de la planète en moins de vingt-quatre heures.

La criminalité avait pratiquement disparu. Elle était devenue à la fois inutile et impossible. Quand personne ne manque de rien, le vol est sans objet. En outre, les criminels en puissance savaient qu'ils ne pouvaient échapper à la surveillance des Suzerains. Dans les premiers temps de leur domination, ils étaient intervenus si efficacement pour maintenir l'ordre et la loi que la leçon n'avait pas été perdue. Quant au crime passionnel, s'il n'était pas totalement éteint, c'était une chose dont on n'entendait presque plus parler. Maintenant que la plupart de ses problèmes psychologiques étaient extirpés, l'humanité était considérablement mieux équilibrée et moins irrationnelle. Ce que l'on aurait jadis qualifié de vice n'était rien de plus, désormais, que de

l'excentricité ou, au pire, un signe de mauvaise éducation.

L'un des changements les plus remarquables avait été le ralentissement du rythme infernal qui avait caractérisé le XXe siècle. Il y avait des générations que l'existence n'avait eu une cadence aussi paisible. Pour certains, la vie avait par conséquent moins de saveur, mais pour le plus grand nombre, elle avait gagné en quiétude. L'homme occidental avait réappris – ce que le reste du monde n'avait jamais oublié – que l'oisiveté n'est pas un péché du moment qu'elle ne dégénère pas en vulgaire fainéantise.

L'instruction était beaucoup plus approfondie et plus longue. La scolarité s'achevait rarement avant vingt ans et ce n'était encore là que le premier stade car, à vingt-cinq, on reprenait ses études pour au moins trois années après avoir voyagé et élargi ses horizons. Et ce n'était pas encore tout : la plupart des gens se recyclaient tout au long de leur vie pour se perfectionner dans les disciplines auxquelles ils s'intéressaient particulièrement.

Cette extension de l'étude dans l'âge adulte avait abouti à de nombreuses transformations sociales. Certaines d'entre elles s'imposaient depuis des générations, mais les siècles passés avaient refusé de relever le défi – ou avaient fait comme s'il n'existait pas. La morale sexuelle, notamment – pour autant qu'elle eût jamais été uniforme – s'était radicalement modifiée. Elle avait été pratiquement pulvérisée par deux découvertes qui, paradoxe ! étaient d'origine purement humaine et ne devaient rien aux Suzerains. La première était un contraceptif à administration orale parfaitement sûr, et la seconde une méthode tout aussi infaillible d'identification de paternité reposant sur des analyses hématologiques extrêmement fines, aussi fiable que la dactyloscopie. Les conséquences sociales de ces deux inventions avaient été bouleversantes. Elles avaient balayé les derniers vestiges des aberrations du puritanisme.

Autre changement capital : l'extrême mobilité de cette nouvelle société. Grâce aux améliorations apportées au transport aérien, n'importe qui pouvait aller n'importe où d'une minute à l'autre. Il y avait plus de place dans le ciel qu'il n'y en avait jamais eu sur les routes et le XXIe siècle avait réédité sur une plus vaste échelle le grand exploit de l'Amérique qui avait donné des roues à une nation : il avait donné des ailes au monde.

Ce qui n'est qu'une façon de parler : les aéroplanes privés ou voitures volantes n'avaient pas d'ailes, ni même de surfaces portantes visibles. Les pales rudimentaires des hélicoptères d'antan étaient elles-mêmes devenues caduques. Pourtant, l'Homme n'avait pas découvert l'anti-gravité : les Suzerains seuls possédaient cet ultime secret. Ses machines volantes étaient propulsées par des forces que les frères Wright auraient comprises. Des tuyères à réaction, employées

directement ou sous la forme plus raffinée de couches de contrôle, les guidaient et les maintenaient en l'air. Et ces petits appareils omniprésents avaient fait s'écrouler les dernières barrières isolant les différents groupes humains mieux qu'aucune loi, aucune ordonnance édictée par les Suzerains n'aurait pu le faire.

Des choses plus profondes étaient également mortes de leur belle mort. Le XXIe siècle était un âge entièrement laïcisé. De la totalité des religions qui existaient avant l'arrivée des Suzerains, seule survivait une version épurée du bouddhisme – qui était peut-être la plus austère de toutes les confessions. Les anciennes, qui s'appuyaient sur le miracle et la révélation, s'étaient complètement écroulées. Le développement de l'instruction avait déjà commencé à les détruire lentement, mais pendant un certain temps, les Suzerains s'étaient abstenus de prendre position dans ce domaine. Souvent, Karellen était sollicité de définir son point de vue en la matière, mais il se bornait à répondre que la foi regarde chaque individu dans la mesure où elle ne porte pas atteinte à la liberté d'autrui.

Sans la curiosité humaine, il se peut que les vieilles religions se soient encore perpétuées des générations durant. Il était de notoriété publique que les Suzerains avaient accès au passé et les historiens avaient plus d'une fois demandé à Karellen d'arbitrer telle ou telle controverse de longue date. Peut-être en avait-il eu assez d'être ainsi harcelé, mais il est plus probable qu'il savait parfaitement ce que serait le résultat de sa générosité…

L'instrument qu'il prêta à titre définitif à la Fondation historique universelle était ni plus ni moins un téléviseur doté d'un clavier complexe permettant de déterminer les coordonnées de l'espace et du temps. Il était vraisemblablement accouplé à un appareil infiniment plus sophistiqué installé à bord de la nef du Superviseur et fonctionnant sur des principes que personne n'était capable d'imaginer. Il suffisait de régler les commandes pour qu'une fenêtre s'ouvre sur le passé. Instantanément, on avait accès à cinq mille ans d'histoire humaine. Il était impossible d'aller au delà de cette limite et il y avait aussi des lacunes incompréhensibles – peut-être dues à des causes naturelles, ou à une censure délibérément imposée par les Suzerains.

Bien qu'il eût toujours été évident pour les esprits rationnels que les multiples textes religieux ne pouvaient pas être *tous* véridiques, le choc n'en fut pas moins brutal. Nul ne pouvait douter de la révélation ou la nier : grâce à la science magique des Suzerains, on avait dorénavant sous les yeux les véritables origines des grandes religions de la Terre. La plupart étaient nobles et exaltantes – mais ce n'était pas suffisant. En quelques jours, les divers messies de l'humanité avaient été dépouillés de leur divinité. Sous l'éclairage cru et objectif

de la vérité, les religions qui avaient sous-tendu des masses innombrables pendant deux millénaires s'évanouirent comme neige au soleil. Ce qu'elles taxaient de bien ou de mal fut d'un seul coup englouti dans le passé et l'intelligence humaine y était dorénavant immunisée.

L'humanité avait perdu ses anciens dieux et elle était maintenant assez adulte pour ne pas avoir besoin de nouveaux dieux.

Bien que peu de gens s'en rendissent encore compte, à l'effondrement de la religion correspondait un déclin parallèle de la science. Les technologues ne manquaient pas mais rares étaient les esprits originaux qui cherchaient à reculer les frontières du savoir humain.

La curiosité avait toujours droit de cité et l'on avait tous les loisirs voulus pour y sacrifier ; mais la recherche fondamentale était amputée de son cœur. Il semblait oiseux de consacrer sa vie à traquer des secrets que les Suzerains avaient selon toute probabilité découverts depuis des éternités.

Cette décadence était en partie masquée par l'extraordinaire épanouissement des sciences descriptives comme la zoologie, la botanique et la cosmographie. Il n'y avait jamais eu autant de savants amateurs dont le passe-temps était de collecter les faits, mais les théoriciens qui recoupaient ces faits étaient rares.

La disparition des tensions et des conflits de toute sorte avait également débouché sur un tarissement virtuel de la création artistique. Les artistes, amateurs et professionnels, étaient légion ; cependant, que ce fût dans le domaine de la littérature, de la musique, de la peinture ou de la sculpture, aucune véritable œuvre de valeur n'avait été produite depuis une génération. Le monde continuait de vivre sur la gloire d'un passé qui ne reviendrait plus.

Nul ne s'en souciait, hormis une poignée de philosophes. La race humaine s'employait trop intensément à savourer sa toute jeune liberté pour porter son regard au delà des délices du présent. On vivait enfin en Utopie et la nouveauté de cette situation n'était pas encore en butte aux assauts de l'ennemi suprême de toutes les utopies : l'ennui.

Les Suzerains détenaient peut-être la réponse à cette question, de même qu'ils possédaient la solution de tous les problèmes. Personne ne le savait et plus d'un demi-siècle après leur arrivée, on ne savait pas davantage quel était l'objectif final qu'ils poursuivaient. Peu à peu, l'humanité leur avait accordé sa confiance, elle acceptait sans se poser de questions l'altruisme surhumain qui maintenait depuis si longtemps Karellen et ses compagnons en exil.

Mais s'agissait-il vraiment d'altruisme ? Quelques humains se demandaient encore, en effet, si la politique des Suzerains coïnciderait toujours avec l'intérêt bien compris de l'humanité.

7

Quand Rupert Boyce lança ses invitations, le kilométrage total qu'elles représentaient atteignait un chiffre impressionnant. Il y avait, pour ne citer que les premiers de la liste, les Foster d'Adélaïde, les Shoenberger d'Haïti, les Farran de Stalingrad, les Moravia de Cincinnati, les Ivanko de Paris et les Sullivan qui habitaient dans le secteur général de l'île de Pâques mais approximativement par quatre mille mètres de fond. Bien qu'il eût invité trente personnes, et c'était là un compliment des plus flatteurs, il en vint plus de quarante – ce qui était à peu près le pourcentage qu'il avait escompté. Seul les Kraus manquèrent à l'appel, mais tout simplement parce qu'ils avaient oublié la ligne internationale de changement de date de sorte qu'ils arrivèrent avec vingt-quatre heures de retard.

À midi, une imposante quantité d'aérocars encombraient le parc et les retardataires allaient avoir à faire une longue trotte lorsqu'ils auraient trouvé un coin où se ranger. En tout cas, sous ce ciel sans nuages et sous une température de 43° C, cela leur paraîtrait une bonne trotte. Tous les modèles de véhicules étaient représentés, depuis les Flitterbugs monoplaces jusqu'aux Cadillac familiales qui ressemblaient plus à des palais aériens qu'à d'honnêtes machines volantes. Mais à cette époque, les moyens de transport n'étaient plus un signe extérieur de rang social.

— Elle est vraiment affreuse, cette maison, dit Jean Morrel tandis que le Météore amorçait une descente en spirale. Elle ressemble plus à une boîte qu'à une villa.

George Greggson, qui était vieux jeu et détestait les atterrissages automatiques, modifia le coefficient de décélération avant de répondre.

— Il n'est pas très loyal de la juger selon un angle pareil. Au sol, elle a peut-être un aspect tout à fait différent. Oh ! Diable !

— Que se passe-t-il ?

— Les Foster sont là. Je reconnaîtrais leurs couleurs n'importe où.

— Bah ! Vous n'avez pas besoin de leur parler si vous n'en avez pas envie. C'est un des avantages des réceptions de Rupert – on peut toujours se perdre dans la foule.

George piquait sur l'aire de stationnement qu'il avait choisie. L'appareil se posa entre un autre Météore et un aérocar qu'aucun de ses occupants ne fut capable d'identifier. L'engin avait l'air très rapide et, de l'avis de Jean, très inconfortable. C'était probablement un des amis techniciens de Rupert qui l'avait construit de ses mains. Pourtant, il semblait à George que c'était interdit.

La chaleur les assaillit comme un coup de lance-flammes quand

ils mirent pied à terre. On eût dit qu'elle pompait l'humidité de leur corps et George avait presque l'impression que sa peau se craquelait. Évidemment, c'était en partie leur faute. Ils avaient quitté l'Alaska trois heures plus tôt et ils n'auraient pas dû oublier de régler en conséquence la température de la cabine.

— Quelle idée de vivre dans un endroit pareil ! haleta Jean. Moi qui croyais que le climat était contrôlé !

— Il l'est, répliqua George. Autrefois, c'était un désert. Et regardez ce qu'il est devenu. Venez, ce sera parfait à l'intérieur.

C'est alors que la voix allègre de Rupert, un peu plus sonore que la normale, retentit à leurs oreilles. Leur hôte debout à côté de l'aérocar, un verre dans chaque main, les contemplait de tout son haut, la mine espiègle. De tout son haut, pour la bonne raison qu'il mesurait dans les trois mètres cinquante. En outre, il était semi-transparent. On voyait à travers lui sans beaucoup de peine.

— En voilà une blague à faire à ses invités ! protesta George en tendant la main vers les verres. (Comme de bien entendu, elle les traversa purement et simplement.) J'espère que vous nous donnerez quelque chose de plus tangible quand nous serons entrés !

Rupert éclata de rire.

— Ne vous inquiétez pas ! Dites-moi seulement ce qui vous ferait plaisir et ce sera prêt.

— Deux bières grand format rafraîchies à l'air liquide, se hâta de répondre George. C'est comme si on était déjà là.

Rupert acquiesça, posa l'un des verres sur une table invisible, manœuvra une commande qui ne l'était pas moins et se dématérialisa instantanément.

— C'est la première fois que je vois fonctionner un de ces gadgets, dit Jean. Comment a-t-il bien pu se procurer ça ? Je pensais que les Suzerains en avaient le monopole.

— Avez-vous déjà vu Rupert ne pas obtenir ce qu'il veut ? C'est exactement le joujou qui lui convient. Avec ça, il peut sillonner la moitié de l'Afrique tout en restant confortablement assis dans son bureau. Sans souffrir de la chaleur, sans se faire dévorer par les insectes, sans se fatiguer – et le frigo à portée de la main ! Je me demande quelle aurait été l'opinion de Stanley et de Livingstone !

Le soleil mit un point final à la conversation : ils n'ouvrirent plus la bouche avant d'avoir atteint la maison. La porte, assez difficile à distinguer du reste du mur de verre qui leur faisait face, s'ouvrit automatiquement à leur approche tandis qu'éclatait une fanfare de trompettes, et Jean devina – sans se tromper – que ces flonflons lui donneraient la nausée avant la fin de la journée.

L'actuelle Mme Boyce les accueillit dans le vestibule délicieusement frais. Pour dire la vérité, c'était principalement à cause

d'elle qu'il y avait tant de monde. La moitié des invités ou à peu près seraient venus n'importe comment pour voir la nouvelle demeure de Rupert, mais c'étaient les bruits qui couraient sur la nouvelle Mme Boyce qui avaient décidé les hésitants.

Elle était troublante, c'est le seul qualificatif qui convient. Même dans un univers où la beauté faisait quasiment partie du banal et du quotidien, les hommes se retournaient quand elle entrait dans une pièce. Elle devait avoir un quart de sang noir, se dit George. Des traits d'une pureté grecque, de longs cheveux lustrés. Seul son épiderme intensément foncé trahissait le métissage.

— Vous êtes Jean et George, n'est-ce pas ? fit-elle en leur tendant la main. Je suis ravie de vous accueillir. Rupert est en train de faire des tas de mélanges compliqués à l'intention des assoiffés. Venez, je vais vous présenter tout le monde.

Son vibrant contralto déclenchait de petits frissons qui remontaient et descendaient le long de l'échine de George, à croire que sa colonne vertébrale était une flûte dans laquelle quelqu'un soufflait. Il décocha un coup d'œil inquiet à Jean qui avait réussi à plaquer sur ses lèvres un sourire quelque peu artificiel.

— Je… Enchanté de faire votre connaissance, balbutia-t-il quand il eut enfin recouvré l'usage de la parole.

— Les réceptions de Rupert sont *toujours* merveilleuses, laissa tomber Jean en appuyant sur le « toujours » de telle sorte que l'on devinait parfaitement ce qu'elle sous-entendait : « chaque fois qu'il se remarie ».

George rougit et lui lança un regard réprobateur, mais rien dans son attitude ne permettait de penser que leur hôtesse eût été sensible à cette flèche. Elle était l'amabilité incarnée quand elle les fit entrer dans le grand salon où se pressait déjà un large échantillonnage des innombrables relations de Rupert. Ce dernier était assis devant le tableau de commande de ce qui semblait être un appareil de contrôle T.V. en circuit fermé, et George comprit que c'était cet instrument qui avait projeté son image tout à l'heure. Rupert, fort occupé à faire une nouvelle démonstration à l'intention d'un nouveau couple qui venait d'atterrir, s'interrompit le temps de saluer Jean et George en s'excusant d'avoir donné leurs verres à quelqu'un d'autre.

— Mais vous trouverez tout ce qu'il vous faut par là, ajouta-t-il en agitant vaguement une main derrière lui tout en réglant les commandes de l'autre. Faites comme chez vous. Vous connaissez la plupart des gens. Maïa vous présentera à ceux que vous ne connaissez pas. C'est gentil d'être venu.

— C'est gentil de nous avoir invités, rétorqua Jean sans beaucoup de conviction.

George faisait déjà mouvement en direction du bar et elle se lança

à ses trousses en échangeant de temps à autre un bonjour avec telle ou telle personne de connaissance. Les trois quarts des têtes lui étaient totalement étrangères, ce qui était la règle aux réceptions que donnait Rupert.

— Si on explorait un peu les lieux ? proposa-t-elle à George quand ils se furent rafraîchis. J'ai envie de voir un peu à quoi ressemble la maison.

Son cavalier lui emboîta le pas en se retournant une dernière fois vers Maïa sans presque s'en cacher. Jean n'aimait pas, mais pas du tout, son regard absent. C'était vraiment ennuyeux que les hommes fussent foncièrement polygames ! D'un autre côté, s'ils ne l'avaient pas été… Oui, c'était peut-être aussi bien comme ça, après tout.

Il retrouva rapidement son comportement normal quand ils eurent commencé à passer en revue les merveilles de la nouvelle demeure de Rupert. C'était une bien grande résidence pour deux personnes, mais cela valait mieux, compte tenu des fréquentes invasions auxquelles elle aurait à faire face. Le premier étage, considérablement plus vaste que le rez-de-chaussée, le surplombait et lui fournissait de l'ombre. La mécanisation était poussée à l'extrême et la cuisine ressemblait à s'y méprendre au cockpit d'un avion de ligne.

— Pauvre Ruby ! s'exclama Jean. Comme elle se serait plu ici !

— D'après ce que j'ai entendu dire, riposta George qui n'éprouvait qu'une sympathie mitigée à l'endroit de la précédente Mme Boyce, elle file le parfait bonheur avec son Australien.

La chose était si notoire que Jean pouvait difficilement prendre le contre-pied et elle préféra changer de sujet :

— Elle est absolument ravissante, non ?

George avait l'esprit suffisamment en éveil pour ne pas tomber dans le piège.

— Oui, sans doute, répondit-il sur un ton indifférent. À condition d'aimer les brunes, bien sûr.

— Ce qui n'est pas votre cas, si je comprends bien ? fit-elle d'une voix tout miel.

George caressa ses cheveux platinés en riant.

— Ne me faites pas une scène de jalousie, ma chérie. Allons visiter la bibliothèque. Où peut-elle se trouver ? Ici ou au premier ?

— Sûrement en haut, il n'y a plus de place au rez-de-chaussée. D'ailleurs, cela correspond à la conception générale de la maison. Toutes les pièces d'habitation, salles à manger, chambres à coucher, etc. sont relégués en bas. Le haut est réservé à la distraction et à la détente – encore que je trouve qu'une piscine au premier, c'est plutôt curieux.

— Il y a sûrement une raison. (George ouvrit une porte, à tout hasard.) Rupert a dû faire appel à des avis compétents quand il a fait

construire. Je suis certain que, réduit à ses seules forces, il aurait déclaré forfait.

— C'est plus que vraisemblable. Il y aurait eu des pièces sans portes et des escaliers ne menant nulle part. J'avoue que j'hésiterais à mettre le pied dans une maison qu'il aurait dessinée lui-même.

— Nous y voilà, annonça George avec la fierté d'un marin qui arrive en vue de la terre ferme. La fabuleuse collection Boyce dans son nouvel écrin. Je me demande combien Rupert a lu de ces livres.

La librairie occupait toute la largeur de la demeure, mais elle était subdivisée en une demi-douzaine de petites pièces isolées par les immenses rayonnages qui la coupaient perpendiculairement et sur lesquels s'entassaient, si la mémoire de George était bonne, quelque quinze mille ouvrages rassemblant à peu près tout ce que l'on avait écrit d'important touchant des sujets nébuleux tels que magie, recherche psychique, divination, télépathie et l'ensemble des phénomènes plus ou moins imprécis relevant de la paraphysique. C'était là un passe-temps inhabituel en cet âge placé sous le signe de la raison. Selon toute vraisemblance, il fallait simplement voir dans cette curiosité, le moyen d'évasion particulier sur lequel Rupert avait jeté son dévolu.

George remarqua l'odeur dès qu'il entra. Une odeur légère mais insistante, plus insolite que désagréable. Jean l'avait perçue, elle aussi, et l'effort qu'elle faisait pour l'identifier plissait son front. Acide acétique, songea George – c'est ce qui s'en rapproche le plus. Mais il y a aussi quelque chose d'autre…

La bibliothèque s'achevait par une sorte d'alcôve juste assez spacieuse pour contenir une table, deux fauteuils et quelques coussins. Sans doute était-ce l'endroit où Rupert s'installait pour lire. Mais c'était pour le moment quelqu'un d'autre qui était en train de lire sous une lampe à la lumière tamisée.

Jean exhala une exclamation étouffée et étreignit la main de George. Sa réaction était excusable. Voir un film à la télévision et se trouver brusquement confronté à la réalité sont deux choses tout à fait différentes. Mais George, qui était rarement pris au dépourvu, s'empressa de saisir la balle au bond :

— J'espère que nous ne vous avons pas dérangé, monsieur, dit-il courtoisement. Nous ne savions pas qu'il y avait quelqu'un. Rupert ne nous a pas prévenus…

Le Suzerain abaissa son livre, les regarda avec attention et se remit à lire, ce qui ne pouvait pas être considéré comme une impolitesse pour un être capable de lire, de parler et, très certainement, de faire pas mal d'autres choses en même temps. Pourtant, le spectacle était désagréablement schizophrénique pour des yeux humains.

— Mon nom est Rashaverak, se présenta civilement le Suzerain. Je crains de ne pas être très sociable mais il est bien difficile de s'arracher à la bibliothèque de Rupert.

Jean parvint à réprimer un éclat de rire nerveux. L'invité imprévu lisait au rythme de deux pages à la seconde. Il ne faisait aucun doute qu'il assimilait chaque mot et elle se demanda si chacun de ses yeux lisait une autre page. « Et il pourrait naturellement apprendre aussi le braille pour se servir de ses doigts par-dessus le marché », pensa-t-elle. L'image mentale suscitée par cette réflexion était trop cocasse pour qu'elle se sente à l'aise et, afin de la chasser, elle entra dans la conversation. Après tout, ce n'était pas tous les jours qu'on avait la chance de discuter avec un des maîtres de la Terre.

George la laissa bavarder après avoir fait les présentations, espérant qu'elle ne dirait rien qui risquerait d'être interprété comme un manque de tact. C'était la première fois, pour lui aussi, qu'il était en face d'un Suzerain en chair et en os. Bien que ces derniers eussent des rapports directs avec les autorités, les savants et les gens qui avaient professionnellement besoin d'entretenir des contacts avec eux, il n'avait jamais entendu dire qu'un extraterrestre eût honoré de sa présence une réception privée. Ce dont on pouvait conclure que celle-ci n'était pas aussi privée qu'il le semblait. Le fait que Rupert était en possession d'un accessoire provenant de la panoplie des Suzerains en était une confirmation supplémentaire et George commençait à se demander, en lettres majuscules, de quoi il retournait au juste. Il allait lui falloir cuisiner Rupert s'il réussissait à l'attraper dans un coin.

Comme les sièges étaient trop petits pour lui, Rashaverak s'était assis par terre et il avait l'air de se trouver tout à fait à l'aise car il avait dédaigné les coussins. Dans cette position, sa tête plafonnait à deux mètres du sol et c'était pour George une occasion inespérée d'étudier la biologie des extraterrestres. Malheureusement, ne connaissant pas grand-chose à la biologie terrestre, il n'en apprit guère plus qu'il ne savait déjà. La seule particularité notable était cette odeur d'acide acétique, nullement déplaisante d'ailleurs. Mais quel était le fumet des humains aux narines des extraterrestres ? Il ne pouvait qu'espérer que ce ne fût pas un arôme par trop répugnant.

Il n'y avait rien d'anthropomorphe chez Rashaverak. Il était compréhensible que des sauvages ignorants et terrorisés voyant les Suzerains de loin les prennent pour des hommes ailés et, à partir de là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour avoir le portrait traditionnel du Démon. Mais, de près, une partie de l'illusion se dissipait. Les petites cornes (quelle était leur fonction ?) étaient en conformité avec l'image diabolique mais le corps ne ressemblait ni à celui d'un homme ni à celui d'aucun animal connu, passé ou présent. Les Suzerains, issus d'un tronc évolutionnaire totalement étranger, n'étaient ni des

mammifères, ni des insectes, ni des reptiles. Il n'était même pas évident qu'ils appartinssent à la classe des vertébrés : leur coriace carapace pouvait fort bien être un squelette externe.

Les ailes de Rashaverak étaient repliées et George les distinguait mal, mais sa queue, tel un bout de tuyau d'arrosage cuirassé, était lovée sous lui. Sa fameuse pointe barbelée rappelait davantage un gros losange aplati qu'une tête de flèche. On pensait généralement que cet appendice faisait office de stabilisateur de vol à l'instar des plumes rectrices chez l'oiseau. Se fondant sur les rares données fragmentaires existantes et sur des suppositions de ce genre, les savants étaient arrivés à la conclusion que les Suzerains venaient d'une planète à faible gravité et à forte densité atmosphérique.

La voix tonitruante de Rupert tomba soudain d'un haut-parleur invisible :

— Jean ! George ! Où diable vous cachez-vous ? Venez donc nous rejoindre. Les gens commencent à jaser.

— Je ferais peut-être mieux de descendre aussi, dit Rashaverak en remettant le livre à sa place sans avoir besoin de se lever pour cela.

George remarqua pour la première fois que la main du Suzerain comportait cinq doigts et deux pouces opposables. Je n'aimerais vraiment pas faire des opérations arithmétiques sur une base de quatorze, se dit-il.

Voir Rashaverak se mettre debout était un spectacle impressionnant. Il était obligé de se baisser pour ne pas se cogner au plafond. Manifestement, même si les Suzerains avaient été désireux de se mêler aux humains, ils devaient se heurter à des difficultés d'ordre pratique considérables.

Au cours de la demi-heure passée, il y avait eu de nouveaux arrivages et le salon était maintenant archicomble. L'entrée de Rashaverak ne fit qu'aggraver la situation car tous ceux qui étaient dans les pièces voisines se précipitèrent pour le voir. Rupert avait l'air très satisfait de la sensation que provoquait le Suzerain, mais Jean et George, à qui personne ne prêtait attention, l'étaient beaucoup moins. En fait, ils étaient presque invisibles parce qu'ils se tenaient derrière Rashaverak.

— Approchez, Rashy, que je vous présente quelques amis, vociféra Rupert. Asseyez-vous sur le divan. Comme ça, vous n'éraflerez pas le plafond.

Rashaverak, la queue en bandoulière, traversa le salon à la manière d'un brise-glace éperonnant une banquise. Quand il se fut assis à côté du maître de céans, la pièce parut retrouver ses proportions habituelles et George poussa un soupir de soulagement.

— Il me rend claustrophobe quand il est debout. J'aimerais bien savoir comment Rupert s'est débrouillé pour lui mettre la main dessus.

J'ai l'impression que cette petite sauterie ne va pas manquer d'intérêt.

— Bizarre que Rupert l'apostrophe comme ça, et en public, qui mieux est. Mais il n'a pas l'air de s'en offusquer. C'est vraiment très singulier.

— Moi, je suis convaincu que ça ne lui a pas plu. L'ennui, avec Rupert, c'est qu'il aime plastronner et qu'il n'a aucun tact. Tiens ! Ça me fait justement penser à quelques-unes des questions que vous avez posées au Suzerain.

— Par exemple ?

— Je ne sais pas… « Depuis combien de temps êtes-vous là ? », « Est-ce que vous vous entendez bien avec le Superviseur Karellen ? », « Est-ce que vous vous plaisez sur la Terre ? » Vraiment, ma chérie… on ne parle pas à un Suzerain sur ce ton !

— Je ne vois pas pourquoi. Il était temps que quelqu'un commence.

Les Shoenberger les abordèrent avant que la discussion ne tournât à l'aigre et le quatuor ne tarda pas à se dissocier : les dames partirent dans une direction pour causer de Mme Boyce et les hommes dans une autre pour en faire tout autant, mais sous un autre angle. Benny Shoenberger, qui était un vieil ami de George, possédait pas mal d'informations sur ce sujet.

— Je vous conjure de garder cela pour vous, commença-t-il. Ruth n'est pas au courant, mais c'est moi qui l'ai présentée à Rupert.

— Je la trouve beaucoup trop bien pour lui, rétorqua George avec envie. Il est impossible que ça dure longtemps. Elle en aura vite assez de lui.

Cette perspective parut le ragaillardir considérablement.

— N'en croyez rien ! Elle n'est pas seulement ravissante, c'est une fille épatante. Il est grand temps que quelqu'un prenne Rupert en main, et elle est précisément la femme qu'il faut pour cela.

À présent, Rupert et Maïa, assis de part et d'autre de Rashaverak, accueillaient leurs invités en grande pompe. En général, les réceptions de Rupert n'étaient pas cristallisées sur un pôle unique. Les hôtes se constituaient en petits groupes qui ne s'occupaient pas les uns des autres. Mais cette fois, tout tournait autour du même centre d'intérêt et George plaignait Maïa : elle aurait dû être la reine de la fête mais Rashaverak l'éclipsait en partie.

— Je me demande bien, dit-il en mordillant un sandwich, comment Rupert s'y est pris pour faire venir un Suzerain. C'est sans précédent, à ma connaissance. Pourtant, il a l'air de trouver cela parfaitement normal. Il n'a même pas mentionné sa présence quand il nous a invités.

— Les petites surprises, il adore, pouffa Benny. Vous n'avez qu'à lui poser la question. Notez quand même que ce n'est pas la première

fois qu'un tel événement se produit, après tout. Karellen a été invité à la Maison-Blanche, au palais de Buckingham et…

— Mais c'est tout à fait différent ! Rupert n'est qu'un simple citoyen.

— Et peut-être que Rashaverak est un Suzerain tout à fait subalterne. Mais, je vous le répète : interrogez-le.

— Comptez sur moi pour le faire dès que je pourrai coincer Rupert en tête à tête.

— Eh bien, ce ne sera pas pour tout de suite.

Benny avait raison, mais il commençait à y avoir davantage d'animation et il était plus facile de faire montre de patience. La vague paralysie qui s'était emparée de l'assemblée à l'apparition de Rashaverak s'était dissipée. Quelques personnes étaient encore agglutinées autour du Suzerain, mais en dehors de ce groupe, l'habituel phénomène de fragmentation était intervenu et tout le monde se conduisait avec le plus grand naturel. Sullivan, par exemple, était en train d'expliquer ses dernières recherches sous-marines à un auditoire passionné :

— Nous ne savons pas encore quelle taille ils peuvent atteindre. Il y a, pas loin de notre base, une faille où habite un véritable géant. Je l'ai entr'aperçu une fois et je dirais que ses tentacules ne font pas loin de trente mètres en extension.

Une dame émit un couinement horrifié.

— Pouah ! Rien que d'y penser, ça me donne des frissons ! Vous devez être follement courageux.

Sullivan parut stupéfait.

— C'est une idée qui ne m'est jamais venue. Évidemment, je prends les précautions qui s'imposent mais je n'ai jamais été vraiment en danger. Les calmars savent qu'ils ne peuvent pas me manger et tant que je ne m'approche pas trop, ils ne me prêtent pas la moindre attention. La plupart des animaux marins vous laissent tranquilles si vous ne les dérangez pas.

— Mais, tôt ou tard, il vous arrivera fatalement de tomber sur une bestiole qui vous croira comestible, objecta quelqu'un.

— Oui, ça se produit de temps à autre, répondit l'ichtyologiste avec insouciance. Je m'efforce de ne pas leur faire de mal parce que, après tout, je cherche à me faire des amis. Dans ces cas-là, j'ouvre mes réacteurs à fond et il ne me faut généralement pas plus d'une minute ou deux pour me mettre hors de portée. Si je suis trop occupé pour prendre le temps de faire joujou, je les chatouille avec un petit courant de deux cents volts. Cela règle le problème. Après, ils ne reviennent plus m'importuner.

On rencontre indubitablement des gens intéressants aux réceptions de Rupert, songeait George en se dirigeant vers un autre

groupe. Ses goûts littéraires étaient peut-être spécialisés mais il était éclectique dans le choix de ses amis. Sans même avoir besoin de tourner la tête, George avait sous les yeux un célèbre producteur de films, un poète mineur, un mathématicien, deux acteurs, un ingénieur atomiste, un gardien de réserve, le directeur d'un hebdomadaire d'informations, un statisticien travaillant pour la Banque mondiale, un violoniste virtuose, un professeur d'archéologie et un astrophysicien. Il n'y avait pas d'autres représentants de la profession de George – décorateur de télévision –, ce dont il se félicitait car il ne voulait pas penser au travail. Un travail qu'il aimait, d'ailleurs. En effet, en ce siècle et pour la première fois dans l'histoire, personne n'était astreint à des tâches rebutantes. Mais il avait pour principe de fermer mentalement la porte du studio à la fin de la journée.

Il réussit enfin à coincer Rupert dans la cuisine où son ami essayait des mélanges alcoolisés. Il avait le regard lointain et le ramener sur terre était un peu triste, mais George savait être insensible quand c'était nécessaire.

— Dites donc, Rupert, attaqua-t-il en se juchant sur un coin de table, je crois que vous nous devez à tous quelques explications.

— Hemmm, fit songeusement l'amphitryon en goûtant le breuvage. J'ai bien peur qu'il n'y ait un soupçon de gin en trop.

— Ne cherchez pas d'échappatoire et ne faites pas semblant d'être pompette : je sais parfaitement qu'il n'en est rien. D'où vient votre ami le Suzerain et qu'est-ce qu'il fabrique ici ?

— Je ne vous l'ai pas dit ? Je croyais pourtant l'avoir expliqué à tout le monde. Vous ne deviez pas être là. Naturellement, vous vous étiez cachés dans la bibliothèque. (Il exhala un ricanement que George jugea insultant.) Sachez que c'est elle qui a attiré Rashaverak.

— C'est extraordinaire !

— Pourquoi ?

George ménagea une pause. Il fallait y aller avec doigté. Rupert était très fier de sa collection un peu particulière.

— Euh… c'est-à-dire que compte tenu des connaissances scientifiques des Suzerains, je les vois mal s'intéresser aux phénomènes psychiques et à toutes ces balivernes.

— Balivernes ou pas, ils s'intéressent à la psychologie humaine et je possède un certain nombre d'ouvrages qui peuvent leur en apprendre long là-dessus. Un peu avant que je m'installe ici, un sous-Suzerain adjoint ou un super-Sous-zerain m'a demandé s'ils pouvaient m'emprunter une quinzaine de mes livres parmi les plus rares. C'était apparemment un conservateur de la bibliothèque du British Museum qui lui avait donné cette idée. Vous devinez naturellement ce que j'ai répondu.

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, je lui ai dit très poliment qu'il m'avait fallu vingt ans pour réunir ma collection, que je les laisserais avec plaisir consulter mes livres mais qu'il faudrait qu'ils les lisent sur place. Alors, Rashy s'est amené et, depuis, il ingurgite une vingtaine de bouquins par jour. J'aimerais d'ailleurs bien savoir ce qu'il en fait.

George médita sur la question et eut un haussement d'épaules.

— Franchement, les Suzerains baissent dans mon estime. J'aurais cru qu'ils avaient des choses plus sérieuses à faire pour meubler leurs loisirs.

— Quel incorrigible matérialiste ! Jean ne serait certainement pas d'accord avec vous. Mais, même du point de vue pragmatique, oh combien ! qui est le vôtre, c'est logique. Il va de soi que lorsque l'on a affaire à une race primitive, on étudie ses superstitions.

— Sans doute, répondit George, pas tout à fait convaincu.

Trouvant que la table était bien dure, il se leva. Rupert, satisfait de ses dosages, se préparait à rejoindre ses invités dont on entendait les voix plaintives qui le réclamaient à cor et à cri.

— Attendez un peu avant de vous en aller, protesta George. J'ai encore une question à vous poser. Comment vous êtes-vous procuré ce gadget avec lequel vous essayez de faire peur aux gens ?

— Je me suis tout bêtement livré à un petit marchandage. J'ai expliqué à Rashy que cet instrument me serait fort utile dans mon métier et il a transmis mes vœux à qui de droit.

— Excusez-moi si je suis un peu lent, mais en quoi consiste exactement votre nouveau travail ? Bien entendu, cela a quelque chose à voir avec les animaux, je présume ?

— En effet. Je suis un supervétérinaire. Mon rayon d'action couvre dix mille kilomètres carrés de jungle et comme mes patients ne viennent pas à moi, je suis bien obligé d'aller à eux.

— Vous devez avoir du pain sur la planche.

— Oh ! évidemment, il n'est pas question de s'occuper du menu fretin. Je ne soigne que les lions, les éléphants, les rhinocéros et autres grosses bêtes. Tous les matins, je règle l'appareil sur cent mètres d'altitude, je m'installe devant l'écran et je quadrille la jungle. Quand je repère un animal qui a des ennuis, je saute dans l'aérocar en espérant que tout se passera bien. C'est parfois un peu coton. Avec les lions et les bestiaux du même genre, il n'y a pas de problème. Mais essayez donc d'anesthésier un rhino du haut des airs avec une flèche ! C'est un boulot de fou.

— RUPERT ! cria quelqu'un dans le salon.

— Ah ! Par votre faute, j'oublie mes invités. Tenez, prenez ce plateau. C'est celui du vermouth. Je n'ai pas envie de tout mélanger.

Le soleil était sur le point de se coucher lorsque George trouva le

chemin de la terrasse. Il avait un début de migraine – il y avait de bonnes raisons à cela – et désirait échapper au tohu-bohu qui régnait en bas. Jean, qui dansait beaucoup mieux que lui, avait l'air de s'amuser énormément et refusait de partir au grand dépit de George que l'alcool commençait à rendre amoureux. C'est pourquoi il avait décidé de bouder dans le silence sous les étoiles.

Pour monter sur le toit, on gagnait d'abord le premier étage au moyen d'un escalator, puis l'on gravissait un escalier en spirale qui s'enroulait autour de la colonne de la climatisation et aboutissait à la trappe donnant sur la vaste terrasse. L'aérocar de Rupert était garé à l'extrémité de celle-ci. La partie centrale du toit était un jardin – qui commençait déjà à devenir sauvage – et le reste était tout simplement une plateforme panoramique. George se laissa choir sur une chaise longue et balaya le paysage d'un regard impérial. Il avait l'impression d'être le souverain du royaume qui s'étalait sous ses yeux.

Le spectacle était sensationnel, et c'était une litote. La maison avait été construite en haut d'une large vallée qui, à l'est, plongeait doucement vers les marais et les lacs distants de cinq kilomètres. Vers l'ouest, l'étendue était plate et la jungle venait mourir presque devant la porte de derrière. Mais au delà de la forêt vierge, à cinquante kilomètres au bas mot, se dressait une chaîne de montagnes formant un haut rempart orienté nord-sud. Leurs sommets étaient encapés de neige et les nuages qui flottaient au-dessus des cimes s'embrasaient aux derniers feux du soleil dont s'achevait le quotidien périple. La vue de cette lointaine muraille dégrisa brusquement George.

Les étoiles qui jaillirent avec une hâte indécente dès que l'astre du jour eut sombré derrière l'horizon lui étaient totalement inconnues. Ce fut en vain qu'il chercha à identifier la Croix du Sud. Bien que sa science en astronomie fût courte et qu'il ne fût capable de reconnaître que quelques constellations, l'absence de ces amies familières le mettait mal à l'aise. Tout comme les bruits venant de la jungle, trop proches pour ne pas entamer sa sérénité. J'ai assez pris l'air comme ça, se dit-il. Rentrons retrouver les autres avant qu'une chauve-souris vampire ou quelque aussi charmante bestiole ne vienne voir ce qui se passe ici.

Au moment où il commençait à battre en retraite, quelqu'un émergea de la trappe. Il faisait si noir, à présent, qu'il fut incapable de voir qui c'était.

— Salut ! cria-t-il. Vous aussi, vous en avez assez ?

Son invisible compagnon éclata de rire.

— Rupert est en train de projeter ses films. Je les ai déjà tous vus.

— Je peux vous offrir une cigarette ?

— Merci.

À la flamme de son briquet – George avait un faible pour les

objets d'antiquité –, il reconnut le garçon, un jeune Noir remarquablement beau. On le lui avait présenté, mais il s'était empressé d'oublier son nom comme il avait oublié celui d'une bonne vingtaine d'invités qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Pourtant, les traits du jeune homme avaient quelque chose de vaguement familier et la lumière se fit subitement dans l'esprit de George.

— Je ne crois pas que nous ayons fait connaissance, mais ne seriez-vous pas le nouveau beau-frère de Rupert ?

— Tout juste. Jan Rodricks. Tout le monde affirme que nous nous ressemblons beaucoup, Maïa et moi.

Fallait-il présenter à Jan ses condoléances pour cette parenté de date récente ? George jugea préférable de laisser le pauvre garçon découvrir lui-même son infortune. Après tout, il n'est pas absolument exclu que Rupert s'assagisse, cette fois.

— George Greggson. Vous n'aviez encore jamais assisté aux célèbres réceptions de Rupert ?

— Jamais. Indiscutable, on y rencontre des tas de gens.

— Et pas seulement des humains. C'est la première fois que j'ai eu l'occasion de rencontrer un Suzerain sur le plan mondain.

Comme Jan Rodricks marquait une hésitation, George se demanda s'il n'avait pas commis un impair mais, quand elle vint, la réponse de son interlocuteur ne lui apprit rien :

— Je n'en ai jamais vu, moi non plus – sauf à la télévision, évidemment.

La conversation se mit à languir et George réalisa que Jan avait envie d'être seul. D'ailleurs, il commençait à faire froid. Aussi prit-il congé et rejoignit-il les autres.

La jungle, maintenant, était silencieuse. Jan s'adossa à la colonne de la climatisation. Le seul bruit était le faible murmure de la maison qui respirait à travers ses poumons mécaniques. Il se sentait très solitaire, ce qui était conforme à ses souhaits. Et aussi très frustré mais cela, il ne le désirait aucunement.

8

Aucune Utopie ne saurait contenter tout le monde en permanence. À mesure que leur situation matérielle s'améliore, les hommes regardent plus loin et les pouvoirs comme les possessions dont ils disposent et qui auraient jadis dépassé leurs rêves les plus échevelés commencent à leur paraître étriqués. Et même quand le monde extérieur leur a donné tout ce qu'il pouvait leur donner, l'inquiétude des esprits et la nostalgie des cœurs subsistent.

Bien qu'il eût rarement conscience de sa chance, Jan Rodricks aurait été encore plus insatisfait autrefois. Un siècle plus tôt, la couleur de sa peau aurait été un handicap terrible, peut-être insurmontable. Aujourd'hui, cela ne voulait plus rien dire. L'inévitable réaction qui au début du XXIe siècle avait engendré chez les Noirs un léger sentiment de supériorité appartenait d'ores et déjà au passé. Le commode vocable de « nègre » n'était plus tabou auprès des gens bien élevés – tout le monde l'employait sans le moindre complexe. Il n'avait pas plus de résonances passionnelles que des étiquettes telles que républicain ou méthodiste, conservateur ou libéral.

Le père de Jan avait été un Écossais, adorable mais pas bon à grand-chose, qui s'était fait un grand renom comme prestidigitateur. Une consommation excessive du produit le plus fameux de son pays natal avait hâté sa fin – il était mort prématurément à l'âge de quarante-cinq ans. S'il n'avait jamais vu l'auteur de ses jours ivre, Jan n'aurait pas juré l'avoir jamais vu à jeun.

Mme Rodricks, elle, était on ne peut plus vivante. Elle avait une chaire de théorie de la probabilité avancée à l'université d'Édimbourg. Exemple caractéristique de l'extrême mobilité propre au XXIe siècle, cette femme noire comme le charbon était née en Écosse alors que son blond mari avait passé la plus grande partie de son existence à Haïti. Maïa et Jan n'avaient pas eu un foyer unique : ils avaient fait la navette entre les familles respectives de leurs parents comme deux balles de tennis. Cela avait été très amusant mais n'avait rien fait pour corriger l'instabilité de caractère qu'ils avaient l'un et l'autre héritée de leur papa.

Jan, qui avait vingt-sept ans, avait encore plusieurs années d'études à faire avant d'avoir besoin de songer sérieusement à sa carrière. Il avait passé son baccalauréat sans problème. Le programme qu'il avait suivi aurait paru étrange un siècle auparavant. Ses matières principales avaient été les mathématiques et la physique mais il avait choisi la philosophie et la musicologie comme options. Même compte tenu des critères exigeants de l'époque, c'était un pianiste amateur de première grandeur.

Dans trois ans, il passerait sa thèse d'ingénierie physique assortie d'une thèse secondaire d'astronomie. Cela représenterait un sérieux coup de collier mais il l'acceptait d'un cœur léger. L'université du Cap, nichée au pied des montagnes de la Table où il était inscrit était peut-être l'institution d'enseignement supérieur la mieux située du monde.

Jan n'avait pas de soucis matériels, et pourtant il était malheureux et ne voyait pas comment y remédier. Circonstance aggravante, le bonheur de Maïa, bien qu'il n'en prît pas le moins du monde ombrage, ne faisait que souligner davantage la cause principale de son affliction.

Parce qu'il était encore victime de l'illusion romantique, mère de tant de mélancolie et de tant de poèmes, qui lui faisait croire que l'on n'aime vraiment qu'une seule fois dans sa vie. C'était à un âge plus avancé qu'il n'en va habituellement qu'il avait offert son cœur inexpérimenté à une jeune personne plus renommée par sa beauté que par sa constance. Rosita Tsien prétendait, et c'était l'absolue vérité, que le sang des empereurs mandchous coulait dans ses veines et elle régnait encore sur de nombreux sujets, y compris la quasi-totalité de la population masculine de la faculté des sciences du Cap. Jan avait capitulé sans conditions devant cette ravissante et délicate fleur et l'aventure était allée si avant que sa fin avait été d'autant plus douloureuse. Il ne comprenait pas ce qui avait pu aller de travers…

Il s'en remettrait, cela allait sans dire. D'autres avaient survécu sans être irrémédiablement endommagés par une semblable catastrophe au point, même, de pouvoir en arriver finalement à dire : « Avec une femme comme ça, impossible que cela ait été vraiment sérieux ! » Mais Jan ne connaîtrait pas un pareil détachement avant bien longtemps et, pour l'heure, il était tout ce qu'il y a de brouillé avec l'existence.

Quant à son second sujet de chagrin, il lui serait moins facile de le surmonter, car il s'agissait, cette fois, de l'incidence de la présence des Suzerains sur ses ambitions personnelles. Jan n'avait pas seulement le cœur romantique : il avait aussi la tête romantique. Comme tant d'autres jeunes gens depuis que la conquête de l'air était chose faite, il avait laissé la bride sur le cou à ses rêves et à son imagination et était hanté par les routes inexplorées de l'espace.

Cent ans plus tôt, l'Homme avait posé le pied sur le premier barreau de l'échelle qui aurait pu le mener jusqu'aux étoiles. Au même moment – mais cela pouvait-il avoir été une coïncidence ? – la porte des planètes lui avait été claquée au nez. Les Suzerains n'avaient imposé que peu de restrictions catégoriques aux activités humaines (le bannissement de la guerre avait peut-être été la principale dérogation) mais les recherches d'ordre astronautique avait été virtuellement abandonnées. Le défi que constituait la science des Suzerains était trop

grand. L'Homme s'en était désintéressé, provisoirement en tout cas, et s'était tourné vers d'autres domaines. À quoi bon perfectionner la fusée alors que les extraterrestres disposaient de moyens de propulsion infiniment plus efficaces fondés sur des principes dont ils gardaient jalousement le secret ?

Quelques centaines d'hommes s'étaient rendus sur la Lune afin d'y installer un observatoire. Ils y étaient allés comme passagers d'un petit vaisseau prêté par les Suzerains – et mû par des tuyères à réaction. L'étude de ce véhicule primitif, même s'il avait été mis sans réserves à la disposition de savants à l'esprit curieux, ne pouvait assurément pas aboutir à grand-chose.

L'Homme était donc toujours prisonnier de sa planète. Une planète beaucoup plus belle, mais aussi beaucoup plus petite un siècle auparavant. En abolissant la guerre, la faim et la maladie, les Suzerains avaient aboli du même coup l'aventure.

La lune en train de se lever éclairait d'une lueur pâle et laiteuse le ciel, à l'est. Là-haut, Jan le savait, se trouvait la base principale des Suzerains, dans les parages de Pluton. Bien que les vaisseaux de ravitaillement fissent la navette depuis plus de soixante-dix ans, il était déjà né quand ils avaient renoncé à faire des cachotteries : désormais, leurs allées et venues s'effectuaient au vu et au su des habitants de la Terre. Le télescope de deux cents pouces permettait de distinguer clairement l'ombre des grandes nefs quand le soleil levant ou le soleil couchant la plaquait sur les plaines lunaires. Comme tout ce qui touchait aux Suzerains soulevait un intérêt passionné, on observait avec attention leurs déplacements et l'on commençait à avoir une idée de leur comportement, à défaut de sa raison d'être. Une de ces ombres immenses s'était évanouie quelques heures plus tôt. Ce qui voulait dire qu'un vaisseau suzerain se livrait au large de la Lune aux manœuvres de routine indispensables avant d'entreprendre le long voyage en direction de son lointain et mystérieux port d'attache.

Jan n'avait jamais vu une seule de ces nefs s'élancer vers les étoiles. Quand les conditions atmosphériques étaient favorables, la moitié de la Terre pouvait assister au spectacle mais Rodricks avait toujours joué de malchance. Il était impossible de dire exactement quand le départ aurait lieu – et les Suzerains ne l'annonçaient pas d'avance. Il décida d'attendre encore dix minutes avant de redescendre.

Qu'est-ce que c'était que ça ? Rien d'autre qu'un météore qui traversait le ciel. La tension de Jan se relâcha. Il se rendit compte que sa cigarette était éteinte et en alluma une autre.

Il ne l'avait qu'à moitié fumée quand, à cinq cents millions de kilomètres, dans l'espace, le moteur stellaire entra en action : au cœur du grandissant halo de la clarté lunaire, une minuscule étincelle

commença à monter vers le zénith. Si lentement, au début, que son mouvement était presque imperceptible, mais elle gagnait de la vitesse de seconde en seconde et son éclat était de plus en plus intense. Soudain, elle s'évanouit pour resurgir au bout de quelques instants. Son mouvement était de plus en plus rapide et elle était de plus en plus lumineuse. Le rythme bien particulier de ses occultations et de ses résurgences traçait une fluctuante ligne de lumière à travers le champ des étoiles. On avait beau ignorer à quelle distance exacte elle se trouvait, l'impression de vitesse était stupéfiante : quand on savait que le vaisseau en partance était au delà de la Lune, la célérité et l'énergie que cela représentait vous donnaient le vertige.

Ce que Jan avait sous les yeux n'était qu'un sous-produit subsidiaire de cette énergie. La nef elle-même, déjà très loin du trait de lumière ascendant, était invisible. Le phénomène n'était qu'un sillage comparable à la traînée de vapeur qui indique le passage d'un jet dans les couches supérieures de l'atmosphère. Il était généralement admis – et cette théorie était apparemment fondée – que l'accélération colossale engendrée par le générateur stellaire engendrait une déformation locale de l'espace. Jan savait que c'était ni plus ni moins la lumière focalisée d'étoiles lointaines qui venait frapper son œil, émise de points privilégiés du sillage. C'était là une preuve visible de la relativité : la lumière subissait une distorsion en présence d'un champ de gravité colossal.

L'extrémité de l'immense lentille étirée paraissait maintenant avancer plus lentement, mais ce n'était qu'un effet de perspective. En réalité, la vitesse de la nef ne cessait de croître. Simplement, à mesure qu'elle s'élançait vers les astres, sa trajectoire s'aplatissait. De nombreux télescopes devaient la suivre dans l'espoir de percer le secret du système de propulsion. Des dizaines et des dizaines de communications avaient déjà été publiées sur ce sujet. Sans aucun doute, les Suzerains les avaient-ils lues avec le plus grand intérêt.

La lumière fantôme commençait à s'estomper. Ce n'était plus, conformément à ce qu'avait prévu Jan, qu'une pâle strie pointée vers la constellation de Carina. La planète des Suzerains se trouvait quelque part dans cette région mais elle pouvait orbiter autour de n'importe laquelle des centaines d'étoiles peuplant ce secteur de l'espace. Il était impossible de dire à quelle distance du système solaire, elle était située.

À présent, c'était fini. Bien que le voyage de la nef eût à peine commencé, l'œil humain ne pouvait rien voir de plus. Mais l'incandescente traîne continuait de briller dans la mémoire de Jan, phare qui ne s'éteindrait qu'avec la mort de ses ambitions et de ses désirs.

La soirée était terminée. La plupart des invités s'étaient envolés et étaient en train de se disperser aux quatre coins du globe. Mais il y avait quelques exceptions.

Notamment Norman Dodsworth, le poète, qui s'était saoulé et avait le vin méchant, mais qui avait eu le bon goût de sombrer dans l'inconscience avant qu'il eût été nécessaire d'avoir recours aux grands moyens. On l'avait déposé sans beaucoup de douceur sur la pelouse dans l'espoir qu'une hyène lui ménagerait un réveil brutal. Bref, on pouvait le considérer comme absent.

George et Jean était encore là, au grand dépit du premier qui aurait bien voulu rentrer. Il voyait d'un mauvais œil l'amitié qui liait Jean à Rupert, encore que ce ne fût pas pour les motifs habituels. Se vantant d'être un esprit positif et équilibré, il estimait que la passion qui réunissait ces deux êtres n'était pas seulement quelque chose de puéril en cet âge scientifique mais également quelque chose d'assez malsain. Que quelqu'un pût encore croire si peu que ce fût au surnaturel était à ses yeux invraisemblable et la présence inattendue de Rashaverak avait ébranlé le respect qu'il portait aux Suzerains.

Il était évident que Rupert avait mitonné une surprise, sans doute avec la complicité de Jean, et il se résigna, lugubre, à ce qui allait suivre, si absurde que cela puisse être.

— J'ai essayé des tas de choses avant de me décider pour cela, annonça fièrement Rupert. Le grand problème est d'éliminer le frottement pour obtenir une complète liberté de déplacement. La table tournante parfaitement polie d'antan n'était pas une mauvaise solution, mais on l'emploie depuis des siècles et j'étais convaincu que la science moderne était capable de faire mieux. Voilà le résultat. Approchez vos chaises. Vous êtes bien sûr de ne pas vouloir vous joindre à nous, Rashy ?

Le Suzerain sembla hésiter une fraction de seconde avant de hocher négativement la tête. (Est-ce une habitude qu'ils ont empruntée aux Terriens ? se demanda George.)

— Non, merci. Je préfère regarder. Une autre fois, peut-être.

— Fort bien. Vous aurez tout le temps de changer d'idée plus tard.

Bigre ! se dit George en jetant un coup d'œil mélancolique à sa montre.

Rupert avait réuni ses amis autour d'une table parfaitement ronde, petite mais massive. Il en souleva le plateau fait d'une matière plastique lisse, révélant ainsi une surface composée de coussinets de roulement étroitement serrés les uns contre les autres. Un léger rebord les empêchait de s'échapper. George était incapable de deviner à quoi pouvaient servir ces billes. Ces centaines de petits points de lumière formaient un motif envoûtant, hypnotisant, et il commençait à

éprouver un léger vertige.

Tandis que l'on s'approchait et que l'on s'installait, Rupert se pencha et sortit de dessous la table un disque d'une dizaine de centimètres de diamètre qu'il posa sur les coussinets antifriction.

— Voici l'objet. On place les doigts dessus et il se déplace sans offrir la moindre résistance.

George considéra le disque avec une vive méfiance. Les lettres de l'alphabet, nota-t-il, se succédaient à intervalles réguliers mais dans le désordre tout le long de la couronne de la table, mélangées au petit bonheur aux chiffres de 1 à 9. Il y avait également, se faisant face, deux cartes, l'une portant le mot OUI et l'autre le mot NON.

— Tout cela me fait l'effet d'une vaste fumisterie, grommela George. Je ne comprends pas que l'on puisse prendre ça au sérieux à l'époque où nous vivons.

Il se sentait un peu mieux maintenant qu'il avait exprimé cette timide protestation qui visait tout autant Jean que Rupert. Ce dernier ne prétendait pas que sa curiosité à l'endroit de ce genre de phénomènes allât au delà d'un intérêt scientifique empreint de détachement. Il avait l'esprit ouvert mais n'était pas crédule. Jean, en revanche… eh bien, il y avait des moments où George se faisait du souci pour elle. Elle semblait réellement penser qu'il y avait quelque chose dans toutes ces histoires de télépathie et de seconde vue.

Ce ne fut cependant qu'après avoir formulé cette critique qu'il se rendit compte qu'il avait par la même occasion implicitement attaqué Rashaverak. Il lui jeta un coup d'œil inquiet, mais le Suzerain demeurait sans réaction. Ce qui ne prouvait absolument rien, bien entendu.

Chacun s'était installé autour de la table ; de gauche à droite : Rupert, Maïa, Jan, Jean, George et Benny Shoenberger. Ruth Shoenberger, quant à elle, était assise à l'écart du cercle, un bloc sténo sur les genoux. Elle ne voyait apparemment aucun inconvénient à prendre part à l'expérience, ce qui avait incité son mari à proférer quelques remarques aussi obscures que sarcastiques à propos des gens qui prenaient encore le Talmud au pied de la lettre.

— À l'intention des sceptiques tels que George, commença Rupert, il convient d'être clair et précis. Qu'il y ait ou non une explication d'ordre supranormal, le fait est là : ça marche. Pour ma part, le phénomène relève d'une explication purement mécanique. Lorsque nous plaçons nos mains sur le disque, même si nous nous efforçons de ne pas influencer son mouvement, notre subconscient nous joue des tours à sa façon. J'ai analysé un grand nombre de séances et je n'ai jamais trouvé de réponses que tel ou tel participant n'eût pas connue ou devinée d'avance, même si, parfois, c'était à son insu. Néanmoins, j'aimerais réaliser cette nouvelle expérience dans

les… euh… conditions un peu particulières d'aujourd'hui.

Les « Conditions Particulières » observaient en silence mais avec un intérêt certain et George se demanda ce que Rashaverak pensait de pareilles pitreries. Son attitude était celle d'un anthropologue assistant à une cérémonie religieuse primitive. Tout cela était délirant et il avait l'impression de se couvrir de ridicule.

— Tout le monde est prêt ? enchaîna Rupert. Parfait. (Il ménagea une pause solennelle avant de demander sans s'adresser à personne en particulier :) Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

George sentit le disque frémir imperceptiblement sous ses doigts, ce qui n'avait rien de surprenant compte tenu de la pression que six paires de mains exerçaient sur lui. Il glissa jusqu'au chiffre 8 et revint s'immobiliser au centre de la table.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ? répéta Rupert. (Et il ajouta sur le ton de la conversation :) Il faut parfois dix ou quinze minutes avant que cela commence. Mais, à d'autres moments…

— Chut ! murmura Jean.

Le disque s'était remis en mouvement. Il commença à décrire un arc de cercle, oscillant entre la carte OUI et la carte NON. George retint un ricanement. Si la réponse était NON, qu'est-ce que cela prouverait au juste ? Une vieille plaisanterie lui revint à l'esprit : « Y a personne sauf nous, les poulets, not' maît'… »

Mais la réponse fut OUI. Le disque regagna rapidement le centre. Il donnait presque l'impression d'être vivant, maintenant, d'attendre la question suivante, et George commençait à être impressionné en dépit de lui-même.

— Qui êtes-vous ? demanda Rupert.

Le disque épela les lettres sans la moindre trace d'hésitation. Il filait d'un bout à l'autre de la table comme une créature animée, si prestement que George avait du mal à maintenir le contact. Il pouvait jurer qu'il n'était pour rien dans ses mouvements. Ses yeux firent le tour de la table mais il ne lut rien de suspect sur les traits de ses amis. Ils avaient l'air aussi concentré et intéressé que lui.

Le disque retourna à son point d'équilibre après avoir épelé : JESUISTOUT.

— Je suis tout, répéta Rupert. C'est une réponse typique. Évasive et cependant intellectuellement excitante. Cela veut probablement dire qu'il n'y a rien en dehors de nos esprits réunis.

Il se tut, cherchant de toute évidence une nouvelle question, avant de lancer à la cantonade :

— Avez-vous un message pour l'une des personnes présentes ?

— Non, répondit sur-le-champ le disque.

Rupert regarda chacun des assistants.

— À nous de jouer. Parfois, il fournit spontanément des

informations, mais cette fois, il va falloir poser des questions précises. Qui veut commencer ?

— Pleuvra-t-il demain ? s'enquit George, goguenard.

Aussitôt, le disque se mit à faire des aller et retour entre le OUI et le NON.

— Question idiote, laissa tomber Rupert sur un ton tranchant. Il y aura forcément des endroits où il pleuvra et d'autres où il ne pleuvra pas. Il ne faut pas poser de questions appelant des réponses ambiguës.

George, tout penaud, préféra céder son tour.

— Quelle est ma couleur préférée ? demanda Maïa.

— BLEU.

— C'est tout à fait exact.

— Mais cela ne prouve rien, fit remarquer George. Il y a au moins trois personnes qui le savaient.

Benny prit le relais :

— Quelle est la couleur favorite de Ruth ?

— ROUGE.

— C'est vrai, Ruth ?

Ruth leva les yeux de dessus son carnet.

— Oui, mais Benny le sait et il fait partie du cercle.

— Non, je ne le savais pas, rétorqua l'intéressé.

— Tu aurais pourtant dû. Je te l'ai répété assez souvent.

— Souvenir subconscient, murmura Rupert. C'est courant. Mais ne pourriez-vous pas poser des questions intelligentes, s'il vous plaît ? Ça a bien démarré et je ne voudrais pas que l'expérience tombe à l'eau.

Paradoxalement, la banalité même du phénomène commençait à impressionner George. Il n'y avait pas d'explication d'ordre supranormal, il en était convaincu : comme Rupert l'avait dit, le disque réagissait simplement aux mouvements musculaires inconscients des participants. Mais le fait même était étonnant. Il n'aurait jamais pensé que l'on puisse obtenir des réponses aussi précises et aussi instantanées. Il voulut essayer de voir s'il pouvait influencer la table en lui faisant épeler son propre nom mais, à part le G, la réponse ne signifia rien et il en conclut qu'il était pratiquement impossible qu'une personne parvienne à diriger les déplacements de l'indicateur sans que les autres s'en rendent compte.

Au bout d'une demi-heure, Ruth avait transcrit plus d'une douzaine de messages, dont certains fort longs. Il y avait de temps en temps des fautes d'orthographe et des erreurs de syntaxe mais peu nombreuses. Quelle que fût l'explication, George avait à présent la certitude qu'il n'intervenait pas consciemment dans les résultats. À plusieurs reprises, pendant qu'un mot était épelé, il avait cherché à deviner la prochaine lettre et, à partir de là, le sens du message mais,

à tous les coups, le disque avait pris une direction inattendue et dicté quelque chose d'entièrement différent. En vérité, comme il n'y avait pas d'interruption entre la fin d'un mot et le début du suivant, le texte était parfois totalement indéchiffrable tant que Ruth ne l'avait pas relu.

La démonstration donnait à George l'inquiétant sentiment d'être confronté à une intelligence indépendante et dotée de libre arbitre. Et pourtant, il n'y avait pas de preuves décisives, ni dans un sens ni dans un autre, en raison de la banalité, de l'ambiguïté des réponses. Que déduire, par exemple, d'un message tel que celui-ci ?

CROIRENATUREHUMAINEESTAVECVOUS.

Il sortait néanmoins quelquefois des apophtegmes évoquant des vérités profondes, troublantes, même :

SERAPPELERHOMMEPASSEULPRÈSHOMMEESTPAYSDAUTRES.

Mais tout le monde le savait, évidemment, encore que l'on ne pouvait pas savoir si le message se référait exclusivement aux Suzerains.

George avait maintenant grand sommeil. Il était plus que temps de rentrer, se disait-il dans une demi-somnolence. Tout cela était très curieux, mais ça menait nulle part, et il ne faut pas abuser des bonnes choses, on finit par s'en lasser. Il jeta un coup d'œil à la ronde. Benny avait l'air de penser comme lui, Maïa et Rupert avaient le regard un peu vitreux, Jean… Depuis le début, elle prenait la chose trop au sérieux et son expression tracassait George. On aurait presque dit qu'elle avait tout à la fois peur d'arrêter et peur de continuer.

Quant à Jan… Que pensait-il des passe-temps farfelus de son beau-frère ? Le jeune ingénieur n'avait pas posé une seule question et aucune des réponses n'avait paru le surprendre. Il donnait l'impression d'étudier les déplacements du disque comme il aurait examiné n'importe quel autre phénomène scientifique.

Rupert émergea de l'espèce de léthargie dans laquelle il semblait avoir sombré.

— Encore une question et on arrête. À vous de la poser, Jan. Vous n'avez encore rien demandé.

Chose bizarre, Jan n'eut pas l'ombre d'une hésitation. Comme s'il avait choisi depuis longtemps sa question et avait attendu l'occasion de la formuler. Il posa un instant les yeux sur l'impassible Rashaverak avant de lancer d'une voix claire et calme :

— Quelle est l'étoile autour de laquelle tourne la planète des Suzerains ?

Rupert retint le sifflement de surprise qui lui montait aux lèvres. Maïa et Benny n'eurent aucune réaction. Jean avait fermé les yeux et semblait s'être assoupie. Rashaverak s'était penché en avant de façon à pouvoir regarder le cercle par-dessus l'épaule de Rupert.

Le disque s'ébranla.

Quand il se fut à nouveau immobilisé, il y eut un court silence que Ruth brisa en demande d'un ton déconcerté :

— Qu'est-ce que ça veut dire, NGS 549672 ?

La question demeura sans réponse car, au même moment, George s'écria d'une voix angoissée :

— Aidez-moi. Je crois que Jean s'est évanouie.

9

— Parlez-moi un peu de ce Boyce.

Karellen n'avait naturellement pas articulé ces mots et la pensée qu'il exprimait en réalité était beaucoup plus subtile. Une oreille humaine n'aurait perçu qu'une brève rafale de sonorités modulées qui n'auraient pas été sans ressembler quelque peu à un message en morse ultra-rapide. On avait enregistré quantité d'échantillons du langage des Suzerains, mais leur extrême complexité défiait l'analyse. La vitesse même de l'émission était telle qu'aucun interprète, eût-il maîtrisé tous les éléments de leur idiome, n'aurait assurément pu suivre une conversation normale.

Le Superviseur de la Terre, tournant le dos à Rashaverak, était debout, les yeux fixés sur le gouffre multicolore du Grand Canyon. À dix kilomètres de là, mais à peine estompées par la distance, ses parois en terrasses étaient écrasées de soleil. Un convoi de mulets avançait lentement dans les profondeurs de la vallée et Karellen s'étonnait que les êtres humains dans leur majorité adoptassent encore un comportement primitif chaque fois que l'occasion s'en présentait. On pouvait atteindre le lit du canyon en un clin d'œil et sans se fatiguer si on le voulait. Et pourtant, les Terriens préféraient cahoter le long de ces pistes qui étaient sans doute aussi périlleuses qu'elles le paraissaient.

Karellen fit un geste imperceptible. Le grandiose décor s'effaça. Il n'y avait plus, maintenant, sur l'écran qu'une étendue vide et indistincte d'une profondeur indéterminée. Le Superviseur était à nouveau en face des réalités de son bureau et de sa mission.

— Rupert Boyce est un personnage un peu singulier, répondit Rashaverak. Professionnellement parlant, il a la responsabilité de l'état de santé de la faune dans une importante section de la grande Réserve africaine. Il est très efficace et aime son travail. Comme il lui incombe de surveiller des milliers de kilomètres carrés de jungle, il est en possession de l'un des quinze traqueurs panoramiques que nous avons prêtés aux indigènes. Les mesures de sécurité habituelles ont été prises, bien entendu. J'ajoute que le modèle dont il dispose est le seul qui soit à la fois récepteur et émetteur. Il a fait valoir des arguments si solides que nous avons accepté sa requête.

— Lesquels ?

— Il voulait se montrer à différents animaux sauvages pour qu'ils s'habituent à le voir et ne l'attaquent pas quand il serait physiquement présent. Cela a donné d'excellents résultats pour les bêtes qui dépendent plus de la vue que de l'odorat – mais il finira probablement par se faire tuer un jour. Évidemment, il y avait aussi une autre raison

pour que nous lui confiions l'appareil.

— C'était pour qu'il soit plus coopératif ?

— En effet. J'ai pris contact avec lui parce qu'il a une des plus riches bibliothèques du monde en ce qui concerne la parapsychologie et autres, sujets voisins. Il a refusé poliment mais fermement de me prêter un seul ouvrage de sorte que j'ai été contraint d'aller chez lui. J'ai déjà lu la moitié du fonds. Un supplice particulièrement pénible !

— Je vous crois sans peine, répliqua sèchement Karellen. Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant dans tout ce fatras ?

— Oui. Onze cas irréfutables de percée et vingt-sept probables. Malheureusement, le matériel est tellement hétéroclite que tout échantillonnage est impossible. En outre, les données sont inextricablement mêlées de mysticisme. Le mysticisme est peut-être l'aberration maîtresse de l'intelligence humaine.

— Et quelle est l'attitude de Boyce dans ce domaine ?

— Il prétend être sceptique et ne pas avoir d'idées préconçues mais il n'aurait évidemment pas consacré autant de temps et d'efforts à ce violon d'Ingres s'il ne croyait pas inconsciemment à la réalité de ces phénomènes. Je le lui ai fait observer et il a reconnu que j'avais sans doute raison. Il aimerait trouver une preuve convaincante. C'est pour cela qu'il poursuit ces expériences, même s'il fait mine de n'y voir qu'un amusement.

— Vous êtes certain qu'il ne soupçonne pas que votre curiosité n'est pas seulement académique ?

— Tout à fait. Par bien des côtés, Boyce est d'une jobardise et d'une naïveté remarquable, ce qui rend ses recherches dans ce domaine, précisément, presque attendrissantes. Il n'est pas nécessaire d'envisager une intervention.

— Je vois. Et la femme qui s'est évanouie ?

— C'est l'aspect le plus intéressant de toute l'affaire. Jean Morrel, c'est une quasi-certitude, a été le véhicule de l'information. Mais elle a vingt-six ans et est beaucoup trop âgée pour être elle-même un maillon clé de contact à en juger par toute notre expérience antérieure. Le maillon doit donc être quelqu'un qui lui est étroitement lié. La conclusion s'impose d'elle-même. Il ne nous reste plus beaucoup d'années à attendre. Il faut la transférer à la catégorie pourpre. Peut-être est-elle l'être humain le plus important de sa génération.

— J'y veillerai. Et le jeune homme qui a posé la question ? Est-ce une coïncidence et a-t-il agi par simple curiosité ou avait-il un autre motif ?

— Sa présence était due au hasard : sa sœur vient d'épouser Rupert Boyce. Il n'avait jamais vu les autres invités avant. Je suis persuadé qu'il n'avait pas prémédité de poser cette question, que ce

sont les conditions inhabituelles du moment – et sans doute le fait que j'étais là – qui la lui ont inspirée. Compte tenu de ces facteurs, son comportement n'est guère surprenant. Il se passionne pour l'astronautique. Il est secrétaire du groupe de recherches sur le voyage dans l'espace de l'université du Cap et il est clair qu'il a l'intention de faire carrière dans cette discipline.

— Une carrière qui ne devrait pas manquer d'intérêt ! En attendant, quelle action pensez-vous qu'il entreprendra ? Et que devons-nous faire ?

— Sans aucun doute, il se livrera à quelques vérifications dès qu'il en aura la possibilité mais il n'aura aucun moyen de prouver l'authenticité de l'information et, en raison de la façon insolite avec laquelle elle lui est parvenue, il y a fort peu de chances qu'il la rende publique. Et à supposer qu'il le fasse, cela aura-t-il la moindre conséquence ?

— Je ferai évaluer les deux situations. Bien que notre Directive nous interdise de révéler les coordonnées de notre base, il est impossible d'utiliser ce renseignement contre nous.

— Je suis d'accord avec vous. Rodricks aura un renseignement dont la véracité est sujette à caution et qui ne présente aucune valeur sur le plan pratique.

— C'est ce qu'il semble, dit Karellen. Mais ne soyons pas trop catégoriques. Les êtres humains sont remarquablement ingénieux et souvent très tenaces. Il est dangereux de les sous-estimer et il conviendra de suivre la carrière de M. Rodricks. Il faut que je réfléchisse plus longuement à ce problème.

Rupert Boyce n'alla jamais vraiment au fond des choses. Après que ses hôtes eurent pris congé – avec moins de tapage que d'habitude –, il avait pensivement rangé la table dans son coin. La légère brume alcoolique qui voilait son cerveau l'empêchait d'analyser sérieusement l'incident et le souvenir même de ce qui s'était passé était déjà un peu brouillé dans sa mémoire. Il avait seulement le vague sentiment qu'il s'était produit quelque chose d'important qui lui échappait et il se demandait s'il ne devrait pas en parler avec Rashaverak. À la réflexion, il jugea que ce serait peut-être manquer de tact. Après tout, c'était son beau-frère qui était à l'origine de l'affaire et il lui en tenait plus ou moins rigueur. Mais était-ce la faute de Jan ? Était-ce la faute de quelqu'un ? Somme toute, c'était lui-même qui avait organisé l'expérience, se disait Rupert, et il se sentait un peu contrit. Mieux valait passer l'éponge. Il était préférable d'oublier tout ça. Et il l'oublia sans peine.

Peut-être aurait-il quand même fait quelque chose si l'on avait retrouvé la dernière page du carnet de Ruth mais elle avait disparu

dans la confusion. Jan affirmait n'y être pour rien – et il était quand même délicat d'accuser Rashaverak. Et personne ne se rappelait exactement ce qui avait été dicté. On se rappelait seulement que cela n'avait aucun sens apparent.

George Greggson avait été le plus directement touché par l'événement. Il était incapable d'oublier la terreur qui s'était emparée de lui quand Jean s'était écroulée dans ses bras. D'un seul coup, la jeune femme inanimée avait cessé d'être l'agréable compagne d'un moment : une vague de tendresse et l'affection avait submergé George. Les femmes tombaient en pâmoison depuis des temps immémoriaux – sans que ce soit toujours prémédité, par ailleurs – et, invariablement les hommes se comportaient comme elles le désiraient. L'évanouissement de Jean avait été spontané, mais si elle l'avait mis en scène, elle n'aurait pas mieux réussi. George, ainsi qu'il devait s'en rendre compte plus tard, avait instantanément pris l'une des décisions les plus importantes de sa vie. Il avait compris que, en dépit de ses idées bizarres et des gens plus bizarres encore qu'elle fréquentait, Jean était sans conteste la seule femme qui comptait pour lui. Il n'avait pas l'intention de rompre totalement avec Noémie, ni avec Joy, ni avec Elsa, ni avec… comment s'appelait-elle donc ? Ah oui ! Denise ! Mais le moment était venu de se fixer de manière plus permanente. Et il ne doutait pas un instant que Jean serait d'accord car, dès le début, ses sentiments envers lui avaient été limpides.

Mais sa décision avait un autre moteur dont il n'avait pas conscience. L'expérience à laquelle il avait assisté tout à l'heure avait porté un coup sévère au mépris et au scepticisme qu'il professait à l'endroit des phénomènes qui excitaient tellement la curiosité de Jean. Il ne l'avouerait jamais, mais c'était un fait – et cela avait fait disparaître le dernier obstacle qui les séparait tous les deux.

Elle était allongée, pâle mais calme, sur le fauteuil à dossier rabattable de l'aérocar. Au-dessous de l'appareil, c'étaient les ténèbres, au-dessus brasillaient les étoiles. George ne savait pas où ils se trouvaient à mille kilomètres près et il s'en moquait. Ça, c'était l'affaire du robot qui les conduisait et qui ferait se poser l'aérocar chez eux dans cinquante-sept minutes, à en croire le tableau de bord.

Jean rendit son sourire à George et libéra doucement sa main de son étreinte.

— C'est seulement pour rétablir la circulation, s'excusa-t-elle en se frottant les doigts. Il faut que vous me croyiez. Je suis tout à fait remise, maintenant.

— Alors, qu'est-il arrivé ? Vous devez sûrement vous rappeler quelque chose ?

— Non. C'est le vide complet. J'ai entendu Jan formuler sa question et, l'instant d'après, tout le monde était en train de s'agiter et

de s'occuper de moi. Il n'y a pas de problème, c'était une sorte de transe. Après tout…

Elle n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée. Non, mieux valait ne pas avouer à George que ce genre de choses lui était déjà arrivé. Elle savait ce qu'il pensait de ces histoires et n'avait aucune envie de le bouleverser davantage – sinon de l'affoler.

— Après tout ? insista-t-il.

— Oh, rien ! Je me demande ce que le Suzerain a pensé de tout cela. Nous lui avons sans doute fourni plus de matériel d'étude qu'il n'en espérait. (Elle frissonna imperceptiblement et son regard se voila.) J'ai peur d'eux, George. Oh ! je ne veux pas dire qu'ils nourrissent de noirs desseins ni rien de tel. Je suis convaincue qu'ils ont les meilleures intentions du monde et qu'ils agissent au mieux de nos intérêts. Je me demande seulement quels sont au juste leurs projets.

George se tortilla, mal à l'aise.

— C'est la question que les hommes se posent depuis leur arrivée. Ils nous le diront quand nous serons prêts à entendre la vérité… et, franchement, je ne suis pas curieux. D'ailleurs, j'ai des choses plus importantes en tête. (Il serra les mains de Jean dans les siennes.) Si nous passions demain aux Archives pour signer un contrat de… disons de cinq ans ?

Elle le contempla d'un œil serein. Somme toute, le spectacle n'était pas déplaisant.

— Disons dix ans, laissa-t-elle tomber.

Jan laissait courir. Il n'était pas pressé et voulait réfléchir. On aurait presque dit qu'il répugnait à vérifier l'information comme s'il craignait que le fantastique espoir qui avait germé en lui ne soit trop rapidement réduit en miettes. Tant que l'incertitude demeurerait, il pourrait, au moins, rêver.

De plus, il lui était impossible d'agir sans consulter d'abord la documentaliste de l'observatoire. Elle le connaissait lui et ses centres d'intérêt, beaucoup trop bien pour ne pas être intriguée par sa requête. Ce serait probablement sans conséquence, mais il était bien décidé à ne rien laisser au hasard. D'ici une semaine, il y aurait une meilleure solution. Il se rendait compte que sa prudence était exagérée, mais cela ne faisait qu'ajouter du piment à l'entreprise. Un petit côté collégien… Enfin, il redoutait autant le ridicule que les obstacles que les Suzerains pourraient semer sous ses pas pour déjouer ses projets. S'il courait après son ombre, personne n'en saurait rien.

Il avait une excellente raison pour aller à Londres. Il y avait plusieurs semaines que tout était arrangé. Bien qu'il fût trop jeune et insuffisamment qualifié pour avoir un mandat de délégué, il faisait

partie des trois étudiants qui avaient obtenu l'autorisation d'accompagner la délégation officielle attendue au congrès de l'Union astronomique internationale. Il y avait une place à prendre et il aurait été dommage de laisser passer l'occasion de revoir Londres où il n'avait pas remis les pieds depuis son enfance. Il savait que la plupart des communications ne l'intéresseraient guère, à supposer même qu'il puisse les comprendre. À l'instar de tous les congressistes, il écouterait les conférences susceptibles de le captiver et consacrerait le reste de son temps à discuter avec les gens qui partageaient ses enthousiasmes ou, tout simplement, à faire du tourisme.

Londres avait énormément changé en cinquante ans. La ville ne comptait plus guère que deux millions d'habitants et cent fois plus de machines. Ce n'était plus le grand port qu'elle avait naguère été, car chaque pays avait maintenant une production satisfaisant à peu près tous ses besoins de sorte que les structures des échanges internationaux n'étaient plus les mêmes. Il y avait encore des pays plus spécialisés dans la fabrication de tel ou tel type d'articles, mais ceux-ci étaient directement exportés par la voie des airs. Les routes commerciales d'antan qui convergeaient vers les grands ports maritimes et, plus tard, vers les grands aéroports, avaient éclaté pour devenir une sorte de toile d'araignée compliquée et uniforme dont le réseau enserrait le globe.

Pourtant, tout n'avait pas entièrement changé. Londres était toujours un centre administratif, artistique et culturel. Dans ce domaine, aucune capitale du continent, pas même Paris, n'en déplaise à ceux qui prétendaient le contraire, ne pouvait rivaliser avec elle. Un Londonien du siècle précédent aurait encore trouvé son chemin sans difficultés, au moins dans le centre. De nouveaux ponts enjambaient la Tamise, mais à l'emplacement des anciens. Les grandes gares aux façades encrassées, exilées en banlieue, avaient disparu, elles aussi, mais la Chambre des Lords et les Communes étaient toujours fidèles au poste. Nelson contemplait toujours Whitehall dans son œil unique, le dôme de St Paul se dressait toujours en haut de Ludgate Hill, même si des édifices plus élevés lui disputaient à présent la primauté. Et les soldats montaient toujours la garde devant le palais de Buckingham.

Tout cela pouvait attendre, se disait Jan. C'étaient les vacances et il logeait avec ses deux condisciples dans un foyer universitaire. Bloomsbury avait conservé son ancien visage : c'était, comme au siècle passé, un îlot d'auberges et de pensions de famille qui, néanmoins, ne se télescopaient pas comme dans le temps et ne dessinaient plus d'interminables alignements de bâtisses interchangeables aux murs de brique enfumés.

L'occasion attendue ne se présenta que le lendemain de l'ouverture du congrès. Les principales communications étaient

présentées dans la grande salle du Palais des Sciences, à deux pas du Concert Hall qui avait tant contribué à faire de Londres la métropole mondiale de la musique. Le jeune homme avait l'intention d'assister aux séances inaugurales car, selon les bruits qui couraient, les orateurs inscrits devaient entièrement démanteler les théories actuellement en vigueur sur la formation des planètes.

Peut-être les démantelèrent-ils, mais Jan, pour sa part, n'était pas plus avancé quand, après l'interruption de séance, il quitta la salle pour consulter le tableau indicateur afin de localiser les bureaux qu'il cherchait.

Un fonctionnaire qui ne manquait pas d'humour avait affecté le dernier étage de la tour à la Société royale d'Astronomie, ce dont se félicitaient les membres du Conseil car ils avaient ainsi une vue admirable sur la Tamise et tous les quartiers nord-est de la ville. L'endroit paraissait désert mais Jan, qui brandissait sa carte officielle à la manière d'un passeport pour le cas où quelqu'un lui poserait des questions, trouva sans peine la bibliothèque.

Il ne lui fallut pas loin d'une heure pour découvrir les grands catalogues stellaires et apprendre à se débrouiller dans le fatras de leurs innombrables rubriques. Il tremblait un peu en approchant du terme de sa quête et était bien content qu'il n'y eût personne aux alentours car sa nervosité aurait été remarquée.

Il remit le catalogue à sa place et resta longtemps immobile, regardant sans la voir la muraille de volumes qui s'étendait devant ses yeux. Enfin, il sortit, enfila les couloirs silencieux, passa devant le secrétariat – où quelqu'un s'affairait, maintenant, à déballer des colis de livres – et redescendit. Il prit l'escalier au lieu de l'ascenseur car il n'avait pas envie d'être enfermé dans la cabine. Il avait eu l'intention d'assister à une autre conférence mais, à présent, cela ne l'intéressait plus.

Un vent de tempête continuait de souffler dans son crâne quand, s'approchant de la berge, il laissa errer son regard sur la Tamise dont le flot paresseux glissait vers la mer. Il était difficile pour un garçon ayant la formation scientifique orthodoxe qui était la sienne de s'incliner devant la preuve qu'il détenait dorénavant. Il n'aurait jamais la certitude absolue de sa véracité mais les présomptions étaient écrasantes. Tout en suivant le bord du fleuve à pas lents, il passa les faits en revue.

Premier fait : Aucune des personnes présentes chez Rupert lors de la soirée n'avait pu savoir qu'il poserait cette question-là. Lui-même ne le savait pas d'avance. Ç'avait été une réaction spontanée dictée par les circonstances. Donc, personne n'avait pu préparer de réponse, personne n'avait pu avoir cette réponse toute prête dans la tête.

Second fait : « NGS 549672 » ne signifiait sans doute rien pour

quiconque n'était pas astronome. Bien que le grand recensement géographique national eût été achevé un demi-siècle auparavant, seuls quelques milliers de spécialistes étaient au courant de son existence. Quelqu'un qui y choisirait un nombre au hasard serait dans l'incapacité de dire en quel point du ciel se trouvait l'étoile correspondante.

Mais – et c'était le troisième fait qu'il découvrait soudain – la petite étoile insignifiante baptisée NGS 549672 était précisément située au bon endroit, au cœur de la constellation de Carina, à l'extrémité du lumineux sillage que Jan avait vu quelques nuits plus tôt quitter le système solaire pour s'enfoncer dans les abîmes de l'espace.

Une coïncidence ? C'était invraisemblable. NGS 549672 ne pouvait pas ne pas être la patrie des Suzerains. Cependant, accepter cette thèse, c'était violer tous les principes de la méthode scientifique auxquels Jan était indéfectiblement attaché. Eh bien soit ! Violons les principes ! Acceptons comme un fait que la fantastique expérience de Rupert ait d'une façon ou d'une autre établi un contact avec une source de connaissances jusque-là insoupçonnée !

Rashaverak ? C'était, semblait-il, l'explication la plus probable. Le Suzerain s'était trouvé en dehors du cercle mais ce n'était là qu'un détail secondaire. D'ailleurs, ce n'était pas le mécanisme paraphysique qui intéressait Jan, mais seulement l'exploitation du résultat obtenu.

On savait fort peu de chose sur NGS 549672 que rien ne distinguait d'un million d'autres étoiles. Le catalogue indiquait toutefois sa magnitude, ses coordonnées et les caractéristiques de son spectre. Il suffirait de se documenter un peu et d'effectuer quelques calculs élémentaires pour savoir, de manière au moins approximative, à quelle distance de la Terre orbitait la planète des Suzerains.

Un sourire se forma lentement sur les lèvres du jeune homme quand, tournant le dos à la Tamise, il balaya du regard la blanche et étincelante façade du Palais des Sciences. Savoir, c'est pouvoir – et il était le seul homme sur Terre à savoir d'où les Suzerains étaient originaires. Quel usage ferait-il de ce savoir, il l'ignorait. Il resterait enfoui à l'abri dans son cerveau en attendant que l'heure sonne à l'horloge du destin.

10

La race humaine continuait de se prélasser avec indolence sous le soleil de ce long été de paix et de prospérité sans nuages. Il était inconcevable que l'hiver vienne. L'Âge de Raison, trop prématurément annoncé deux siècles et demi plus tôt par les artisans de la Révolution française, était vraiment arrivé. Cette fois, il n'y avait pas à en douter.

Cela n'allait évidemment pas sans certains inconvénients, mais on les acceptait de bonne grâce. Il fallait être d'un âge canonique pour se rendre compte que les journaux que sortaient les télé-imprimeurs dont tous les foyers étaient équipés étaient d'une lecture quelque peu fastidieuse. C'en était fini des crises qui, jadis, faisaient les gros titres à la une. Il n'y avait plus de crimes mystérieux pour dérouter la police et faire naître dans le cœur des foules cette vertueuse indignation qui n'était souvent qu'envie refoulée. Les meurtres qui se commettaient n'étaient jamais mystérieux : il suffisait de manœuvrer un cadran et l'on assistait *de visu* à sa reconstitution. L'existence d'instruments capables d'une telle prouesse avait suscité au début une panique phénoménale parmi les citoyens les plus respectueux de la loi. Cet affolement, les Suzerains, pour qui la plupart des caprices de la psychologie humaine n'avaient pas de secrets mais à qui certaines de ses excentricités échappaient encore, néanmoins, ne l'avaient pas prévu. Ils s'étaient vus dans l'obligation de préciser sans équivoque qu'aucun mouchard n'espionnerait les Terriens et qu'une surveillance extrêmement stricte serait exercée sur le nombre infime d'appareils confiés à des mains humaines. C'est ainsi, par exemple, que le projecteur de Rupert Boyce cessait d'être opérant au delà des limites de la réserve, de sorte que Maïa et lui-même étaient les seules personnes qui se trouvaient dans son rayon d'action.

La presse n'accordait même pas une attention particulière aux rares crimes graves qui avaient lieu : les gens bien élevés, après tout, ne font pas de gorges chaudes sur les aberrations d'autrui.

La durée de la semaine de travail était maintenant de vingt heures en moyenne mais ces vingt heures étaient une sinécure. Les tâches qui demeuraient encore étaient des besognes mécaniques de routine. L'intelligence humaine était trop précieuse pour être gaspillée alors que quelques centaines de transistors, une poignée de cellules photo-électriques et un mètre cube de circuits imprimés étaient parfaitement capables d'accomplir le même labeur. Certaines usines fonctionnaient des semaines entières sans recevoir la visite d'un seul être humain. On ne faisait appel à l'homme que pour dénouer les situations délicates, prendre les décisions, concevoir de nouvelles entreprises – les robots se chargeaient du reste.

Une pareille somme de loisirs aurait, un siècle plus tôt, créé d'énormes problèmes. L'éducation avait résolu la plupart d'entre eux, car un esprit bien meublé ignore l'ennui. Le niveau de culture existant aurait été inimaginable autrefois. Rien ne permettait de penser que l'intelligence de l'espèce eût progressé, mais pour la première fois, l'individu avait toutes les possibilités voulues pour utiliser au mieux ses capacités intellectuelles.

Presque tout le monde possédait deux résidences situées en des points très éloignés du globe. Maintenant que les pôles étaient ouverts à l'habitat, une considérable fraction de la race humaine émigrait régulièrement tous les six mois de l'Arctique à l'Antarctique afin de bénéficier du long été polaire qui ignorait la nuit. À moins que l'on préférât se retirer dans le désert, au sommet des montagnes ou même sous la mer. Aucun lieu de la planète n'était désormais inaccessible à la science et la technologie. Il suffisait que l'on ait vraiment envie d'y aller.

Les plus originales de ces résidences offraient de temps en temps à la presse l'occasion de publier des nouvelles à sensation. Même dans la société la plus parfaitement organisée, il y aura toujours des accidents. Peut-être le fait que des gens estimaient que la possession d'une villa douillette nichée sous le faîte de l'Everest ou derrière le rideau écumant des chutes du Zambèze valait la peine de prendre le risque de se rompre le cou – ce qui arrivait quelquefois – était-il un bon signe. Cela avait pour conséquence qu'il y avait toujours quelqu'un à sauver quelque part. C'était devenu une sorte de jeu – presque un sport planétaire.

On pouvait se passer ces fantaisies parce que ni le temps ni l'argent ne manquaient. La suppression des armées avait immédiatement presque multiplié par deux la richesse effective de la Terre et l'augmentation de la production avait fait le reste. Aussi était-il difficile de comparer le niveau de vie du XXIe siècle avec celui d'aucun de ses prédécesseurs. Tout était si bon marché que les produits de première nécessité étaient fournis gratuitement. Cet approvisionnement était un service public, comme l'avaient été, dans le temps, l'entretien des routes, l'adduction d'eau, l'éclairage urbain et le tout-à-l'égout. On pouvait se rendre partout où on le désirait, manger tous les mets dont on avait envie sans débourser un sou. Chacun avait acquis ce droit en devenant un membre productif de la société.

Il y avait naturellement des fainéants, mais le nombre de gens vraiment décidés à vivre dans l'oisiveté complète est beaucoup moins élevé qu'on le croit généralement. L'entretien de ces parasites était un fardeau infiniment moins lourd que celui d'une armée de poinçonneurs, de commis de magasin, d'employés de banque, d'agents

de change, etc. dont la fonction essentielle consistait, somme toute, à transférer des articles d'une colonne de registre à une autre.

On avait calculé que près du quart de l'activité globale de la race humaine s'appliquait dorénavant au sport. Des sports allant des passe-temps sédentaires comme les échecs à des distractions pour casse-cou comme le ski de descente. Cet état de choses avait eu une conséquence inattendue : la mort du professionnalisme. Il y avait trop d'amateurs brillants et la mutation de l'économie avait rendu caduc l'ancien système.

L'industrie du spectacle arrivait en tête juste derrière le sport. Pendant plus de cent ans, des gens avaient cru que Hollywood était le centre du monde. C'était encore plus vrai aujourd'hui, mais l'on pouvait dire à coup sûr que les productions de l'an 2050 auraient paru d'une cérébralité incompréhensible en 1950. Un certain progrès était à noter : la dictature du box office était abolie.

Mais en dépit des divertissements et des amusements prodigués par une planète en passe de se transformer en un gigantesque Luna Park, certains trouvaient encore le temps de poser une vieille question qui n'avait jamais reçu de réponse :

— *Et maintenant, où allons-nous ?*

11

Jan, appuyé contre l'éléphant, les mains posées sur sa peau aussi rugueuse que l'écorce d'un arbre, examinait les longues défenses du pachyderme et sa trompe que le talent du taxidermiste avait arquée en un mouvement de défi ou de salutation. Il se demandait quelles créatures plus étranges encore contempleraient cet exilé de la Terre sur leurs mondes inconnus.

— Combien d'animaux avez-vous livrés aux Suzerains ? s'enquit-il.

— Au moins cinquante, mais celui-là est naturellement le plus gros, répondit Rupert. Il est superbe, non ? La plupart étaient de toutes petites bêtes – des papillons, des serpents, des singes, etc. Encore que j'aie eu un hippopotame l'année dernière.

Un sourire sans joie retroussa les lèvres de Jan.

— Vous allez me dire que j'ai des idées morbides mais j'imagine qu'ils doivent avoir un joli groupe d'*Homo sapiens* empaillés à l'heure qu'il est. Je me demande à qui est revenu l'honneur de représenter notre espèce.

— Vous avez sans doute raison, fit Rupert avec détachement. Ce devrait être facile par le truchement des hôpitaux.

— Que se passerait-il, poursuivit Jan d'une voix rêveuse, si quelqu'un se présentait volontairement comme spécimen *vivant*… étant évidemment entendu que le retour serait garanti ?

Son beau-frère s'esclaffa mais sans méchanceté.

— C'est une proposition ? Je dois la transmettre à Rashaverak ?

Jan examina un instant cette éventualité avec un certain sérieux. Mais il secoua la tête.

— Euh… non. Je pensais seulement tout haut. Ils repousseraient sans aucun doute ma candidature. À propos, avez-vous vu Rashaverak ces derniers temps ?

— Il m'a rendu visite il y a six mois. Il venait de mettre la main sur un livre que je recherchais. C'était gentil de sa part. Jan fit lentement le tour de l'éléphant, admirant l'art avec lequel le naturaliste l'avait à jamais fixé à l'apothéose de sa vigueur.

— Avez-vous fini par découvrir ce qu'il voulait ? enchaîna-t-il. Je veux dire qu'il semble y avoir incompatibilité entre les connaissances scientifiques des Suzerains et les recherches occultes.

Rupert lui décocha un regard soupçonneux. Était-ce une pierre dans son jardin ?

— L'explication qu'il m'a donnée m'a paru plausible. En tant qu'anthropologue, il s'intéresse à tous les aspects de notre culture. N'oubliez pas qu'ils ont tout leur temps. Ils peuvent se pencher sur des

détails qu'un chercheur humain ne pourrait jamais approfondir. Lire tout le contenu de ma bibliothèque, cela n'a probablement pas coûté un effort démesuré à Rashy.

C'était peut-être vrai mais Jan n'était pas convaincu. Il avait parfois songé à confier son secret à Rupert, mais sa prudence naturelle l'avait toujours retenu. À la première visite de son ami le Suzerain, son beau-frère en laisserait échapper une partie – la tentation serait trop forte.

— Au fait, j'y pense, fit Rupert en sautant du coq à l'âne. Si vous trouvez ce spécimen colossal, que diriez-vous alors de la commande qui a été passée à Sullivan ! Il leur a promis de leur livrer les deux monstres les plus gros qui existent : un cachalot et un calmar géant. On les présentera engagés dans un duel à mort. Ça fera un sacré tableau !

Jan garda le silence. L'idée qui avait soudain germé dans son esprit était trop exorbitante, trop fantastique pour être prise au sérieux. Et pourtant, en raison même de son audace, elle pourrait réussir…

— Que vous arrive-t-il ? s'inquiéta Rupert. Un coup de chaleur ?

Jan se secoua pour revenir à la réalité.

— Non, ça va. Je me demandais seulement comment les Suzerains feront pour prendre livraison d'un colis de cette taille.

— Bah ! Un de leurs vaisseaux de fret s'amènera, ils ouvriront un panneau et hisseront l'objet à son bord.

— C'est exactement ce que je pensais.

Ç'aurait pu être une cabine d'astronef, mais ce n'était pas une cabine d'astronef. Les parois disparaissaient sous les cadrans et les jauges. Il n'y avait pas de hublots – rien qu'un large écran auquel le pilote faisait face. Le bâtiment pouvait transporter six passagers, mais pour le moment, il n'y en avait qu'un : Jan.

Il contemplait l'écran avec un intérêt passionné, enregistrant tous les aspects de l'étrange région inconnue qui passaient devant ses yeux. Inconnue… oui, aussi inconnue que ce qu'il découvrirait par-delà les étoiles si son plan délirant marchait. Il avait pénétré dans un royaume peuplé de créatures de cauchemar se dévorant les unes les autres au cœur de ténèbres que rien n'avait troublées depuis la création du monde. Un royaume au-dessus duquel les hommes naviguaient depuis des millénaires. Il s'étendait mille mètres à peine au-dessous de la quille de leurs bateaux : et pourtant, jusqu'à une date récente – quelques siècles –, il était plus mystérieux encore que la face visible de la lune.

Le pilote piquait des hauteurs océanes en direction de l'immensité, encore inexplorée, de la fosse du Pacifique Sud, suivant

l'invisible réseau d'ondes sonores émises par les balises disposées sur le fond. Ils étaient encore aussi loin du plateau sous-marin que les nuages flottant au-dessus de la surface de la Terre…

Il n'y avait pas grand-chose à voir. C'était en vain que les détecteurs du submersible fouillaient les eaux. Les perturbations dues aux tuyères avaient sans doute semé l'effroi parmi les petits poissons. Si jamais une créature avait l'idée de venir aux informations, ce serait un monstre trop énorme pour savoir ce qu'est la peur.

Le minuscule habitacle vibrait sous l'effet de l'énergie qui animait le sous-marin – cette énergie capable de tenir en échec la pression colossale qui s'exerçait sur lui, capable de créer cette petite bulle de lumière et d'air permettant à des hommes de vivre. Si elle tombait en panne, se disait Jan, ils seraient prisonniers d'un cercueil de métal enfoui dans les profondeurs du limon pélagique.

— Il est temps de faire le point, dit le pilote.

Il abaissa plusieurs commandes. Les tuyères se turent, le sous-marin ralentit doucement et finit par s'immobiliser. Il flottait maintenant en équilibre, tel un ballon atmosphérique.

Il ne fallut que quelques instants pour relever la position au sonar. « Avant de relancer les moteurs, on va voir si on entend quelque chose », annonça le pilote quand il eut terminé.

Un murmure grave et continu tomba alors du haut-parleur, inondant la petite cabine silencieuse. Jan n'arrivait pas à déceler un bruit tranchant sur les autres. C'était une rumeur uniforme noyant tous les sons individuels. C'était la conversation de myriades de créatures marines. Jan avait l'impression d'être au cœur d'une forêt grouillante de vie sauf que, dans une forêt, il aurait reconnu la voix de quelques animaux. Mais ici, il était impossible d'isoler et d'identifier un seul des fils constituant cette bruissante tapisserie. C'était si insolite, si étranger à son expérience que ses cheveux se dressaient sur sa tête. Et cependant, il s'agissait d'une partie du monde qui était le sien…

Un cri perçant creva le voile de ce bruit de fond comme un éclair déchire une sombre nuée d'orage. Très vite, il s'estompa, devint une plainte de spectre, un ululement qui mourut peu à peu. Un instant plus tard, cela se répéta, mais cette fois la source de cette lamentation était plus éloignée. Et soudain, ce fut un chœur tonitruant, un tel pandémonium que le pilote se hâta de baisser le volume du son.

— Qu'est-ce que c'est que ça, au nom du ciel ? balbutia Jan.

— Curieux, n'est-ce pas ? C'est un troupeau de baleines à une dizaine de kilomètres de nous. Je savais qu'elles étaient dans les parages et j'ai pensé que vous aimeriez les entendre.

Jan frissonna.

— Et moi qui me figurais que la mer était silencieuse ! Pourquoi

mènent-elles un pareil tapage ?

— Je suppose qu'elles se causent. Sullivan pourrait vous le dire. On raconte qu'il est même capable d'identifier des baleines à l'oreille, bien que cela me paraisse difficile à croire. Tiens ! Nous avons de la visite.

Un poisson aux mâchoires invraisemblablement démesurées se profilait sur l'écran d'observation. Il semblait très gros, mais comme Jan ne savait pas quelle était l'échelle de l'image, il était malaisé de se faire une idée de sa taille. Juste au-dessous de ses ouïes se balançait un long tentacule s'achevant par un organe en forme de cloche qui échappait à l'analyse.

— Nous le voyons à l'infrarouge, dit le pilote. On va le regarder à la lumière normale.

Le poisson disparut complètement. Seul demeurait cette espèce de breloque d'où émanait une vive phosphorescence. Soudain, et cela ne dura qu'une fraction de seconde, il redevint fugitivement visible quand un chapelet de points lumineux ponctua son corps.

— C'est une baudroie. Et ça, c'est l'appât avec lequel elle attire d'autres poissons. Fantastique, hein ? Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi l'appât n'attire pas des poissons assez gros pour la manger, elle. Mais on ne va pas attendre toute la journée ici. Vous allez voir comment elle va s'esbigner quand je vais remettre le moteur en marche.

La cabine recommença à trépider quand le sous-marin bondit en avant. Alors, l'énorme poisson alluma tous ses feux qui clignotèrent frénétiquement en signe d'alerte et, filant comme un météore, il s'enfonça dans l'obscurité abyssale.

La lente descente reprit. Au bout de vingt minutes, les invisibles faisceaux des détecteurs accrochèrent les premiers détails du fond. Le submersible passait à la verticale d'une lointaine chaîne de collines basses à la silhouette bizarrement molle et bombée. Les aspérités qu'elles avaient peut-être eues jadis avaient été depuis longtemps gommées par la pluie incessante tombant de là-haut. Même ici, en plein Pacifique, loin des grands estuaires qui entraînaient peu à peu les continents dans la mer, elle tombait sans interruption. C'était une pluie faite de détritus que les tempêtes arrachaient aux flancs des Andes, de cadavres d'innombrables créatures, de la poussière des météores qui, après avoir erré des siècles et des siècles dans l'espace, trouvaient enfin leur dernier repos. Elle préparait dans la nuit éternelle de l'océan les fondations des terres qui émergeraient un jour.

Les collines s'éloignaient derrière eux. Elles constituaient, à en juger par les cartes que Jan avait sous les yeux, les avant-postes d'une vaste plaine encore trop distante pour que les détecteurs l'effleurent.

Ils descendaient toujours.

Une nouvelle image commençait maintenant à prendre forme sur l'écran mais, du fait de la perspective, Jan mit un moment à interpréter ce qu'il voyait. Brusquement, il comprit que le sous-marin s'approchait d'une montagne qui se dressait sur l'invisible plaine.

L'image était plus claire, à présent. À courte distance, la définition s'améliorait et l'écho était presque aussi distinct qu'une image visuelle. Jan discernait les détails, il voyait d'étranges poissons qui se poursuivaient au milieu des rochers. À un moment donné, une créature à l'aspect vénéneux dont la gueule était un gouffre béant glissa lentement devant une anfractuosité à demi cachée. Un long tentacule jaillit de façon si foudroyante que l'œil était incapable de suivre son mouvement, scellant le destin du poisson frétillant qu'il avait capturé.

— Nous sommes presque arrivés, annonça le pilote. Vous allez pouvoir voir le labo d'ici une minute.

Ils surplombaient à vitesse réduite un éperon rocheux planté au pied de la montagne. Maintenant, on apercevait la plaine. Jan estima qu'ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres du fond. Enfin, il distingua à environ un kilomètre une grappe de sphères posées sur des trépieds et que des tubulures reliaient entre elles. On aurait dit les cuves d'une usine de produits chimiques et, en vérité, elles fonctionnaient sur les mêmes principes de base que de tels réservoirs, à cette différence près que les pressions qu'elles devaient supporter étaient extérieures au lieu d'être internes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda tout à coup Jan d'une voix étranglée en tendant un doigt tremblant en direction de la sphère la plus proche. Le curieux réseau de lignes qui s'entrecroisaient à sa surface n'était pas autre chose qu'un enchevêtrement de tentacules gigantesques. Comme le bâtiment s'en approchait, Jan vit qu'ils aboutissaient à une sorte de gros sac flasque muni de deux énormes yeux.

— Ce doit être Lucifer, répondit le pilote sur un ton indifférent. Quelqu'un est sans doute en train de lui donner son dîner.

Il enfonça une touche et se pencha au-dessus de la console.

— S.2 appelle Labo. Je suis en procédure de contact. Voudriez-vous chasser votre petit copain ?

La réponse ne tarda pas :

— Labo à S.2. O.K. Allez-y pour le contact. Lucifer va dégager.

La paroi de la sphère de métal occupait presque tout l'écran, maintenant. Jan eut encore le temps d'entr'apercevoir un phénoménal tentacule ponctué de ventouses qui se repliait précipitamment devant le submersible ; puis il y eut un claquement sourd suivi d'une série de grincements quand les crampons cherchèrent les logements hérissant l'ovale lisse de la coque. Quelques minutes plus tard, le sous-marin

adhérait solidement à la sphère. Les deux tambours d'entrée s'étaient verrouillés et le sas se vissait dans la large cavité filetée de l'étrave. Quand le signal indiquant que les pressions étaient égalisées s'alluma, les panneaux s'ouvrirent. Il n'y avait plus qu'à pénétrer à l'intérieur du Laboratoire Océanographique de Grands Fonds N°1.

Jan trouva le Pr Sullivan dans une petite pièce en désordre servant apparemment à la fois de bureau, d'atelier et de laboratoire, l'œil collé à un microscope braqué sur un objet ressemblant à s'y méprendre à une petite bombe. Il s'agissait vraisemblablement d'une capsule pressurisée à l'intérieur de laquelle quelque spécimen de la faune des grands fonds nageait allègrement dans des conditions de pression pour lui normales – plusieurs tonnes par centimètre carré.

— Comment va Rupert ? demanda Sullivan en levant la tête. Et en quoi puis-je vous être utile ?

— Il va très bien. Il m'a chargé de vous transmettre ses amitiés et de vous dire qu'il se ferait une joie de venir vous rendre visite si sa claustrophobie ne l'en empêchait.

— Il est certain qu'il ne serait pas à la noce ici, sous cinq mille mètres d'eau ! Et vous, ça ne vous gêne pas ?

Jan haussa les épaules.

— Pas plus que si j'étais à bord d'un stratojet. S'il y a un pépin, le résultat est le même dans les deux cas.

— C'est le bon sens même, mais le nombre de gens qui partagent ce point de vue est étonnamment restreint. (Sullivan se mit à jouer avec les vis de réglage de son microscope, puis décocha un coup d'œil intrigué à son visiteur.) Je serais ravi de vous faire faire le tour du propriétaire, mais je dois vous avouer que j'ai été un peu surpris quand Rupert m'a fait part de votre requête. Qu'un fanatique des choses de l'espace comme vous s'intéresse à notre travail, cela échappe à ma compréhension. Ne vous tromperiez-vous pas de direction, par hasard ? (Il exhala un petit rire amusé.) Pour ma part, je n'ai jamais compris pourquoi vous êtes si pressé d'aller là-haut. Répertorier et classer tout ce qu'abritent les mers demandera encore des siècles.

Jan prit une profonde aspiration. Il était content que Sullivan ait lui-même abordé le sujet : cela faciliterait sérieusement les choses. En dépit du ton badin employé par l'ichtyologiste, ils avaient beaucoup de points communs, tous les deux. Il ne devrait pas être tellement compliqué de s'entendre avec lui, d'obtenir son amical concours. Sullivan était un homme d'imagination – autrement, il ne se serait pas passionné ainsi pour le monde sous-marin. Mais il était nécessaire d'être prudent, car ce que Jan se préparait à lui demander était peu orthodoxe, c'était le moins qu'on pouvait dire.

Un point, en tout cas, était acquis : même si Sullivan refusait de

l'aider, il ne trahirait pas son secret. Et ici, dans ce tranquille petit bureau tout au fond de l'océan, il n'y avait guère de danger que les Suzerains, quels que fussent leurs prodigieux pouvoirs, puissent surprendre leur conversation.

— Professeur Sullivan, commença Jan, vous vous intéressez à la faune pélagique. À supposer que les Suzerains vous interdisent de descendre dans l'océan, quels seraient vos sentiments ?

— Je me sentirais frustré à l'extrême, c'est évident.

— Je n'en doute pas. Mais supposons encore que vous ayez un jour l'occasion de parvenir à votre but sans qu'ils le sachent. Que feriez-vous ? Saisiriez-vous la balle au bond ?

Sullivan n'avait pas le goût de l'hésitation.

— Et comment ! On discuterait plus tard.

Il n'y a plus qu'à ferrer, se dit Jan. Il ne peut plus reculer, maintenant – à moins qu'il n'ait peur des Suzerains. Et je doute qu'il soit homme à avoir peur de quoi que ce soit.

Jan se pencha au-dessus de la table encombrée et se prépara à expliquer son affaire.

Sullivan n'était pas un imbécile. Avant même que son interlocuteur eût ouvert la bouche, il lui adressa un sourire sardonique.

— C'est donc ça qui vous amène ? Très, très intéressant ! Eh bien, entrez dans le vif du sujet et dites-moi pourquoi je devrais vous aider.

12

À une époque antérieure, le Pr Sullivan aurait été considéré comme un objet de luxe onéreux. Le coût de ses recherches équivalait à celui d'une petite guerre, et en vérité, on pouvait le comparer à un général perpétuellement en campagne contre un ennemi qui ne désarmait jamais. Cet ennemi, c'était la mer et elle combattait avec ses propres armes : le froid, l'obscurité, et surtout, la pression. Sullivan, de son côté, affrontait l'adversaire avec son intelligence et son savoir-faire d'ingénieur. Il avait remporté beaucoup de victoires, mais la mer était patiente : elle pouvait attendre. Sullivan savait qu'un jour ou l'autre, il commettrait une erreur. Au moins avait-il la consolation d'être sûr qu'il ne se noierait pas. Ce serait beaucoup trop rapide pour qu'il en ait le temps.

Il s'était refusé à s'engager dans un sens ou dans un autre quand Jan avait formulé sa requête, mais il savait d'avance quelle serait sa réponse finale. C'était l'occasion d'une expérience on ne peut plus intéressante. Malheureusement, il n'en connaîtrait jamais l'aboutissement. Enfin ! cela n'avait rien de nouveau dans le domaine de la recherche et il avait lancé d'autres programmes qui ne seraient pas achevés avant bien des décennies.

Le Pr Sullivan était un homme courageux et intelligent, mais quand il examinait rétrospectivement sa carrière, force lui était de reconnaître qu'elle ne lui avait pas apporté le genre de renommée qui fait vivre le nom d'un savant à travers les siècles. Et voilà que se présentait l'occasion, totalement inattendue, de faire entrer le sien dans l'Histoire par la grande porte. Il n'aurait avoué cette ambition à personne. Cependant, il fallait lui rendre cette justice : il aurait aidé Jan même si son rôle dans la conspiration avait dû rester à jamais ignoré.

Jan, quant à lui, se tâtait, à présent. La dynamique de sa découverte l'avait entraîné jusqu'au point où il en était arrivé sans que cela lui eût coûté beaucoup d'efforts. Il s'était documenté, mais n'avait rien entrepris de positif pour matérialiser son rêve. Mais dans quelques jours, il serait contraint de prendre sa décision. Si le Pr Sullivan acceptait de lui apporter son concours, il n'y aurait plus moyen de battre en retraite. Il lui faudrait faire face à l'avenir qu'il avait choisi avec toutes ses conséquences.

Finalement, ce qui lui fit sauter le pas fut l'idée que, s'il laissait passer cette chance incroyable, il ne se le pardonnerait jamais. Il passerait le reste de son existence à se vautrer dans de vains regrets – et rien ne pouvait être plus odieux que cette perspective.

La réponse de Sullivan lui parvint quelques heures après qu'il eut tranché. Cette fois, les dés étaient jetés. Sans hâte, parce qu'il avait encore tout son temps, il commença à mettre ses affaires en ordre.

« Ma chère Maïa – ainsi commençait la lettre –, ce que j'ai à t'apprendre te causera une certaine surprise – et c'est un euphémisme. Quand tu liras ces lignes, j'aurai quitté la Terre. Mais n'en déduis pas que je serai allé sur la Lune comme bien des gens. Non : je serai en route vers la planète des Suzerains. Je serai le premier homme à s'évader du système solaire.

« Je confierai cette lettre à l'ami qui m'aide dans mon entreprise. Il la conservera par-devers lui jusqu'au moment où il saura que mon plan – sa première phase, tout du moins – aura réussi. Il sera alors trop tard pour que les Suzerains fassent quelque chose. Je serai si loin et voyagerai à une telle vitesse que je doute qu'un ordre de rapatriement puisse me rattraper. Et même dans le cas contraire, il est hautement improbable que la nef soit capable de faire demi-tour pour rallier la Terre. D'ailleurs, je ne pense pas avoir suffisamment d'importance.

« Laisse-moi t'expliquer tout d'abord comment les choses se sont développées. Tu connais l'intérêt que je porte à la navigation spatiale et tu sais que j'ai toujours déploré qu'il nous soit interdit de nous rendre sur d'autres planètes et que nous soyons tenus dans l'ignorance de la civilisation des Suzerains. S'ils n'étaient pas intervenus, nous aurions sûrement déjà pu nous poser sur Mars et sur Vénus. J'admets qu'il est également probable que nous nous serions détruits avec les bombes à cobalt et les autres armes planétaires que le XX^{e} siècle avait mises au point. Il y a cependant des moments où je regrette que nous soyons dans l'incapacité d'assumer nos responsabilités.

« Les Suzerains ont sans doute leurs raisons pour nous maintenir enfermés dans la nursery et ce sont sans doute d'excellentes raisons. Mais même si je les connaissais, je ne pense pas que cela changerait grand-chose à mes sentiments – ni à mes actes.

« Tout a effectivement commencé lors de la soirée chez Rupert. (Par parenthèse, il n'en sait rien bien qu'il m'ait mis sur la bonne piste.) Te rappelles-tu la séance idiote qu'il avait organisée et comment elle s'est terminée quand cette fille – j'ai oublié son nom – s'est évanouie ? J'avais demandé de quelle étoile les Suzerains sont originaires et la réponse a été : « NGS 549672. » En fait, je ne m'étais pas attendu à une réponse et, jusqu'à ce moment, j'avais pris toute cette affaire à la blague. Mais quand j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une référence de catalogue astronomique, j'ai décidé de voir ça de plus près et j'ai constaté que l'étoile en question appartenait à la constellation de Carina. Or, l'une des rares données certaines que nous

possédons en ce qui concerne les Suzerains est qu'ils sont venus de cette direction.

« Cela dit, je ne prétends savoir ni comment ni d'où cette information nous est parvenue. Quelqu'un a-t-il lu dans l'esprit de Rashaverak ? Même dans cette hypothèse, il serait assez invraisemblable que les Suzerains connaissent le numéro de code de leur étoile d'origine qui lui est attribué dans un de nos catalogues stellaires. Le mystère est total et je laisse aux gens comme Rupert le soin de le résoudre – s'ils le peuvent ! Il me suffit, quant à moi, de détenir ce renseignement et de pouvoir agir en fonction de lui.

« Grâce à l'observation des décollages des nefs, nous connaissons assez bien leur vitesse, maintenant. Leur accélération de départ est si phénoménale quand elles quittent le système solaire qu'elles doivent approcher la vélocité de la lumière en moins d'une heure. La déduction qui s'impose est que les Suzerains ont un moyen de propulsion agissant en bloc sur tous les atomes de leurs vaisseaux. Autrement, tout ce qui se trouverait à bord serait instantanément broyé. Pourquoi mettent-ils en œuvre des accélérations aussi colossales alors qu'ils ont tout l'espace à leur disposition et qu'ils pourraient prendre tout leur temps pour atteindre leur vitesse de croisière ? Ma théorie est la suivante : ils captent d'une façon ou d'une autre l'énergie de champ qui enveloppe les étoiles, ce qui les oblige à effectuer leurs manœuvres de démarrage et d'arrêt à proximité immédiate d'un soleil. Mais tout cela est secondaire…

« L'important, c'est de connaître la distance qu'ils ont à franchir et, par conséquent, la durée du voyage. NGS 549672 est à quarante années-lumière de la Terre. Comme la vitesse des nefs est égale à plus de 99 % de celle de la lumière, il doit prendre plus de quarante ans de notre temps. De notre temps : c'est là le point crucial.

« Tu as peut-être lu que de curieux phénomènes interviennent quand on atteint une vitesse voisine de celle de la lumière. Le temps lui-même s'écoule à un rythme différent, plus lentement, de sorte que quelques mois terrestres ne représenteraient pas plus de quelques jours sur les vaisseaux des Suzerains. Cet effet est absolument fondamental. Il a été découvert il y a plus d'un siècle par le grand Einstein.

« Je me suis livré à des calculs en me fondant sur ce que nous savons des caractéristiques de leur générateur stellaire, le stardrive, et en m'appuyant sur la théorie de la relativité. Pour les passagers d'une de ces nefs, le voyage Terre-NGS 549672 ne durera pas plus de deux mois alors que, dans le même laps de temps, il se sera écoulé quarante années sur la Terre. C'est un paradoxe, je le sais, mais si cela peut te consoler, les plus grands esprits se sont cassé les dents sur lui depuis qu'Einstein l'a formulé.

« L'exemple suivant te donnera peut-être une idée du genre de choses qui peuvent se produire et te fera comprendre plus clairement la situation. Si les Suzerains me renvoient directement sur la Terre, je n'aurai vieilli que de quatre mois à mon retour. Mais la Terre, elle, aura vieilli de quatre-vingts ans. Tu te rends donc compte, Maïa, que, quoi qu'il advienne, cette lettre est une lettre d'adieu…

« Je n'ai guère d'attaches qui me retiennent ici, tu ne l'ignores pas. Je peux donc partir sans remords. Je n'ai encore rien dit à Mère. Elle aurait eu une crise de nerfs et je n'aurais pas pu le supporter. C'est mieux ainsi. Bien que j'aie essayé de faire la part du feu depuis la mort de Père… mais à quoi bon remettre tout cela sur le tapis ?

« J'ai abandonné mes études et expliqué aux autorités universitaires que je devais m'installer en Europe pour des raisons de famille. Tout est réglé, tu n'as aucun souci à te faire.

« Tu dois sans doute penser que je suis fou car il semble impossible de s'introduire dans un vaisseau des Suzerains. Mais j'ai trouvé un moyen. C'est une occasion absolument inespérée et elle ne se représentera probablement plus : Karellen, j'en suis certain, ne commet jamais deux fois la même erreur. Connais-tu la légende du cheval de Troie qui permit aux soldats grecs de forcer les défenses de la cité ? Mais il y a dans la Bible un épisode qui illustre encore mieux le stratagème que j'ai imaginé… »

— Vous serez certainement plus à l'aise que Jonas, dit Sullivan. Il n'avait, que l'on sache, ni électricité ni sanitaire à sa disposition. Mais il vous faudra beaucoup de provisions et je vois que vous avez prévu de prendre de l'oxygène. Pourrez-vous en emporter assez pour tenir deux mois dans un espace aussi confiné ?

Il tapota du doigt les croquis minutieux que Jan avait étalés sur la table et que maintenaient, en guise de presse-papiers, le microscope et le crâne d'un improbable poisson.

— J'espère que l'oxygène ne sera pas nécessaire, répondit Jan. Nous savons que les Suzerains respirent notre air, mais ils ne semblent pas en raffoler et il se pourrait que leur atmosphère soit pour moi irrespirable. Quant au problème du ravitaillement, la narcosamine le résoudra. Il n'y a aucun risque. Quand nous serons en route, je m'administrerai une injection qui me rendra inconscient pendant six semaines, à quelques jours près en plus ou en moins. À ce moment-là, je toucherai presque au port. En fait, ce n'était pas tellement la nourriture et l'oxygène qui m'inquiétaient, mais l'ennui.

Le Pr Sullivan hocha rêveusement la tête.

— Oui, la narcosamine est un produit inoffensif et il est possible de la doser avec une très grande précision. Mais il vous faudra une sérieuse réserve de vivres. Quand vous vous réveillerez, vous

claquerez de faim et vous serez maigre comme un clou. Supposez que vous mouriez d'inanition parce que vous n'aurez pas la force de vous servir d'un ouvre-boîtes ?

— J'y ai songé, répliqua Jan, quelque peu vexé. Je me nourrirai très classiquement de sucre et de chocolat.

— Parfait ! Je suis heureux de constater que vous avez étudié la question sous tous ses angles et que vous ne traitez pas cette affaire comme s'il s'agissait d'un exercice d'acrobatie susceptible d'être décommandé si les choses ne se passaient pas conformément à votre attente. Vous jouez avec votre vie, c'est votre droit, mais je n'aimerais pas me dire que je vous ai aidé à vous suicider.

Sullivan souleva distraitement le crâne de poisson et Jan posa la main sur le plan pour l'empêcher de s'enrouler.

— Heureusement, poursuivit l'ichtyologiste, le matériel dont vous avez besoin est standard et notre atelier sera en mesure de le fabriquer en quelques semaines. Et si vous changez d'avis entre-temps…

— Je n'en changerai pas.

« …J'ai examiné tous les risques de l'entreprise. Mon plan est apparemment sans faille. Au bout de six semaines, je sortirai de ma cachette à l'instar d'un vulgaire passager clandestin et je me livrerai. À ce moment, nous serons presque arrivés au terme du voyage et nous nous apprêterons à nous poser sur la planète des Suzerains.

« Dès lors, évidemment, la décision leur appartiendra. Il est probable qu'il me renverront sur la Terre par le premier vaisseau en partance. Mais je peux au moins espérer voir quelque chose. J'ai une caméra de quatre millimètres et des kilomètres de film. Ce ne sera pas ma faute si je ne peux pas m'en servir. Et, au pire, j'aurai apporté la preuve que l'on ne peut pas maintenir éternellement l'homme en quarantaine. J'aurai créé un précédent qui obligera Karellen à prendre une initiative quelconque.

« Voilà, ma chère Maïa, ce que j'avais à te dire. Je sais que je ne te manquerai pas énormément. Avouons-le franchement : les liens qui nous unissaient ont toujours été assez lâches. Et, maintenant que tu es mariée à Rupert, tu seras heureuse comme un poisson dans l'eau au sein de ton univers personnel. C'est en tout cas le vœu que je forme.

« Adieu, donc, et bonne chance. Ce sera avec plaisir que je ferai la connaissance de tes petits-enfants. Arrange-toi pour qu'ils soient au courant de l'aventure de leur arrière-grand-oncle.

« Ton frère affectionné

JAN »

13

Quand il vit l'objet pour la première fois, Jan eut du mal à croire que ce qu'il avait sous les yeux n'était pas le fuselage d'un petit avion de ligne en cours d'assemblage. Le squelette de métal de vingt mètres de haut, parfaitement profilé, était enserré dans la trame d'un échafaudage léger sur lequel s'affairaient les soudeurs.

— Oui, dit Sullivan en réponse à la question du jeune homme. Nous employons les techniques aéronautiques et la plupart des hommes sont des spécialistes issus de cette industrie. On a de la peine à s'imaginer qu'un animal de cette taille peut être vivant et bondir hors de l'eau comme je les ai pourtant vus faire, n'est-ce pas ?

Tout cela était captivant, mais Jan avait d'autres choses en tête. Il scrutait la gigantesque structure en quête d'une cachette convenant à sa petite cellule – son « cercueil climatisé », comme l'avait baptisée Sullivan. Sur ce point, il fut immédiatement rassuré : il y avait suffisamment d'espace pour donner asile à une douzaine de passagers clandestins.

— L'infrastructure me paraît presque terminée. Quand allez-vous lui mettre sa peau ? Je suppose que vous avez d'ores et déjà capturé votre cétacé. Sinon, vous n'auriez pas su quelles dimensions donner à l'armature.

La remarque eut le don d'amuser vivement Sullivan.

— Nous n'avons pas l'intention de pêcher le moindre cachalot. D'ailleurs, ils n'ont pas de peau au sens habituel du mot. Enrober ce cadre d'une enveloppe de graisse épaisse de vingt centimètres serait impraticable. Non, nous allons fabriquer un simulacre en plastique que nous peindrons ensuite avec le plus grand soin. Quand nous en aurons fini, personne ne sera capable de faire la différence.

Dans ce cas, songea Jan, les Suzerains auraient été mieux avisés de prendre des photos et de construire eux-mêmes une copie grandeur nature du bestiau sur leur propre planète. Mais peut-être que leurs nefs de ravitaillement repartaient à vide et qu'une babiole comme un cachalot de vingt mètres passerait quasiment inaperçue. Des êtres disposant d'énergie et de ressources aussi phénoménales n'allaient pas se casser la tête pour faire des économies sordides…

Le Pr Sullivan était debout devant l'une de ces colossales statues qui constituaient le plus grand des défis lancés à l'archéologie depuis la découverte de l'île de Pâques. Roi, dieu ou tout autre chose qu'elle pût être, son regard aveugle semblait se poser sur l'homme qui contemplait son œuvre. Sullivan était fier de son enfant et il regrettait que celui-ci dût être dans si peu de temps banni de la vue des

hommes.

Le tableau vivant aurait pu passer pour le fantasme d'un artiste fou travaillant dans le délire de la drogue. C'était cependant la fidèle copie de la vie. L'artiste, en l'occurrence, était la nature elle-même. Peu d'hommes avaient assisté à un spectacle pareil avant qu'eût été perfectionnée la télévision sous-marine – et c'était une scène qui ne durait que quelques secondes les rares fois où les titanesques protagonistes surgissaient à la surface des eaux tumultueuses. Ces combats se déroulaient dans la nuit des abîmes océaniques où les cachalots cherchaient pitance. Une pitance qui n'était pas du tout d'accord pour être dévorée vive.

Le cachalot s'apprêtait à refermer sur sa proie sa gueule béante dont la mâchoire inférieure étirée était garnie de dents acérées. Sa tête disparaissait presque sous l'enchevêtrement convulsif des tentacules blêmes et flasques du calmar géant qui se défendait farouchement. Des cercles livides de vingt centimètres de diamètre et davantage mouchetaient son épiderme, là où les ventouses s'étaient posées. L'un de ces tentacules était déjà réduit à l'état de moignon et il ne pouvait y avoir de doute sur l'issue de l'affrontement. Quand ces deux monstres, les plus gros de la planète, se battaient en duel, c'était toujours au cachalot que revenait la victoire. En dépit de la force énorme de sa forêt de tentacules, le seul espoir du calmar était de chercher son salut dans la fuite avant que la mâchoire patiente de son adversaire l'eût déchiqueté. Ses yeux dépourvus d'expression, larges de cinquante centimètres, étaient braqués sur son meurtrier – bien que, selon toute vraisemblance, aucun des combattants ne pût voir son adversaire dans les ténèbres abyssales.

Le montage, d'une longueur hors-tout de plus de trente mètres, était enfermé dans une cage aux barreaux d'aluminium à laquelle un palan était déjà fixé. Tout était prêt : il ne restait plus qu'à attendre le bon plaisir des Suzerains. Sullivan souhaitait qu'ils se dépêchent : le suspense commençait à être inconfortable.

Quelqu'un sortit du bureau. Quelqu'un qui, visiblement, le cherchait. Sullivan reconnut son principal collaborateur et alla à sa rencontre.

— Alors, Bill, que se passe-t-il ?

Bill tenait un message à la main. Il avait la mine réjouie.

— De bonnes nouvelles, professeur. Nous sommes à l'honneur ! Le Superviseur veut venir en personne voir notre œuvre avant qu'elle soit embarquée. Vous vous rendez compte de la publicité dont nous allons bénéficier ? Cela va nous donner un sérieux coup de main quand nous solliciterons une nouvelle subvention. Il y a longtemps que j'espérais quelque chose comme ça.

Le Pr Sullivan avala péniblement sa salive. Il n'était pas opposé à

la publicité, mais cette fois, il craignait d'en avoir un peu trop.

Karellen, planté devant la tête du cachalot, examinait le museau camus et la mâchoire aux dents d'ivoire du cétacé. Sullivan, qui s'efforçait de ne pas montrer sa gêne, se demandait ce qu'il pensait. Rien dans le comportement du Superviseur n'était de nature à suggérer qu'il nourrissait des soupçons et sa visite pouvait facilement s'expliquer de façon naturelle. Mais Sullivan serait heureux quand elle aurait pris fin.

— Il n'existe pas d'animaux aussi volumineux sur notre planète, dit Karellen. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous vous avons demandé de réaliser ce groupe. Mes… euh… mes compatriotes seront fascinés.

— Compte tenu de la faible gravité de votre planète, j'aurais pensé, au contraire, qu'il y en avait de très gros. Après tout, vous êtes beaucoup plus grands que nous.

— Oui, mais nous n'avons pas d'océans. Et, pour ce qui est de la taille, la terre ferme est incapable de rivaliser avec la mer.

C'était parfaitement exact. Et, à la connaissance de Sullivan, ce renseignement sur le monde des Suzerains était inédit. Voilà qui allait intéresser ce sacré Jan !

Présentement, ce dernier, assis dans une hutte à un kilomètre de là, des jumelles aux yeux, suivait anxieusement le déroulement de l'inspection. Il ne cessait de se répéter qu'il n'y avait rien à craindre. L'examen le plus attentif du cachalot ne pouvait en aucun cas révéler son secret. Il n'en demeurait pas moins que Karellen pouvait suspecter quelque chose – qu'il jouait au chat et à la souris avec eux.

Le même soupçon grandissait dans l'esprit de Sullivan quand le Superviseur plongea son regard dans le gouffre qu'était le gosier du cétacé.

— Il y a dans votre Bible, dit-il, un récit remarquable, à propos d'un prophète hébreu, un certain Jonas, qui, ayant fait naufrage, fut avalé par une baleine et ainsi ramené sain et sauf à terre. Croyez-vous qu'il puisse y avoir un fait réel à la base de cette légende ?

— Pour autant que je le sache, il existe un cas parfaitement authentifié. Un pêcheur de baleines fut effectivement avalé et régurgité sans conséquences fâcheuses. Il va sans dire que, s'il était resté plus de quelques secondes dans le ventre de la baleine, il aurait péri asphyxié. Et il a eu beaucoup de chance de ne pas se faire broyer entre ses dents. C'est une histoire presque incroyable mais pas absolument impossible.

— Fort intéressant.

Karellen regarda encore un moment l'imposante mâchoire du cachalot, puis il passa au calmar. Sullivan faisait des vœux pour qu'il

n'ait pas entendu le soupir de soulagement qu'il avait laissé échapper.

— Si j'avais su ce qui m'attendait, dit le Pr Sullivan, je vous aurais flanqué à la porte de mon bureau à l'instant même où vous avez essayé de me communiquer votre folie.

— Je suis désolé, répondit Jan, mais nous avons gagné la partie.

— Espérons-le. En tout cas, je vous souhaite bonne chance. Si vous voulez changer d'avis, il vous reste encore six heures.

— C'est six de trop. À présent, seul Karellen peut m'arrêter. Si jamais je reviens sur la Terre et si j'écris un livre sur les Suzerains, je vous le dédierai.

— Ça me fera une belle jambe, grommela Sullivan. Je serai mort depuis belle lurette.

Il constata avec surprise et non sans une certaine consternation, parce qu'il n'avait rien d'un sentimental, que ces adieux commençaient à l'attendrir. Au cours des semaines durant lesquelles ils avaient monté leur complot, il avait fini par se prendre d'amitié pour Jan.

De plus, l'idée qu'il prêtait peut-être la main à un suicide compliqué le travaillait.

Il maintint l'échelle pendant que le jeune homme grimpait et s'introduisait dans la gueule béante du monstre en prenant soin d'éviter la rangée de dents dont se hérissait sa mâchoire. Il vit à la lumière de la torche électrique Jan se retourner et agiter le bras avant de disparaître dans l'antre du gosier. Le claquement du tambour du sas qui s'ouvrait et se refermait retentit. Puis ce fut le silence.

Sous la lune dont la clarté avait transformé le combat pétrifié en scène de cauchemar, le Pr Sullivan regagna son bureau à pas lents en se demandant ce qu'il avait fait et ce qui en résulterait. Mais cela, il ne le saurait évidemment jamais. Peut-être que Jan foulerait à nouveau ce sol n'ayant vieilli que de quelques mois après avoir fait l'aller et retour. Mais même dans ce cas, il serait de l'autre côté de l'infranchissable barrière du temps car quatre-vingts années auraient passé sur la Terre.

La lumière s'était allumée dans le minuscule cylindre métallique aussitôt que Jan avait refermé le tambour intérieur. Sans se perdre en réflexions, il commença immédiatement à procéder aux vérifications en suivant la procédure de routine qu'il avait mise au point. Le matériel et les provisions de bouche étaient chargés depuis plusieurs jours, mais une dernière inspection qui lui confirmerait que rien n'avait été oublié était nécessaire pour le mettre dans l'état d'esprit requis.

Une heure plus tard, entièrement rassuré, il s'étendit sur la couchette en mousse de caoutchouc et récapitula ses plans. Le seul son

brisant le silence était le faible vrombissement de l'horloge-calendrier électrique qui le réveillerait lorsque le voyage approcherait de son terme.

Il était confiant. Ici, dans sa cellule, il ne sentirait rien car les forces phénoménales qui propulsaient les nefs des Suzerains devaient être parfaitement compensées. Sullivan avait objecté que le groupe s'affaisserait s'il était soumis à une accélération de quelques *g :* ses… clients lui avaient alors garanti qu'il n'y avait aucun danger que cela se produise.

Cependant, la pression atmosphérique serait considérablement modifiée. C'était sans importance puisque les sujets étaient creux et pouvaient « respirer » par plusieurs orifices. Avant de sortir de son refuge, Jan devrait égaliser les pressions. Il partait du principe que l'atmosphère de la nef lui serait irrespirable. Mais un simple masque et des bouteilles d'oxygène régleraient le problème. Nul besoin de s'encombrer d'un équipement plus élaboré. Et s'il pouvait respirer sans assistance mécanique, tant mieux.

Inutile d'attendre plus longtemps : cela ne ferait qu'user ses nerfs. Il sortit la seringue déjà remplie d'une solution soigneusement dosée. C'étaient les recherches sur l'hibernation animale qui avaient conduit à la découverte de la narcosamine. En dépit de ce que l'on croyait couramment, elle ne provoquait pas un état d'animation suspendue. Elle se bornait à ralentir de façon notable les processus vitaux, mais les phénomènes métabolitiques se poursuivaient à un rythme très ralenti. C'était comme si l'on recouvrait le brasier de la vie qui continuait de couver sous terre. Mais quand, quelques semaines ou quelques mois plus tard, le produit cessait d'agir, les braises redevenaient flammes et le dormeur se réveillait. La narcosamine était parfaitement inoffensive. La nature l'utilisait depuis des millions d'années pour protéger un grand nombre de ses enfants de l'hiver, la saison de la faim.

Jan dormait. Il ne sentit pas la traction des filins soulevant l'énorme cage métallique pour l'entreposer dans la soute de la nef. Il n'entendit pas les panneaux se refermer – ils ne se rouvriraient pas avant trois cents millions de millions de kilomètres. Il n'entendit pas derrière la coque puissamment blindée le cri de protestation lointain et assourdi de l'atmosphère terrestre quand le vaisseau s'élança pour retrouver son élément naturel.

Et il n'entendit pas davantage démarrer le générateur stellaire.

14

Les conférences hebdomadaires attiraient toujours la grande foule, mais aujourd'hui, la cohue était telle que les journalistes avaient de la peine à prendre des notes. Pour la mille et unième fois, ils maugréaient contre le conservatisme et le manque d'égards dont faisait preuve Karellen. N'importe où ailleurs, ils auraient des caméras de télévision, des magnétophones, bref tous les accessoires nécessaires à l'exercice de la profession hautement mécanisée qui était la leur. Mais non ! Force leur était de se contenter d'instruments aussi archaïques que du papier et des crayons – et même, si incroyable que cela paraisse, de prendre des notes en sténo !

Il y avait eu, bien entendu, des tentatives en vue d'introduire clandestinement des magnétophones dans la salle de conférences. Les appareils étaient ressortis tout aussi clandestinement, mais un seul coup d'œil à leurs mécanismes fumants avait suffi à démontrer la futilité de l'expérience. Et tout le monde avait compris pourquoi il était recommandé de laisser à l'extérieur les montres et autres objets métalliques dans l'intérêt de leurs propriétaires…

Comble d'iniquité, Karellen enregistrait lui-même tout ce qui se disait pendant la séance. Des reporters coupables d'inattention ou de falsification – mais c'était très rare – s'étaient vus convoqués par des subalternes qui les avaient priés au cours d'une entrevue brève mais désagréable d'écouter avec attention l'enregistrement des propos que le Superviseur avait réellement tenus. La leçon n'avait pas eu besoin d'être répétée.

La façon dont les rumeurs couraient était étrange. Aucune annonce préalable n'était faite et pourtant la salle était invariablement comble chaque fois que Karellen avait une déclaration importante à faire, événement qui se produisait deux ou trois fois par an en moyenne.

Les murmures se turent quand le grand portail s'ouvrit. Karellen apparut et prit place sur l'estrade. Il faisait sombre – la pénombre correspondait sans aucun doute à la lumière du lointain soleil des Suzerains – et le Superviseur de la Terre n'avait pas mis les lunettes fumées qu'il portait d'habitude quand il sortait au grand jour.

Au brouhaha des salutations, il répondit par un protocolaire « Bonjour à tous » avant de se tourner vers un personnage de haute taille à l'air distingué qui se tenait au premier rang de la foule. M. Golde, doyen du Club de la Presse, avait peut-être été l'inspirateur de l'annonce très *butler* britannique : « Trois journalistes, mylord, et un gentleman du *Times.* » Il s'habillait et se comportait comme un diplomate de la vieille école : personne n'hésitait à le prendre comme

confident et personne n'avait jamais eu à le regretter.

— Il y a beaucoup de monde aujourd'hui, monsieur Golde. Vous devez être à court de nouvelles.

Le gentleman du *Times* sourit et s'éclaircit la gorge.

— Je compte sur vous pour y remédier, monsieur le Superviseur.

Il observa intensément Karellen tandis que celui-ci préparait sa réplique. Il était exaspérant de ne pouvoir déchiffrer d'expressions sur les visages des Suzerains, aussi impénétrables que des masques. Leurs grands et larges yeux dont la pupille était contractée même sous ce médiocre éclairage plongeaient un regard insondable dans ceux, ouvertement inquisiteurs, des humains. Le double orifice respiratoire de leurs joues – si le mot joue convenait pour désigner ces renflements cannelés couleur de basalte – exhalait un sifflement quasi imperceptible tandis que les hypothétiques poumons de Karellen aspiraient péniblement l'air ténu de la Terre. Golde ne discernait que de minuscules poils blancs qui palpitaient rigoureusement à contretemps du cycle respiratoire. On pensait généralement qu'il s'agissait de filtres antipoussière et l'on avait édifié à partir de ce fragile postulat des théories complexes sur la composition de l'atmosphère du monde natal des Suzerains.

— Oui, j'ai en effet des nouvelles à vous annoncer. Vous n'êtes évidemment pas sans savoir qu'un de mes ravitailleurs a récemment quitté la Terre pour retourner à sa base. Nous venons d'apprendre qu'un passager clandestin était à bord.

Cent crayons s'immobilisèrent, cent paires d'yeux convergèrent sur l'extraterrestre.

— Un passager clandestin, dites-vous, monsieur le Superviseur ? répéta Golde. Puis-je vous demander qui était cet homme – et comment il s'est introduit dans le vaisseau ?

— Il se nomme Jan Rodricks. C'est un étudiant en ingénierie de l'université du Cap. Les autres détails, vous les découvrirez sans aucun doute par vous-mêmes. Vos méthodes d'investigation sont très efficaces.

Karellen sourit. Son sourire était quelque chose de bien singulier. Il était presque entièrement limité à ses yeux. Sa bouche rigide dépourvue de lèvres ne bougeait pour ainsi dire pas. Était-ce là une de ces nombreuses attitudes humaines que le Suzerain imitait avec tant d'art ? Globalement, en effet, c'était la mimique du sourire et on l'admettait aisément comme telle.

— Quant à la technique qu'il a utilisée, c'est d'une importance secondaire, continua le Superviseur. Je puis vous assurer, vous et tous les astronautes en puissance, qu'il sera impossible de réitérer cet exploit.

— Que va-t-il advenir de ce jeune homme ? insista Golde. Sera-t-il

rapatrié ?

— Cela n'est pas de mon ressort, mais j'ai tout lieu de penser qu'il reviendra par la prochaine nef. Les conditions d'existence qu'il trouvera en arrivant seront trop… étrangères pour qu'il se sente à son aise. Ce qui m'amène à l'objet essentiel de la conférence d'aujourd'hui.

Karellen ménagea une pause. Le silence s'épaissit.

— Le fait que la Terre est interdite d'espace a provoqué un certain mécontentement parmi les éléments les plus jeunes et les plus romanesques de la population. Nous avions nos raisons pour prononcer cet interdit : nous ne prohibons pas pour le plaisir. Mais vous est-il arrivé de vous demander – pardonnez cette analogie qui manque un peu d'obligeance – ce qu'éprouverait un homme des cavernes brusquement transporté dans une de vos cités modernes ?

— Il y a une différence fondamentale, protesta le *Herald Tribune*. Nous avons l'habitude de la Science. Il y a très certainement sur votre planète beaucoup de choses que nous ne comprendrions pas, mais nous n'y verrions aucune magie.

— En êtes-vous bien sûr ? (Karellen parlait si bas qu'on avait de la peine à entendre.) Cent ans seulement séparent l'âge de l'électricité de l'âge de la machine à vapeur, mais comment un ingénieur de l'époque victorienne réagirait-il devant un poste de télévision ou un ordinateur électronique ? Et combien de temps survivrait-il s'il se mettait à chercher à savoir comment ils fonctionnent ? Le gouffre qui sépare deux technologies peut facilement devenir assez profond pour être… mortel.

— On a de la veine, murmura Reuters à l'oreille de la B.B.C. Il se prépare à faire une déclaration politique importante. Les symptômes ne trompent pas.

— Et ce n'est pas la seule raison qui nous a conduits à enfermer les humains dans le ghetto de la Terre.

La lumière pâlit et s'éteignit complètement tandis qu'une forme opalescente prenait naissance au centre de la salle. Elle se coagula, se muant en un tourbillon d'étoiles. C'était une nébuleuse spirale observée d'un point situé bien au delà du plus extérieur de ses soleils.

La voix de Karellen s'éleva dans l'obscurité.

— Jamais un œil humain n'a encore contemplé ce spectacle. Vous êtes en train de regarder votre propre univers, la galaxie-île à laquelle appartient votre Soleil telle qu'elle apparaît à l'observateur à une distance d'un demi-million d'années-lumière.

Un long silence suivit ces mots. Puis Karellen enchaîna ; mais maintenant, il y avait dans sa voix quelque chose qui n'était ni tout à fait de la pitié ni à proprement parler du mépris :

— Votre espèce est apparue notoirement incapable de régler les problèmes de sa petite planète. Quand nous sommes arrivés, vous

étiez sur le point de vous détruire de vos propres mains grâce aux pouvoirs que la science vous avait imprudemment fournis. Sans notre intervention, la Terre serait aujourd'hui un désert radio-actif. À présent, la paix règne et la race humaine est unifiée. Vous serez bientôt assez civilisés pour gérer les affaires de la planète sans notre aide. Peut-être pourrez-vous finalement faire face aux problèmes que pose l'administration d'un système tout entier – disons une cinquantaine de lunes et de planètes. Mais croyez-vous vraiment pouvoir un jour avoir la maîtrise de *ceci ?*

La nébuleuse se dilata. Les étoiles, maintenant animées d'un mouvement impétueux, surgissaient et s'évanouissaient aussi vite que les étincelles d'une forge. Et chacun de ces fugaces éclairs était un soleil autour duquel tournoyaient un nombre indéterminé de planètes.

— Votre galaxie compte à elle seule quatre-vingt-sept mille millions de soleils, chuchota Karellen. Et ce chiffre lui-même ne donne qu'une faible idée de l'immensité de l'espace. Si vous tentiez de relever ce défi, vous seriez semblables à des fourmis qui essaieraient de répertorier et de classifier tous les grains de sable de tous les déserts du globe. Non, à l'étape actuelle de son évolution, votre race est dans l'incapacité de relever ce formidable défi. Ma tâche consiste en partie à vous protéger des forces qui sont tapies au milieu des étoiles, des forces qui transcendent tout ce que vous pourriez imaginer.

L'image embrumée des brasiers galactiques s'effaça. La lumière revint dans la vaste salle soudain silencieuse.

Karellen fit demi-tour pour sortir. La conférence était terminée. Arrivé à la porte, il s'arrêta et se tourna vers l'assistance frappée de mutisme.

— C'est une idée cruelle, mais vous devez la regarder en face. Peut-être votre domination s'étendra-t-elle un jour sur les planètes. Mais les étoiles ne sont pas pour l'Homme.

Les étoiles ne sont pas pour l'Homme. Oui, les humains seraient déconfits de voir les portes du ciel se refermer sur leur nez, mais il fallait qu'ils apprennent à faire face à la vérité – à la part de vérité, tout au moins, que l'on pouvait miséricordieusement leur montrer.

Dans la lointaine solitude de la stratosphère, Karellen contemplait la planète et les créatures confiées à sa garde, mission dont il se serait bien passé. Il songeait à tout ce que l'avenir tenait en réserve, il songeait à ce que serait ce monde dans une douzaine d'années.

Les humains ne sauraient jamais quelle chance ils avaient eue. En l'espace d'une vie d'homme, l'humanité était parvenue à un bonheur qu'aucune autre race n'avait jamais connu. Ç'avait été l'âge d'Or. Mais l'or est aussi la couleur du couchant, la couleur de l'automne. Et seules

les oreilles de Karellen pouvaient percevoir les premières plaintes des tempêtes de l'hiver.

De même qu'il était le seul à savoir avec quelle inexorable hâte l'âge d'Or approchait de sa fin.

LA DERNIÈRE GÉNÉRATION

15

— Regarde-moi ça ! explosa George Greggson en lançant le journal à Jean.

Malgré les efforts de celle-ci pour l'intercepter, le journal atterrit mollement en travers de la table du petit déjeuner. Après avoir gratté la confiture qui le maculait, elle se plongea dans la lecture de l'article qui avait déclenché la fureur de George en faisant de son mieux pour prendre un air indigné. Le résultat n'était pas totalement convaincant car Jean était bien souvent d'accord avec les critiques. En général, elle gardait pour elle ses opinions hérétiques, et pas simplement pour avoir la paix. George ne demandait pas mieux qu'elle (ou n'importe qui d'autre) le couvre d'éloges, mais si elle avait le malheur d'émettre la moindre réserve, elle était sûre d'avoir droit à un cinglant sermon stigmatisant son analphabétisme dans le domaine de la chose artistique.

Quand elle eut relu deux fois de suite le papier, elle baissa métaphoriquement les bras. Le compte rendu lui paraissait tout à fait favorable. Ce qu'elle dit :

— Il paraît avoir apprécié. Pourquoi ronchonnes-tu ?

— Relis donc ça, gronda George en posant brutalement le doigt au beau milieu de la colonne.

— *Dans la séquence du ballet, les verts délicats tendres du fond étaient particulièrement agréables et reposants pour l'œil.* Eh bien ?

— Ils n'étaient pas verts ! J'ai mis un temps fou à trouver la nuance exacte de bleu. Et qu'est-ce qui se passe ? Un abruti d'ingénieur sabote l'équilibre des couleurs en régie. Ou alors, c'est que le poste de cet imbécile de critique est déréglé. Quelle couleur as-tu vu sur le nôtre ?

— Euh… je ne m'en souviens pas, avoua Jean. Poupée s'est mise à brailler juste à ce moment et je suis allée voir ce qui lui arrivait.

— Ah !

George retomba dans un calme à peine frémissant mais Jean savait que le volcan pourrait se réveiller d'un instant à l'autre. Néanmoins, l'éruption, quand elle se produisit, fut tout à fait modérée.

— J'ai trouvé une nouvelle définition de la télé, murmura George sur un ton sépulcral. C'est le moyen de bloquer la communication entre l'artiste et le public.

— Alors, qu'est-ce que tu proposes ? rétorqua-t-elle. Qu'on en revienne au théâtre avec des acteurs en chair et en os ?

— Et pourquoi pas ? C'est précisément à cela que je pense. Tu te rappelles cette lettre que m'avaient envoyée les gens de la Nouvelle-Athènes ? Ils m'en ont écrit une autre. Cette fois, je vais leur répondre.

— Tu parles sérieusement ? (Une légère inquiétude perçait dans la voix de Jean.) Ils me font l'effet d'être une bande de cinglés.

— Il n'y a qu'une seule façon d'en avoir le cœur net. J'ai l'intention d'aller là-bas dans deux semaines. Je dois reconnaître que leur production littéraire a l'air parfaitement valable. Et il y a des types remarquables chez eux.

— Si tu te figures que je vais me mettre à faire la cuisine sur un feu de bois ou à m'habiller avec des peaux de bêtes, tu te fais des illu…

— Allons ! Ne dis pas d'imbécillités ! Ces histoires-là, c'est de la blague. La Colonie a tout ce qui est réellement nécessaire pour mener une vie civilisée. Les fariboles inutiles ne les intéressent pas, c'est tout. D'ailleurs, cela fait deux ans que je ne suis pas allé dans le Pacifique. Ça nous fera faire un petit voyage.

— Jusque-là, j'approuve des deux mains. Mais je n'ai pas envie que Junior et Poupée deviennent deux sauvages polynésiens.

— Ils ne deviendront pas des sauvages, je peux te le promettre.

George avait raison. Mais pas au sens où il l'entendait.

— Comme vous l'avez remarqué du haut des airs en arrivant, dit le petit homme assis en face d'eux sur la véranda, la Colonie est constituée de deux îles reliées par une jetée. Celle-ci, c'est Athènes. La seconde a été baptisée Sparte. Elle est rocailleuse, désertique, et c'est un merveilleux terrain d'entraînement pour les sportifs. (Son regard s'abaissa fugitivement à la hauteur de la taille des visiteurs et George se tortilla imperceptiblement dans son fauteuil de rotin.) Mais revenons-en à Athènes.

« Le but de la Colonie, vous l'avez compris, est d'édifier une communauté culturelle stable et indépendante, possédant ses propres traditions artistiques. L'entreprise, il faut le noter, a été précédée d'un considérable travail de recherches. Il s'agit, en réalité, d'une expérience d'ingénierie sociale appliquée ayant pour base une analyse mathématique hautement complexe que je ne prétends pas être capable d'appréhender. Tout ce que je sais, c'est que les socio-mathématiciens ont calculé la taille optimale de la Colonie, l'éventail de sa population, et surtout, ils ont déterminé la constitution dont elle devrait être dotée pour bénéficier d'une stabilité à long terme.

« Nous sommes gouvernés par un Conseil de huit directeurs ayant chacun la responsabilité d'un département, à savoir la production, l'énergie, la sociologie, les arts, l'économie, les sciences, le sport et la philosophie.

Il n'y a pas de président permanent. La présidence est assurée par tous les directeurs à tour de rôle en fonction d'une rotation annuelle.

« La population est actuellement un peu supérieure à cinquante

mille personnes, ce qui est légèrement au-dessous du chiffre idéal. C'est pour cela que nous nous préoccupons du recrutement. Et il y a par la force des choses un certain gaspillage : dans différents secteurs plus spécialisés que les autres, nous ne sommes pas encore tout à fait autarciques.

« Sur cette île, nous essayons de sauvegarder une part de l'indépendance de l'humanité : ses traditions artistiques. Nous ne nourrissons aucune hostilité envers les Suzerains : nous voulons simplement qu'on nous laisse œuvrer comme nous l'entendons. Quand ils ont détruit les anciennes nations et le mode de vie que l'homme avait connu depuis l'aube des temps, les Suzerains ont arraché le bon grain avec l'ivraie. Aujourd'hui, le monde est assoupi, routinier et, culturellement parlant, cadavérique. Rien de véritablement nouveau n'a été créé depuis l'arrivée des Suzerains. La raison de cet état de choses saute aux yeux. D'une part, il n'existe plus rien qui incite à se battre ; d'autre part, il y a trop de distractions et d'occasions de divertissement. Vous rendez-vous compte que les programmes de radio et de télévision fournissent au total plus de cinq cents heures d'écoute quotidienne ? Si vous n'aviez aucune activité et si vous ne dormiez pas, vous ne pourriez capter que le vingtième des programmes qu'un bouton qu'il suffit de tourner met à votre disposition ! Il n'est pas étonnant que les gens soient devenus des sortes d'éponges passives qui absorbent mais ne créent pas. Saviez-vous que chaque personne passe désormais en moyenne trois heures par jour devant le petit écran ? Bientôt, on cessera purement et simplement de vivre. Suivre les épisodes des divers feuilletons familiaux, voilà qui sera avant longtemps un travail à plein temps !

« À Athènes, les distractions ont la part qui leur revient légitimement. En outre, ce ne sont pas des spectacles en conserve : elles sont vivantes. Dans une collectivité de cette taille, la participation du public est presque totale, avec tout ce que cela implique pour les acteurs et pour les créateurs. À propos, nous avons un excellent orchestre symphonique. Sans doute l'un des six meilleurs du monde.

« Mais je ne vous demande pas de me croire sur parole. Voici comment les choses se passent en principe. Les candidats restent quelques jours pour prendre le vent. S'ils ont alors l'impression qu'ils aimeraient se joindre à nous, ils sont soumis à toute une série de tests psychologiques qui représentent, en vérité, notre principale ligne de défense. Environ un tiers des postulants est rejeté, généralement pour des motifs qui n'ont rien d'infamant, pour des raisons qui n'auraient aucune importance ailleurs. Ceux qui passent l'obstacle retournent chez eux le temps nécessaire pour régler leurs affaires et ils viennent nous rejoindre ensuite. Il leur arrive parfois de changer d'avis à ce

stade, mais c'est très exceptionnel et presque invariablement pour des mobiles d'ordre personnel indépendants de leur volonté. À présent, nos tests sont quasiment fiables à cent pour cent. Ceux qui en triomphent sont des gens vraiment motivés.

— Et si quelqu'un changeait d'avis plus tard ? demanda anxieusement Jean.

— Eh bien, il partirait. Aucun problème. C'est arrivé une ou deux fois.

Un long silence suivit cet exposé. Jean regardait George qui caressait d'un air songeur ses favoris – les pattes de lapin étaient à la mode dans les milieux artistiques. S'ils ne brûlaient pas définitivement leurs vaisseaux, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. La Colonie était un endroit intéressant et ses habitants étaient loin d'être aussi farfelus qu'elle ne l'avait craint. Et les enfants s'y plairaient. C'était, en dernière analyse, la seule chose qui comptait.

Ils s'installèrent six semaines plus tard. La maison de plain-pied était petite mais convenait parfaitement à une famille de quatre personnes qui n'avait nulle intention de s'agrandir. Les accessoires d'assistance ménagère essentiels étaient au grand complet et Jean concéda que, en tout cas, il n'y avait aucun danger de revenir à l'ère obscure de l'esclavage domestique. Elle fut néanmoins désagréablement impressionnée en découvrant une cuisine. Dans une collectivité de cette importance, il aurait normalement dû y avoir un centre de distribution alimentaire. Cinq minutes d'attente et hop ! le repas commandé est servi. L'individualisme, c'est très très joli, se dit-elle, mais c'était peut-être pousser les choses un peu trop loin, et elle se demanda avec appréhension si, outre l'obligation de cuisiner, elle ne serait pas contrainte de confectionner de ses mains les vêtements de sa petite famille. Mais il n'y avait pas de rouet entre le lave-vaisselle automatique et la console radar. Bon… ce n'était pas aussi tragique que cela, après tout…

Le reste de la demeure était naturellement assez dépouillé et rudimentaire. Ils essuyaient les plâtres et il faudrait un certain temps pour transformer ce local aseptique flambant neuf en un vrai foyer chaleureux et humain. Pour ce faire, on pouvait compter sur les enfants : ils seraient des catalyseurs efficaces. Déjà (mais Jean ne le savait pas encore), un poisson agonisait dans la baignoire, infortunée victime de l'ignorance de Jeffrey qui n'avait pas la moindre idée de la différence fondamentale entre l'eau douce et l'eau de mer.

S'approchant de la fenêtre veuve de voilages, elle embrassa la Colonie du regard. La vue était belle, on ne pouvait pas le nier. La maison se dressait à mi-pente de la modeste colline qui, faute de concurrence, était le point culminant de l'île d'Athènes. On apercevait

à deux kilomètres en direction du nord la digue, telle une lame de couteau fendant les eaux, qui reliait celle-ci à Sparte, îlot rocheux dont le sinistre cône volcanique qui le surmontait faisait un contraste si saisissant avec ce paysage idyllique dont Jean avait parfois un peu peur. Comment les savants pouvaient-ils être aussi certains que le volcan ne se réveillerait pas un jour pour tout engloutir ?

Une silhouette zigzagante qui, au mépris du code de la route, restait systématiquement dans le liséré d'ombre des palmiers, attira son regard. C'était George qui rentrait après sa première conférence. Ce n'était plus le moment de rêvasser mais de s'occuper de la maison.

Un fracas métallique annonça l'arrivée de la bicyclette de George. Combien de temps allait-il leur falloir à tous les deux pour apprendre à monter à vélo ? se demanda Jean. C'était là un autre aspect imprévu du mode de vie des insulaires. Les voitures personnelles étaient bannies. Elles n'étaient d'ailleurs pas nécessaire puisque la distance maxima que l'on pouvait parcourir en droite ligne n'atteignait même pas quinze kilomètres. Néanmoins, la communauté disposait de quelques véhicules de service public – camions, ambulances, voitures d'incendie – auxquels il était interdit de dépasser la vitesse de cinquante kilomètres à l'heure, sauf en cas d'urgence caractérisée. En conséquence, les habitants de la Nouvelle-Athènes faisaient beaucoup d'exercice, il n'y avait pas d'embouteillages – et pas d'accidents de la route.

George embrassa distraitement sa femme et se laissa choir sur le siège le plus proche en poussant un soupir de soulagement.

— Oh la la ! s'exclama-t-il en s'essuyant le front. Je suppose qu'on doit finir par s'habituer à grimper les côtes puisque tout le monde me dépassait. J'ai dû perdre au moins cinq kilos aujourd'hui.

— Comment s'est passée la journée ? s'enquit Jean en épouse attentionnée, avec le secret espoir que George ne serait pas exténué au point de ne pouvoir l'aider à défaire les bagages.

— Ça a été passionnant. Je ne me rappelle évidemment pas la moitié des gens que j'ai rencontrés, mais je les ai tous trouvés très sympathiques. Et le théâtre répond exactement à mon attente. La semaine prochaine, on commence à travailler le « Mathusalem » de Bernard Shaw. J'aurai l'entière responsabilité des décors. Cela va me changer un peu de ne plus avoir une dizaine de personnes pour m'expliquer qu'il n'est pas question de faire ci ou ça. Oui, je crois que je vais me plaire ici.

— Malgré les bicyclettes ?

George trouva suffisamment d'énergie pour sourire.

— Oui. Dans quinze jours, j'avalerai notre petite colline sans même m'en apercevoir.

Il ne le croyait pas vraiment ; ce fut cependant ce qui arriva. Mais

un mois s'écoula encore avant que Jean cessât d'avoir la nostalgie de son automobile et découvrit tout ce que l'on pouvait faire avec une cuisine particulière.

La Nouvelle-Athènes n'était pas une communauté naturelle qui s'était développée spontanément à la manière de la cité éponyme. Son organisation interne était le fruit d'une planification mise au point par un groupe d'hommes remarquables qui avaient travaillé sur le projet pendant de nombreuses années. À l'origine, ç'avait été un complot ouvertement dirigé contre les Suzerains, un défi implicite lancé à leur politique, sinon à leur puissance. Au début, les pères fondateurs étaient à peu près convaincus que Karellen leur mettrait des bâtons dans les roues. Mais le Superviseur n'avait rien fait – absolument rien. Ce qui, au fond, n'était pas aussi rassurant qu'on aurait pu le penser. Karellen avait tout son temps : il pouvait fort bien préparer une riposte différée. Ou avoir une telle certitude que l'expérience avorterait qu'il ne jugeait pas nécessaire d'intervenir.

Presque tout le monde avait prédit l'échec de la Colonie. Pourtant, dans le passé, longtemps avant que l'on eût maîtrisé les lois de la dynamique des sociétés, il avait existé de multiples communautés à caractère religieux ou philosophique. Certes, leur taux de mortalité avait été élevé mais quelques-unes avaient survécu. Et les fondations de la Nouvelle-Athènes étaient aussi solides que la science moderne le permettait.

Beaucoup de raisons avaient milité en faveur du choix d'une île, dont les moindres n'étaient pas les motifs psychologiques. En cet âge dominé par la notion de transport aérien, l'océan ne constituait pas une barrière physique, mais il apportait quand même un sentiment d'isolement. En outre, l'exiguïté de la surface disponible interdisait formellement le surpeuplement. On avait fixé à cent mille âmes le chiffre maximum de la population. Au delà, on perdrait les avantages inhérents à une collectivité petite et compacte. Chaque citoyen de la Nouvelle-Athènes – cela avait été l'un des buts des pères fondateurs – devait connaître tous ceux qui partageaient les mêmes centres d'intérêt, plus un ou deux pour cent du reste des habitants.

L'homme qui avait donné son impulsion à la Nouvelle-Athènes était un juif. Et, comme Moïse, il était mort avant d'entrer dans la Terre Promise : la Colonie avait été créée trois ans après sa disparition.

Ben Salomon était né en Israël, la dernière nation indépendante à avoir été fondée et qui, en conséquence, était celle qui avait eu la vie la plus brève. Les Israéliens avaient souffert peut-être plus douloureusement que n'importe quel autre peuple de l'éradication du principe de la souveraineté nationale, car voir se dissiper un rêve qui

vient tout juste de se réaliser après des siècles d'efforts, cela fait mal.

Ben Salomon n'était pas un fanatique, mais le souvenir de ce qu'il avait vécu dans son enfance avait dû être dans une large mesure à l'origine de la philosophie qu'il avait mise en pratique. Il se rappelait ce qu'avait été le monde avant l'arrivée des Suzerains et il ne voulait surtout pas que cela recommence. Aucun autre homme intelligent et de bonne volonté n'appréciait au même degré que lui les bienfaits que Karellen avait apportés à la race humaine, même si les objectifs ultimes des Suzerains le tracassaient quelque peu. Était-il possible, se demandait-il parfois, était-il possible que, en dépit de leur formidable intelligence, ils ne comprennent pas vraiment l'humanité et qu'ils soient en train de commettre une terrible erreur avec les meilleures intentions du monde ? Que, animés par leur passion altruiste de l'ordre et de la justice, ils aient résolu de réformer la Terre sans se rendre compte que, ce faisant, ils détruisaient l'âme de l'Homme ?

Le déclin s'était à peine amorcé, mais il n'était pas difficile de discerner les premiers symptômes de la décadence. Sans être lui-même un artiste, Salomon avait une idée précise de la nature de l'art et il était conscient que l'âge contemporain ne pouvait rivaliser en aucun domaine avec les réalisations des siècles précédents. Peut-être que les choses finiraient par s'arranger quand le choc produit par la brutale confrontation avec la civilisation des Suzerains se serait estompé. Mais rien n'était moins sûr et la sagesse exigeait que l'on souscrivît une police d'assurance.

La Nouvelle-Athènes était cette police d'assurance. La fondation avait demandé vingt ans et avait coûté des milliards de livres décimales – somme négligeable, compte tenu de la richesse totale de la Terre. Pendant quinze années, ç'avait été le calme plat. Tout était survenu au cours du dernier lustre.

Salomon n'aurait jamais pu arriver au bout de sa tâche s'il n'était parvenu à convaincre une poignée d'artistes parmi les plus célèbres de la validité de son projet. Ils y avaient adhéré, non pas parce que celui-ci était important pour l'espèce humaine, mais parce qu'il flattait leur variété. Cependant, une fois qu'ils furent convaincus, le monde leur avait prêté l'oreille et leur avait prodigué un soutien tout à la fois moral et matériel. Les vrais architectes de la Colonie avaient alors œuvré dans l'ombre derrière cette façade d'exaltation artistique.

Toute société est composée d'êtres humains dont le comportement individuel est imprévisible. Mais si l'on prend un nombre suffisant de sujets-échantillons, un certain nombre de lois commencent alors à apparaître – ce que les compagnies d'assurances avaient découvert depuis belle lurette. Bien que personne ne puisse dire quels individus seront morts à telle date, il est possible de prédire le nombre global des décès, et ce, avec un degré de précision considérable.

Il existait d'autres lois, plus subtiles, que des mathématiciens comme Weiner et Rashavesky avaient pressenties au début du XXe siècle. Des événements tels que les crises économiques, les effets de la course aux armements, la stabilité des groupes sociaux, les résultats des élections politiques, etc., étaient, selon eux, susceptibles d'être analysés grâce à un traitement mathématique adéquat. La grande difficulté était le nombre énorme des variables dont beaucoup étaient malaisées à mettre en équation. On ne pouvait dire catégoriquement à partir d'une série de courbes : « Lorsque ce seuil sera atteint, ce sera la guerre. » Et l'on ne pouvait pas davantage faire entrer en ligne de compte des événements échappant aussi totalement à la prévision que l'assassinat d'un leader politique ou les conséquences d'une découverte scientifique – sans parler, *a fortiori,* des catastrophes naturelles comme les tremblements de terre ou les inondations dont l'impact pouvait avoir un profond retentissement sur des multitudes de gens et sur les groupes sociaux auxquels ils appartenaient.

Or, c'était dorénavant possible grâce aux connaissances patiemment accumulées depuis un siècle, grâce aussi à l'aide apportée par les ordinateurs géants qui faisaient en quelques secondes le travail de mille mathématiciens humains. On avait sans hésiter mobilisé toutes ces ressources à l'époque où l'on avait jeté les bases de la Colonie.

Et pourtant, les fondateurs de la Nouvelle-Athènes ne pouvaient rien faire de plus que de fournir le terreau et le climat où la plante qu'ils cultivaient avec amour s'épanouirait – ou ne s'épanouirait pas.

Comme l'avait dit Salomon lui-même : « Le talent est une chose dont on ne peut pas être sûr. Tout ce que l'on peut faire, c'est espérer que le génie fleurira. » Mais il n'était pas déraisonnable d'espérer que des réactions intéressantes interviendraient au sein d'une solution aussi concentrée. Rares sont les artistes qui créent des chefs-d'œuvre dans la solitude et rien n'est plus stimulant que les joutes intellectuelles opposant des esprits ayant des inclinations similaires.

Jusqu'à présent, ces conflits étaient apparus bénéfiques dans les domaines de la sculpture, de la musique, de la critique littéraire et du cinéma. Il était encore trop tôt pour dire si l'équipe chargée de la recherche historique comblerait les espérances de ses initiateurs dont le but était ouvertement de rendre à l'humanité la fierté de ses propres exploits. La peinture, quant à elle, s'étiolait, ce qui apportait de l'eau au moulin de ceux qui considéraient que les formes d'art statiques et bidimensionnelles avaient épuisé leurs possibilités.

Il était évident – bien qu'aucune explication satisfaisante n'eût encore été avancée pour rendre compte de ce phénomène – que le temps jouait un rôle essentiel en ce qui concernait les œuvres les plus

achevées qu'avait produites la Colonie. Les volumes et les arabesques énigmatiques d'Andrew Carson se modifiaient lentement sous les yeux de l'observateur, évoluant en motifs qui satisfaisaient l'intelligence même si elle ne les appréhendait pas entièrement. Il y avait indiscutablement une part de vrai dans la formule de Carson qui prétendait avoir conduit à leur aboutissement les « mobiles » du siècle précédent, célébrant ainsi les épousailles de la sculpture et de la danse.

En matière de musique, les expériences portaient délibérément dans une très large mesure sur ce que l'on pourrait appeler le « seuil temporel ». Quelle était la note la plus brève susceptible d'être enregistrée par le cerveau ? La plus longue que l'on pouvait tolérer sans que cela devienne fastidieux ? L'effet pouvait-il être modifié par le conditionnement ou par une orchestration appropriée ? Ces problèmes prêtaient à des débats sans fin et les arguments qu'échangeaient les spécialistes n'étaient pas d'ordre strictement académique. Il en était résulté des compositions fort intéressantes.

Mais le dessin animé aux possibilités illimitées était la grande réussite de la Nouvelle-Athènes. Cent ans après Walt Disney, il restait encore beaucoup de choses à faire dans ce mode d'expression, le plus souple de tous. Les productions de l'école réaliste ne se distinguaient pas de la photographie, ce qui suscitait les sarcasmes des partisans du film d'animation abstrait.

Le groupe d'artistes et de savants qui avait le moins progressé était justement celui qui avait suscité le plus d'intérêt – et le plus d'inquiétude : l'équipe travaillant sur l'« identification totale ». Son activité était indissolublement liée à l'histoire du cinéma. Après le film muet, il y avait eu le parlant, puis la couleur, puis la stéréoscopie et, enfin, le cinérama, et chacun de ces perfectionnements avait contribué à combler toujours davantage le fossé séparant les archaïques « images animées » de la réalité elle-même. Le 7e Art s'achevait-il là ? Sûrement pas. Son avatar ultime serait atteint quand le public oublierait qu'il était un public et prendrait part à l'action. Cela impliquerait la stimulation de tous les sens, peut-être même le recours à l'hypnose, mais beaucoup estimaient que c'était réalisable. Lorsque l'on en serait arrivé à ce point, ce serait un fantastique enrichissement de l'expérience humaine. Une personne deviendrait – temporairement, tout au moins – quelqu'un d'autre et pourrait être partie prenante de n'importe quelle aventure concevable, réelle ou imaginaire. Elle pourrait même se muer en plante ou en animal s'il se révélait possible de capter et d'enregistrer les impressions sensorielles d'autres créatures vivantes. Et, le « spectacle » terminé, elle en garderait un souvenir aussi vivace que celui d'événements effectivement vécus.

Pareille perspective était vertigineuse. Beaucoup la trouvaient,

aussi, terrifiante et espéraient que l'entreprise échouerait. Mais ceux-là savaient néanmoins au fond de leur cœur que lorsque la science a déclaré qu'une chose est possible, celle-ci se réalise inéluctablement.

Tels étaient donc la Nouvelle-Athènes et quelques-uns de ses rêves. Elle souhaitait devenir ce que l'Athènes de l'Antiquité aurait peut-être été si elle avait disposé de machines au lieu d'esclaves, si elle avait été fécondée par la science au lieu de s'attacher à la superstition. Mais il était encore beaucoup trop tôt pour dire si l'expérience réussirait.

16

Jeffrey Greggson ne s'intéressait encore ni aux recherches esthétiques ni à la science, les deux grandes préoccupations de ses aînés, mais il approuvait chaleureusement la Colonie pour des raisons d'ordre strictement personnel. La mer, qui n'était jamais qu'à quelques kilomètres, le fascinait. Sa courte existence avait été jusque-là celle d'un terrien et le fait de se trouver entouré d'eau de tous côtés était une nouveauté dont il n'était pas encore blasé. Bon nageur, il enfourchait souvent sa bicyclette en emportant ses palmes et son masque respirateur pour explorer les hauts-fonds du lagon avec des camarades. Au début, Jean avait fait la grimace mais après avoir piqué quelques têtes, sa peur de la mer et des étranges créatures qui l'habitaient l'avait abandonnée et elle laissait Jeffrey s'amuser comme il l'entendait – à condition de ne jamais se baigner seul.

Fey était un autre membre de la tribu Greggson à se féliciter du changement. Superbe retriever doré, Fey appartenait théoriquement à George mais elle suivait Jeffrey comme son ombre. Tous deux étaient inséparables et ils ne se seraient pas plus quittés la nuit que le jour si Jean n'y avait mis le holà. Ce n'était que lorsque Jeffrey partait à bicyclette que Fey restait à la maison. Couchée devant la porte, le museau entre les pattes, elle attendait en surveillant la route de ses yeux humides et tristes. George, qui avait payé une coquette somme cette chienne à pedigree, trouvait cette situation quelque peu mortifiante. Il lui faudrait apparemment patienter jusqu'à ce que Fey mette bas – l'heureux événement se produirait dans trois mois – pour avoir enfin son chien à lui. Jean, elle, avait une autre optique. Elle avait de l'affection pour Fey mais trouvait qu'un chien dans une maison, c'était largement suffisant.

Seule Jennifer Anne ne savait pas encore si la Colonie lui plaisait ou pas, ce qui n'était guère étonnant car elle ne connaissait rien du monde qui s'étendait au delà des barreaux de plastique de son berceau et elle n'imaginait même pas que le monde existait.

George Greggson ne se retournait pas souvent sur le passé : il était trop absorbé par ses projets d'avenir, trop pris par son travail et ses enfants. Et il était rare qu'il repense à cette fameuse soirée, en Afrique. Jamais il n'en parlait avec Jean. Tous deux évitaient par consentement tacite d'évoquer cet épisode et ils n'avaient jamais revu les Boyce en dépit des invitations répétées de ceux-ci. Ils téléphonaient plusieurs fois par an à Rupert pour s'excuser et ce dernier avait fini par cesser de les relancer. Son mariage avec Maïa avait l'air de tenir, ce qui ne laissait pas de surprendre leurs amis.

La soirée en question avait eu pour conséquence de guérir Jean de sa fascination pour les mystérieux phénomènes qui se situent au delà de la frontière de la science connue. La naïve et crédule curiosité que provoquaient en elle les expériences de Rupert s'était entièrement dissipée. Peut-être, sa conviction faite, n'avait-elle plus besoin d'autres preuves – George préférait ne pas lui poser la question. On pouvait tout aussi bien supposer que ses tâches de mère de famille avaient chassé ce genre de préoccupations de son esprit.

George avait beau savoir qu'il était inutile de se soucier d'une énigme qui ne pourrait jamais être élucidée, il lui arrivait parfois de se réveiller au beau milieu de la nuit et de s'interroger. Il se rappelait sa rencontre avec Jan Rodricks sur la terrasse de la maison de Rupert et les quelques mots qu'il avait échangés avec le seul homme qui avait réussi à braver l'interdit des Suzerains. À ses yeux, rien dans le domaine du supranormal n'était plus fantastique que ce brutal fait scientifique : quoique dix années se fussent écoulées depuis cette brève conversation, le lointain voyageur n'avait vieilli que de quelques jours.

L'univers était vaste mais son immensité était moins effrayante que son mystère même. George n'était pas enclin à philosopher sur ce thème ; pourtant, il avait quelquefois l'impression que les humains étaient semblables à des enfants qui s'amusent dans une cour de récréation isolée, protégée des cruelles réalités du monde extérieur. Cette tutelle avait pesé à Rodricks et il l'avait fuie pour aller Dieu seul savait où. Mais, sur ce point, George souscrivait à la volonté des Suzerains : il n'avait aucune envie d'affronter ce qui était tapi au cœur des ténèbres et de l'inconnu au delà du petit cercle de lumière que dispensait la lanterne de la Science.

— Comment se fait-il que Jeff ne soit jamais là quand, par hasard, je suis à la maison ? soupira plaintivement George. Où est-il encore allé courir aujourd'hui ?

Jean leva les yeux de son tricot. Ce passe-temps archaïque connaissait depuis peu une nouvelle vogue. Ce genre de modes naissait et disparaissait rapidement sur l'île. La grande conséquence de la dernière lubie en honneur était que toutes les dames offraient à tous les messieurs des chandails multicolores beaucoup trop chauds pour qu'on les mette dans la journée mais fort utiles quand la nuit tombait.

— Il est allé à Sparte avec des camarades, répondit Jean. Il m'a promis qu'il serait de retour pour le dîner.

— Je suis rentré dans l'intention de travailler un peu, c'est la pure vérité. Mais il fait si beau que j'ai bien envie d'aller me baigner là-bas, moi aussi. Quels poissons veux-tu que je te rapporte ?

Il n'avait jamais rien attrapé et les poissons du lagon étaient bien

trop malins pour se faire prendre. Jean ouvrait la bouche pour en faire la remarque quand un son qui, même en ce siècle de paix, avait encore le pouvoir de glacer le sang et de donner la chair de poule à ceux qui l'entendaient, brisa soudain le silence de l'après-midi : le ululement en dents de scie d'une sirène lançant son cri d'alarme qui se propageait en cercles concentriques jusqu'au large.

Depuis près de cent ans, les contraintes s'étaient lentement intensifiées dans les obscures et brûlantes profondeurs, soubassements du socle océanique. Bien que la formation du canyon abyssal remontât à une lointaine ère géologique, les rocs torturés ne s'étaient jamais stabilisés. Leurs assises s'étaient fissurées et remaniées un nombre incalculable de fois sous l'inimaginable pression des eaux qui perturbaient leur précaire équilibre. Et elles se préparaient à se déplacer à nouveau.

Jeff explorait les trous d'eau le long de l'étroit ruban de la grève de Sparte, occupation qui l'absorbait totalement. On ne savait jamais quelles créatures insolites on pourrait découvrir en cet endroit protégé des vagues qui roulaient éternellement à travers le Pacifique pour déferler sur le récif. C'était le Pays des Merveilles pour un enfant et, pour l'heure, Jeff en était le seul occupant car ses amis l'avaient quitté et avaient disparu dans les collines.

La journée était calme et sereine. Il n'y avait pas un souffle de vent et l'incessant murmure du récif n'était plus, lui-même, qu'un soupir obstiné. Le soleil flamboyait dans le ciel mais la peau acajou de Jeff était désormais invulnérable à ses ardeurs.

La plage était un étroit ruban de sable qui s'abaissait en pente raide dans la direction du lagon. L'eau avait la transparence du cristal et l'enfant distinguait parfaitement les rochers submergés dont la géographie lui était aussi familière que n'importe quelle formation de la terre ferme. Par dix mètres de fond, les membrures mangées d'algues d'une ancienne goélette se haussaient vers le monde aérien dont le bâtiment était banni depuis près de deux siècles. Jeff et ses copains avaient souvent visité l'épave dans l'espoir de mettre la main sur quelque trésor caché. Espoir déçu : ils n'avaient rien récupéré de plus qu'un compas incrusté de bernacles.

Brusquement, un choc brutal ébranla la plage. Si éphémère que Jeff se demanda s'il n'avait pas été le jouet de son imagination. Peut-être n'avait-ce été qu'un étourdissement passager car le paysage demeurait inchangé. Pas la moindre ride ne faisait frémir le lagon, le ciel était vierge de tout nuage, de toute menace.

C'est alors que débuta un phénomène étrange.

L'eau se mit à refluer à une vitesse qu'aucune marée descendante n'aurait pu atteindre. Jeff, médusé mais pas le moins du monde

effrayé, qui voyait soudain le sable humide étinceler au soleil, décida de suivre l'océan battant en retraite afin de tirer tout le profit de ce miracle qui lui ouvrait les portes de l'univers sous-marin. Le niveau des eaux avait déjà tellement baissé que le mât rompu de la vieille épave enrubanné de goémons qui pendaient mollement était à l'air libre. Jeff pressa le pas tant il était impatient de découvrir les prochaines merveilles que dévoilerait le recul de la mer.

Ce fut à ce moment qu'il prit conscience de la clameur venant du récif. Il n'avait jamais entendu un bruit pareil et il s'immobilisa, intrigué. Ses pieds nus enfonçaient doucement dans le sable mou. Il remarqua à peine l'énorme poisson qui se convulsait dans les affres de l'agonie à quelques mètres de lui. Il tendait l'oreille, attentif à la rumeur qui s'amplifiait.

C'était un bruit de succion, une sorte de gargouillement, et l'on aurait dit une rivière tumultueuse envahissant un étroit chenal. C'était la voix de l'océan qui reculait à contrecœur, furieux d'abandonner, ne fût-ce que pour un court instant, les terres qui lui appartenaient légitimement. Passant entre les gracieuses arborescences des coraux, s'engouffrant dans des grottes secrètes, des millions de tonnes d'eau, chassées du lagon, se précipitaient dans l'immensité du Pacifique.

Elles reviendraient très bientôt. Et très vite.

Quelques heures plus tard, l'une des équipes de sauveteurs retrouva Jeff juché sur un gros banc de corail qui pointait vingt mètres au-dessus du niveau normal des eaux. L'enfant ne paraissait pas particulièrement effrayé bien qu'il se fît beaucoup de souci à cause de sa bicyclette qui avait disparu. Il était, en outre, très affamé. La destruction partielle de la jetée l'avait, en effet, isolé et empêché de rentrer chez lui. Au moment où on l'avait récupéré, il était en train d'envisager de rejoindre la Nouvelle-Athènes à la nage, ce qu'il aurait pu faire sans grande difficulté si les courants n'avaient pas été fortement modifiés.

Jean et George avaient été témoins de la catastrophe qui avait frappé l'île et de ses conséquences. Les dégâts infligés aux zones les plus basses étaient sérieux mais on ne déplorait aucune perte en vie humaine. Les sismographes n'avaient pu jeter l'alarme que quinze minutes avant le déclenchement du raz de marée, mais ce délai avait été suffisant pour que chacun eût le temps de se mettre à l'abri. La Colonie, à présent, pansait ses plaies et commençait à accumuler tout un *corpus* de récits légendaires qui deviendraient de plus en plus terrifiants au fil des années.

Jean éclata en sanglots quand on lui ramena son fils : elle était bel et bien persuadée qu'il avait été emporté par les flots depuis qu'elle avait vu avec horreur la sombre muraille liquide couronnée

d'écume surgir en rugissant des profondeurs de l'horizon et balayer la base de Sparte. Il était inconcevable que Jeff eût pu se mettre à temps en lieu sûr.

Il fut incapable de donner une relation très cohérente de l'événement, ce qui n'avait rien de très étonnant. Lorsqu'il fut restauré, ses parents le couchèrent.

— Maintenant, dors, mon chéri, et ne pense plus à ça, lui dit Jean. Tout va bien.

— Mais ça a été amusant, maman, protesta-t-il. Je n'ai pas eu vraiment peur.

— Je t'en félicite, fit George. Tu es un petit garçon courageux. Heureusement que tu as eu l'intelligence de t'enfuir à temps. J'ai entendu parler de ces lames de fond. Des tas de gens se noient parce qu'ils vont sur une plage non protégée pour voir ce qui se passe.

— C'est ce que j'ai fait, avoua le garçon. Et je me demande bien qui est venu à mon aide.

— Que veux-tu dire ? Il n'y avait personne. Tes petits camarades étaient dans les collines.

Une expression de surprise se peignit sur les traits de Jeff.

— Pourtant, quelqu'un m'a dit de prendre mes jambes à mon cou.

Jean et George échangèrent un regard chargé d'une légère inquiétude.

— Tu… tu veux dire que tu t'es figuré entendre quelqu'un ?

— Cela suffit, George, s'exclama Jean un peu trop précipitamment sur un ton anxieux. Ce n'est pas le moment de l'énerver.

Mais son mari avait de la suite dans les idées :

— Je tiens à tirer cette affaire au clair. Raconte-moi exactement ce qui s'est produit, Jeff.

— Eh bien, j'étais sur la plage près de la vieille épave lorsque la voix m'a parlé.

— Qu'est-ce qu'elle disait ?

— Je ne m'en souviens pas très bien. Quelque chose comme : « Jeffrey, monte en haut de la colline aussi vite que tu pourras. Si tu restes là, tu vas te noyer. » Je suis sûr qu'elle m'a appelé Jeffrey, et pas Jeff. Ça ne pouvait donc pas être quelqu'un que je connais.

— Était-ce une voix d'homme ? Et d'où venait-elle ?

— Elle était toute proche. Et on aurait dit que c'était celle d'un homme…

Comme Jeff hésitait, George insista :

— Continue. Suppose que tu es là, sur la plage. Explique-nous bien ce qui s'est passé.

— C'était une voix… comme je n'en avais jamais entendu. Je crois qu'elle appartenait à un homme très grand.

— Et c'est tout ce qu'elle t'a dit ?

— Oui… jusqu'à ce que je commence à grimper dans la colline. Et puis, il y a eu quelque chose de drôle. Tu connais le sentier qui mène à la cime ?

— Oui.

— Je le montais en courant parce que c'était le chemin le plus rapide. J'avais compris ce qui se passait parce que j'avais vu la grosse vague qui approchait. Et elle faisait un bruit terrible. Brusquement, je me suis trouvé en face d'un énorme rocher qui me barrait le passage. Il n'était pas là avant et il n'y avait pas moyen d'en faire le tour.

— C'était sans doute la secousse qui l'avait déplacé, murmura George.

— Chut ! Laisse-le continuer.

— Je ne savais pas quoi faire. Et j'entendais la vague qui se rapprochait. Alors, la voix a dit : « Jeffrey, ferme les yeux et cache-toi la figure dans les mains. » Ça m'a paru un peu idiot, mais j'ai quand même obéi. Il y a eu un éclair formidable – je l'ai senti – et quand j'ai rouvert les yeux, le rocher était parti.

— Parti ?

— Oui… il n'était plus là. Je me suis remis à courir et je me suis presque brûlé la plante des pieds tellement c'était chaud par terre. L'eau a sifflé en arrivant à cet endroit mais la vague n'a pas pu m'entraîner – j'étais déjà trop haut. C'est tout. Je suis redescendu quand il n'y a plus eu de vagues. Je me suis aperçu alors que ma bicyclette avait disparu et que la route pour rentrer était coupée.

— Ne t'inquiète pas pour ton vélo, chéri, dit Jean en serrant tendrement son fils dans ses bras. Tu es sain et sauf, c'est la seule chose qui importe. Le pourquoi et le comment, c'est sans intérêt. On t'en donnera un autre.

En dépit de ces propos lénifiants, Jean et George tinrent un conseil de guerre dès qu'ils eurent quitté la chambre des enfants. Aucune décision n'en sortit mais cette conférence eut deux conséquences. Le lendemain, Jean conduisit à l'insu de George son fils auprès du psychologue infantile de la Colonie qui écouta attentivement Jeff, pas le moins du monde impressionné, narrer une fois de plus son aventure. Puis, tandis que le petit garçon qui ne se doutait de rien repoussait successivement dans la pièce voisine tous les jouets qu'on lui présentait, il s'employa à rassurer la maman :

— Il ne manifeste aucun indice de comportement mental anormal. N'oubliez pas qu'il a subi une épreuve effrayante dont il s'est admirablement bien sorti. C'est un enfant doué d'une imagination fertile et il croit probablement dur comme fer à cette histoire. Vous n'avez qu'à faire comme si vous l'acceptiez. Et ne vous inquiétez pas, sauf si d'autres symptômes se manifestent ultérieurement. Dans ce cas, avertissez-moi tout de suite.

Le soir, Jean fit part du verdict du psychologue à George. Ce dernier n'eut pas l'air aussi soulagé qu'elle l'espérait, ce qu'elle attribua aux dégâts qu'avait subis son cher théâtre. Il se contenta de grommeler un vague « tant mieux ! » avant de se plonger dans la lecture du dernier numéro de *Plateau et Studio*. À croire qu'il se désintéressait totalement de cette affaire. Elle lui en voulut un peu.

Mais trois semaines plus tard, le jour même où la digue réparée fut remise en service, George sauta sur sa bicyclette et se rendit à Sparte.

La plage était jonchée de coraux fracassés. Le récif lui-même semblait avoir été disjoint et George se demanda combien de temps il faudrait aux myriades de polypes pour combler patiemment la brèche. Quand il eut repris son souffle, il entreprit l'ascension de l'unique sentier qui montait à l'assaut de la colline. Des débris d'algues racornies, accrochés aux rochers, marquaient la limite de la montée des eaux.

George Greggson resta un long moment à contempler la plaque de rocher fondu, s'efforçant de se convaincre qu'il ne s'agissait là que d'un caprice du volcan éteint depuis si longtemps. Mais il renonça bien vite à essayer de s'illusionner. Le souvenir de la ridicule démonstration à laquelle Jean et lui avaient assisté des années auparavant chez Rupert Boyce le taraudait. Personne n'avait jamais vraiment compris ce qui s'était passé et George devinait intuitivement que ces deux étranges événements, l'expérience et l'aventure de Jeff, étaient liés. D'abord, Jean. Ensuite, le fils de Jean. Il ne savait pas s'il devait se réjouir ou s'effrayer. Une prière silencieuse jaillit du fond de son cœur : « Merci de ce que vos congénères ont fait pour Jeff, Karellen. Mais j'aimerais savoir pourquoi ils l'ont fait ! »

Il redescendit à pas lents, environné de mouettes blanches qui décrivaient des cercles dans le ciel, mécontentes qu'il ne leur eût rien apporté à manger.

17

Elle aurait pu être formulée n'importe quand depuis la fondation de la Colonie et cependant, la demande de Karellen fit l'effet d'une bombe. Tout le monde se rendait parfaitement compte qu'elle annonçait une crise sur le plan des affaires intérieures de la Nouvelle-Athènes, mais personne n'était capable de prévoir si ses conséquences en seraient bénéfiques ou non.

Jusqu'à présent, les Suzerains s'étaient abstenus d'intervenir sous quelque forme que ce fût dans le développement de la Colonie. Ils s'en désintéressaient totalement, tout comme ils étaient indifférents à la plupart des activités humaines du moment qu'elles n'étaient pas subversives et n'enfreignaient pas les codes de conduite qu'ils avaient édictés. Pouvait-on dire que les objectifs de la Colonie étaient de nature subversive ? Il était difficile de se prononcer. Ils n'étaient pas politiques ; néanmoins, ils constituaient une revendication d'indépendance culturelle. Dès lors, c'était la porte ouverte à l'inconnu. Les Suzerains discernaient peut-être l'avenir de la Nouvelle-Athènes plus clairement que ses fondateurs – et le futur qu'ils prévoyaient n'était peut-être pas de leur goût.

Si Karellen voulait envoyer un observateur, un inspecteur ou tout autre titre que l'on préférât donner à cet émissaire, on ne pouvait évidemment pas s'y opposer. Vingt ans auparavant, les Suzerains avaient proclamé qu'ils avaient renoncé à faire usage de leurs appareils de surveillance et que, de ce fait, l'humanité devait considérer qu'elle n'était plus espionnée. Toutefois, l'existence même de ces instruments signifiait qu'il était impossible de cacher quoi que ce fût aux extraterrestres si ceux-ci voulaient vraiment savoir ce qu'on leur dissimulait.

Certains insulaires voyaient cette visite d'un œil favorable ; elle serait peut-être l'occasion de résoudre une fois pour toutes l'un des problèmes mineurs posé par la psychologie des Suzerains : quelle était leur position envers l'art ? Le considéraient-ils comme une aberration infantile propre à la race humaine ? Cultivaient-ils eux-mêmes certaines formes d'art ? Et, dans l'affirmative, cette visite avait-elle des motifs d'ordre purement esthétique ou Karellen nourrissait-il des intentions moins innocentes ?

Ces questions firent l'objet de discussions sans fin pendant toute la période des préparatifs. On ne savait rien de l'émissaire mais il n'était pas douteux qu'il serait capable d'absorber une dose illimitée de culture. En tout cas, on tenterait l'expérience, et les réactions de la victime seraient étudiées avec intérêt par une armée d'observateurs à l'esprit particulièrement acéré.

Le président du Conseil en exercice était le philosophe Charles Yan Sen, personnage caustique mais plein de jovialité qui n'avait pas encore soixante ans et était donc dans la fleur de la jeunesse. En lui, Platon aurait vu avec satisfaction le modèle de l'homme d'État-philosophe, encore que Sen n'aurait peut-être pas été un inconditionnel de Platon qu'il accusait d'avoir grossièrement dénaturé la pensée de Socrate. Il était de ceux qui étaient résolus à tirer le maximum de la visite du Suzerain, ne serait-ce que pour démontrer aux extraterrestres que les hommes continuaient à avoir l'esprit d'initiative et n'étaient pas encore « pleinement domestiqués », pour reprendre son expression.

À Athènes, les décisions étaient toujours prises par une commission, procédure démocratique par excellence. Quelqu'un avait même dit un jour que la Colonie se définissait comme un système de commissions en chaîne. Mais cette technique fonctionnait grâce aux patientes études des socio-psychologues qui avaient été les véritables initiateurs de la Nouvelle-Athènes. Les dimensions de la communauté étaient suffisamment restreintes pour que chacun pût participer d'une façon ou d'une autre à sa gestion et être un citoyen au sens le plus profond du terme.

Il était presque inévitable que George, l'un des éléments moteurs de la hiérarchie artistique, fit partie du comité d'accueil, mais pour ne rien laisser au hasard, il n'hésita pas à jouer de son influence. Si les Suzerains voulaient étudier la Colonie, il tenait de son côté à étudier les Suzerains. Cela n'enthousiasmait pas Jean. Depuis la fameuse soirée chez les Boyce, elle éprouvait un vague sentiment d'hostilité envers les extraterrestres, sans pouvoir, d'ailleurs, le justifier. Elle désirait simplement avoir le moins de contacts possible avec eux et l'espoir d'indépendance qu'incarnait la Colonie avait été l'un des grands attraits de celle-ci aux yeux de la jeune femme. Or, elle avait maintenant l'impression que cette indépendance était menacée.

Le Suzerain arriva sans cérémonie à bord d'un aérocar terrien, à la vive déception des insulaires qui s'étaient attendus à quelque chose de plus spectaculaire. Ç'aurait aussi bien pu être Karellen en personne car nul n'était jamais parvenu à distinguer un Suzerain d'un autre. On aurait dit qu'ils étaient tous des copies conformes sorties d'un seul et même moule. Et peut-être était-ce le cas en vertu d'un mécanisme biologique inconnu.

Après la première journée, les îliens cessèrent de se retourner sur le passage de la voiture officielle qui promenait le visiteur. Son nom, Thantalteresco, était trop difficile à prononcer et, très vite, on l'appela « l'Inspecteur », sobriquet qui lui convenait à merveille eu égard à sa curiosité et à la voracité dont il faisait preuve pour les chiffres.

Charles Yan Sen était exténué quand, après minuit passé, il

raccompagna l'Inspecteur à l'aérocar dont il avait fait sa base et où, sans aucun doute, il continuerait à travailler le reste de la nuit tandis que ses hôtes imparfaits s'abandonneraient au sommeil.

Mme Sen Yan attendait le retour de son mari avec inquiétude. Ils formaient un couple tendrement uni en dépit de l'habitude que Charles avait prise d'appeler par plaisanterie son épouse Xantippe quand ils recevaient. Elle l'avait depuis longtemps menacé de riposter en lui concoctant une tisane à la ciguë. Mais heureusement, ce breuvage était d'un usage moins courant dans la Nouvelle-Athènes que dans l'Athènes antique.

— Est-ce que tout s'est bien passé ? s'enquit-elle quand son mari se fut attablé devant une tardive collation.

— Je le pense, mais on ne sait jamais comment fonctionnent ces super-cerveaux. En tout cas, ce qu'il a vu l'a intéressé et il a même eu des mots flatteurs à notre égard. À propos, je me suis excusé de ne pas l'inviter à la maison. Il m'a répondu qu'il comprenait très bien et qu'il n'avait pas envie de se cogner la tête contre le plafond.

— Que lui as-tu montré ?

— L'aspect intendance de la Colonie, qu'il n'a d'ailleurs pas eu l'air de trouver aussi assommant que moi. Il m'a posé toutes les questions imaginables sur la production, la manière dont nous équilibrons notre budget, nos ressources minérales, notre taux de croissance, la façon dont nous nous procurons les denrées alimentaires et ainsi de suite. Heureusement, le secrétaire Harrison était avec nous et il avait pris soin d'apporter tous les rapports d'exploitation annuels depuis la fondation de la Colonie. Dommage que tu ne les aies pas entendus se lancer mutuellement des chiffres à la tête ! L'Inspecteur lui a emprunté toute sa paperasserie et je suis prêt à parier que demain, quand nous le reverrons, il saura toutes les statistiques par cœur. Je trouve ce genre de prouesse intellectuelle terriblement démoralisante. (Il bâilla et commença à chipoter dans son assiette.) Mais le programme de demain sera plus intéressant, enchaîna-t-il. Nous lui ferons visiter les écoles et l'Académie. Et, cette fois, ce sera moi qui lui poserai des questions pour changer. J'aimerais bien savoir comment les Suzerains élèvent leurs enfants – à supposer qu'ils en aient, naturellement.

Charles devait rester sur sa faim : cette question-là demeura sans réponse, mais l'Inspecteur fut infiniment plus loquace sur d'autres points. Il éludait les interrogations maladroites avec une élégance merveilleuse et, soudain, se lançait dans les confidences les plus inattendues.

Ce fut après la visite de l'école, qui était l'orgueil de la Colonie, que la glace se rompit vraiment.

— Préparer ces jeunes esprits pour l'avenir est une lourde

responsabilité, fit remarquer le Dr Sen. Heureusement, la souplesse de l'être humain est extraordinaire. Il faut une pédagogie réellement aberrante pour produire des dégâts irréversibles. Même si nos objectifs se révèlent erronés, nos petites victimes s'en sortiront probablement. Et vous avez pu constater que ces gosses ont l'air tout à fait heureux.

Il se tut et lança un coup d'œil en coulisse à la haute stature de son passager. L'Inspecteur était emmailloté dans une espèce de fourreau d'étoffe argentée de sorte que pas un seul centimètre carré de son épiderme n'était exposé à l'éclat ardent du soleil. Sen devinait que derrière les verres teintés qui les protégeaient, les larges yeux du Suzerain l'observaient d'un regard dépourvu d'émotion – ou chargé d'émotions qu'il ne comprendrait jamais.

— Éduquer ces enfants, reprit-il, doit, j'imagine, être un problème qui ressemble beaucoup à celui qui s'est posé à vous quand vous avez été confrontés à la race humaine, n'est-ce pas ?

— Sous certains aspects, en effet, répondit gravement le Suzerain. Pour d'autres, l'histoire de vos puissances coloniales constituerait peut-être une meilleure analogie. C'est pourquoi l'Empire romain et l'Empire britannique ont toujours présenté pour nous un intérêt considérable. Le cas de l'Inde est particulièrement instructif. La principale différence entre nous et les Anglais réside en ceci que ces derniers n'avaient pas de motifs réels pour s'implanter en Inde. Pas de motifs conscients, pour être plus précis, en dehors de mobiles insignifiants et circonstanciels comme l'ambition commerciale ou l'hostilité envers d'autres nations européennes. Les Britanniques se sont subitement retrouvés à la tête d'un Empire dont ils ne savaient que faire et ils n'ont été véritablement satisfaits que lorsqu'ils s'en sont débarrassés.

— Et vous ? demanda Sen, incapable de résister à la tentation de saisir la balle au bond. Vous débarrasserez-vous de votre empire quand le moment en sera venu ?

— Sans l'ombre d'une hésitation, répliqua l'Inspecteur.

Le Dr Sen n'insista pas davantage. La brutalité de la réponse n'était guère flatteuse. D'ailleurs, ils étaient arrivés à l'Académie où le corps enseignant au grand complet attendait de se mesurer à un Suzerain en chair et en os.

— Ainsi que notre distingué collègue vous l'aura indiqué, disait le Pr Chance, doyen de l'université de la Nouvelle-Athènes, nous visons essentiellement à maintenir éveillé l'esprit des gens et à leur permettre de réaliser toutes leurs potentialités. Hors de cette île (le mouvement du bras de l'orateur désignait et rejetait tout à la fois le reste du globe), il est à craindre que l'humanité ait perdu ses capacités d'initiative. Elle vit dans la paix, elle connaît l'abondance, mais elle

n'a pas d'horizons…

— Tandis qu'ici, bien sûr…, lança le Suzerain avec affabilité.

Le Pr Chance, qui manquait d'humour et en avait vaguement conscience, décocha un regard soupçonneux au visiteur avant d'enchaîner :

— Ici, l'ancienne obsession du loisir considéré comme un péché est exorcisée. Mais nous ne pensons pas qu'il suffise d'être des spectateurs passifs. Tous les habitants de cette île ont une ambition que l'on peut exprimer très aisément de la façon suivante : faire quelque chose, même de fort modeste, et le faire mieux que n'importe qui d'autre. Certes, c'est là un idéal qu'il n'est pas donné à tous d'atteindre, mais dans le monde d'aujourd'hui, l'important est d'avoir un idéal. Le concrétiser est tout à fait subsidiaire.

L'Inspecteur ne paraissait pas avoir de commentaires à formuler. Il s'était défait de ses vêtements protecteurs mais avait gardé ses lunettes noires bien que la lumière de la salle de conférences fût tamisée, et le doyen se demandait si cet accessoire lui était physiologiquement nécessaire ou si ce n'était qu'un camouflage.

Le fait était que ces verres fumés rendaient absolument impossible la tâche, déjà malaisée, de lire dans les pensées du Suzerain. Toutefois, ce dernier semblait accepter sans broncher les interpellations en forme de défi dont on le bombardait, tout comme les critiques relatives à la politique terrienne de ses congénères qu'elles sous-entendaient.

Au moment où le doyen s'apprêtait à repartir à la charge, le Pr Sperling, directeur du département scientifique, jugea bon d'intervenir dans le débat :

— Vous n'êtes évidemment pas sans savoir, commença-t-il à l'adresse de l'Inspecteur, que l'un des grands problèmes de notre culture était la dichotomie existant entre les arts et les sciences. Je serais fort désireux de connaître votre point de vue sur cette question. Souscrivez-vous à l'opinion professant que tous les artistes sont des anormaux ? Que leurs créations – ou, tout au moins, la pulsion qui les détermine – ont leur source dans une insatisfaction psychologique profonde ?

Le Pr Chance toussota ostensiblement, mais l'Inspecteur fut plus prompt que lui :

— Si j'en crois ce qui m'a été dit, tous les hommes sont dans une certaine mesure des artistes. Chacun est, par conséquent, capable de créer quelque chose, ne serait-ce qu'à un niveau rudimentaire. En visitant vos écoles, j'ai remarqué, par exemple, que vous mettez l'accent sur l'expression individuelle dans les disciplines telles que le dessin, la peinture et le modelage. Cette pulsion fait l'effet d'être universelle, même chez ceux dont la vocation est visiblement de devenir des spécialistes dans le domaine de la science. Donc, si tous

les artistes sont des anormaux et si tous les hommes sont des artistes, nous nous trouvons en face d'un intéressant syllogisme…

Tout le monde attendait qu'il le complétât. Mais, quand cela convenait à leurs desseins, les Suzerains savaient faire preuve d'un tact sans défaut.

L'Inspecteur assista au concert sans paraître décontenancé. On n'aurait pu en dire autant de beaucoup d'humains présents dans la salle. La seule concession au goût populaire avait été la *Symphonie des psaumes* de Stravinski : le reste du programme était d'un modernisme agressif. Quoi que l'on pût penser de ses mérites, ç'avait été un récital de grande classe. Quand la Colonie se vantait de compter dans ses rangs quelques-uns des plus grands musiciens du monde, ce n'était pas forfanterie. La lutte avait été chaude entre les compositeurs rivaux qui s'étaient démenés comme de beaux diables pour avoir l'honneur d'être choisis, encore que les cyniques se demandaient si c'était vraiment un honneur car, même si l'on savait qu'il n'en était rien, les Suzerains auraient aussi bien pu être sourds comme des pots.

On nota, cependant, qu'après le concert, Thantalteresco tint à se faire présenter les trois compositeurs présents pour les féliciter de ce qu'il appelait leur « insigne ingéniosité ». Quand ils prirent congé, ils étaient contents mais affichaient une expression quelque peu désorientée.

Ce ne fut que le troisième jour que l'occasion fut donnée à George Greggson de rencontrer l'Inspecteur. Au lieu d'un plat unique, l'équipe théâtrale avait préféré la formule du mixed-grill : deux pièces en un acte, un sketch interprété par un comédien d'une notoriété universelle et un intermède chorégraphique. Cette fois encore, ce fut une représentation admirable qui démentit la prédiction d'un critique : « Nous allons enfin savoir si les Suzerains savent bâiller ». En effet, l'Inspecteur rit à plusieurs reprises, et toujours au bon moment.

Encore que personne ne pût rien affirmer avec certitude. Peut-être jouait-il, lui aussi, la comédie de main de maître, suivant le déroulement du spectacle grâce à la seule logique sans intervention de l'élément émotion, à la manière d'un anthropologue assistant à une cérémonie rituelle primitive. Le fait qu'il proférait les sons appropriés et manifestait les réactions attendues ne prouvait strictement rien.

George était donc bien résolu à avoir un entretien avec lui, mais là, ce fut le bide total. Après le spectacle, ils échangèrent bien quelques mots, mais très vite, l'Inspecteur disparut, happé par son entourage, et George rentra chez lui affreusement déçu. Il ne savait pas du tout ce qu'il aurait dit si la chance lui avait souri mais il était convaincu qu'il serait parvenu d'une manière ou d'une autre à faire dévier la conversation sur Jeff. Mais maintenant, l'occasion était passée et elle ne se représenterait plus. Il fut d'une humeur exécrable

pendant deux jours.

L'Inspecteur était reparti au milieu de tout un concert de politesses mutuelles quand un fait nouveau se produisit. Personne n'avait eu l'idée d'interroger Jeff, et le petit garçon avait dû longuement ressasser la chose avant de s'en ouvrir à George.

— Papa, lui dit-il au moment d'aller se coucher, tu connais le Suzerain qui nous a rendu visite ?

— Oui, grommela George.

— Tu sais qu'il est venu nous voir à l'école ? Je l'ai entendu causer à des profs. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il leur racontait mais je crois que j'ai reconnu sa voix. C'est lui qui m'a dit de courir quand la grande vague s'est amenée.

— Tu en es certain ?

Jeff hésita un instant.

— Pas tout à fait. Mais si ce n'était pas lui, c'était un autre Suzerain. Je me suis demandé si je ne devais pas le remercier. Mais, il est reparti, n'est-ce pas ?

— Malheureusement, oui. Mais peut-être que l'occasion se représentera plus tard. À présent, va te coucher et n'y pense plus.

Quand Jeff fut au lit et qu'elle se fut occupée de Jenny, Jean revint et s'assit sur le tapis, adossée aux jambes de George. Celui-ci trouvait que cette habitude était d'un sentimentalisme exaspérant, mais cela ne méritait pas qu'on en fasse tout un plat et il se contenta de rendre ses genoux aussi accueillants que possible.

— Alors, qu'en penses-tu ? demanda Jean d'une voix lasse et monocorde. Tu crois que c'est vrai ?

— C'est vrai, mais nous sommes peut-être idiots de nous tracasser. Après tout la plupart des parents seraient reconnaissants – et je le suis, bien sûr. Il se peut que l'explication soit d'une simplicité enfantine. Les Suzerains s'intéressent à la Colonie, nous le savons, et il n'est pas douteux qu'ils l'épient avec leurs instruments en dépit de leur promesse. Suppose que l'un d'eux ait justement été en train d'observer à l'aide de ces espèces de jumelles et qu'il ait vu la vague arriver. Quoi de plus naturel que de prévenir une personne en danger ?

— Mais n'oublie pas qu'il connaissait le nom de Jeff. Non, ils nous espionnent. Nous avons quelque chose de particulier, quelque chose qui retient leur attention. Je le sens depuis cette soirée chez Rupert. C'est drôle comme elle a changé nos deux existences.

Il y avait de la sympathie dans le regard dont George enveloppa sa femme mais rien de plus. Bizarre comme on peut changer en si peu de temps, se disait-il. Il avait de la tendresse pour Jean : elle avait porté ses enfants et elle faisait partie de sa vie. Mais que restait-il de l'amour qu'un personnage nommé George Greggson dont il ne conservait qu'un souvenir flou avait autrefois porté à un rêve estompé

nommé Jean Morrel ? Son amour se partageait désormais entre Jeff et Jennifer d'une part – et Carolle d'autre part. Il ne pensait pas que Jean fût au courant pour Carolle et il avait l'intention de lui en parler avant qu'un tiers la mette au courant. Mais il n'avait encore jamais pu s'y décider.

— Très bien ! On surveille Jeff – on le protège, en fait. Ne crois-tu pas que cela devrait nous remplir de fierté ? Peut-être que les Suzerains lui ont préparé un destin prestigieux. Je me demande bien lequel…

Il disait cela pour rassurer Jean. Pour ce qui était de lui, il n'était pas follement troublé. Intrigué et déconcerté, c'était tout. Mais une idée nouvelle germa soudain dans son esprit, une idée qu'il aurait dû avoir depuis longtemps. Il tourna machinalement les yeux vers la chambre des enfants.

— J'aimerais savoir si c'est seulement à Jeff qu'ils s'intéressent, murmura-t-il.

L'Inspecteur présenta son rapport sans délai. Les insulaires lui avaient montré beaucoup de choses. Tous les chiffres, toutes les données avaient été introduits dans les insatiables mémoires des grands ordinateurs qui représentaient une partie – une partie seulement – de l'invisible puissance dont Karellen n'était que le prolongement. Toutefois, avant même que ces cerveaux électroniques impersonnels fussent parvenus à leurs conclusions, l'Inspecteur avait soumis à qui de droit ses propres recommandations. Exprimées dans le langage des humains, elles auraient été formulées comme suit :

« Il est inutile d'entreprendre quelque action que ce soit en ce qui concerne la Colonie. C'est une expérience digne d'intérêt mais qui ne saurait d'aucune façon affecter l'avenir. Ses activités artistiques nous laissent indifférents et rien n'indique que des recherches scientifiques touchant à des domaines dangereux soient en cours.

« Comme prévu, j'ai pu prendre connaissance du dossier scolaire du Sujet Zéro sans éveiller la curiosité de mes interlocuteurs. Ci-joint les données statistiques le concernant. Elles ne révèlent aucun indice de développement atypique. Nous savons, toutefois, qu'il est rare que la Percée donne un préavis.

« J'ai aussi rencontré le père du Sujet. J'ai eu l'impression qu'il voulait me parler. J'ai heureusement réussi à éviter la confrontation. Il est hors de doute qu'il soupçonne quelque chose bien qu'il soit incapable de deviner la vérité ni d'influer sur le résultat.

« J'ai de plus en plus de peine pour ces gens. »

George Greggson aurait confirmé le verdict de l'Inspecteur déclarant que le comportement de Jeff n'avait rien d'anormal. Il n'y avait eu que cet unique incident déconcertant, tel un coup de tonnerre

brisant le calme d'une longue journée. Après cela, plus rien.

Jeff avait le dynamisme et la curiosité de n'importe quel gosse de sept ans. Il était intelligent – quand il voulait s'en donner la peine – mais il n'y avait aucun risque qu'il devienne un génie. Jean se disait parfois en soupirant qu'il répondait admirablement à la définition bien connue du petit garçon : « Beaucoup de bruit enveloppé de poussière. » Il se montrait tantôt affectueux et tantôt renfermé, tantôt réservé et tantôt plein d'effervescence. Il ne manifestait pas de préférence pour l'un de ses parents plutôt que pour l'autre et la naissance de sa petite sœur n'avait pas suscité le moindre symptôme de jalousie. Il était d'une santé à toute épreuve : il n'avait jamais été malade un seul jour. Mais en cette époque et sous un pareil climat, cela n'avait rien d'insolite.

Contrairement à d'autres garçons, la compagnie de son père ne lui pesait pas et il ne jouait pas des pieds et des mains pour s'éclipser afin de retrouver des camarades de son âge. Il avait de toute évidence hérité des talents artistiques de George et dès qu'il avait commencé à marcher, ou presque, il était devenu un habitué des coulisses du théâtre de la Colonie. En vérité, on l'avait adopté en tant que mascotte officieuse et il était passé maître en l'art d'offrir des bouquets aux célébrités de la scène et de l'écran en visite.

Oui, Jeff était un petit garçon tout à fait ordinaire. Cette idée réconfortait George quand il se promenait à pied ou à bicyclette avec lui. Ils parlaient comme les pères et les fils parlent entre eux depuis le commencement des temps – à ceci près qu'il y avait désormais beaucoup plus de sujets de conversation. Bien que Jeff n'eût jamais quitté l'île, l'œil ubiquiste de la télévision lui permettait de voir tout ce qu'il avait envie de voir du monde extérieur. Comme tous les colons, il nourrissait un vague mépris à l'endroit du reste de l'humanité. Les insulaires étaient l'élite, le fer de lance du progrès. Ils conduiraient l'Humanité jusqu'aux cimes que les Suzerains avaient atteintes – peut-être même plus loin encore. Ce n'était pas pour demain, certes, mais un jour…

Ils ne se doutaient pas que ce jour ne viendrait que trop tôt.

18

Les rêves commencèrent six semaines plus tard.

George Greggson émergea lentement à la conscience dans l'obscurité de la nuit subtropicale. Il ne savait pas ce qui l'avait réveillé et il resta quelques instants immobile, plongé dans l'hébétude. Soudain, il se rendit compte qu'il était seul. Jean s'était levée et était allée sans bruit dans la chambre des enfants. Elle parlait à Jeff à voix basse – trop basse pour que George entende ce qu'elle disait.

Il se leva à son tour et la rejoignit. Ces expéditions nocturnes étaient monnaie courante du fait de Poupée mais, dans ces cas-là, le tapage qu'elle faisait ne permettait pas à George de rester endormi. Cette fois, rien de tel et il se demandait bien ce qui avait inquiété sa femme.

La seule source de lumière de la nurserie était les motifs fluorescents qui ornaient les murs, et il distingua à leur faible lueur Jean assise au bord du lit de Jeff. Elle se tourna vers George lorsqu'il entra et chuchota :

— Ne réveille pas Poupée.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai senti que Jeff voulait que je vienne et cela m'a réveillée.

J'ai senti que Jeff voulait que je vienne… Comme si c'était la chose la plus banale qui soit ! La gorge de George se noua d'appréhension. Comment l'avait-elle su ? Mais il se contenta de demander :

— Il avait un cauchemar ?

— Je ne suis pas sûre. Maintenant, tout va bien mais il était terrifié quand je suis arrivée.

— Pas du tout, maman ! protesta Jeff avec indignation. Je n'avais pas peur mais c'était un si drôle d'endroit…

— Quel endroit ? s'enquit son père. Raconte-moi.

— Il y avait des montagnes, répondit le petit garçon d'une voix rêveuse. Terriblement hautes et elles n'avaient pas de neige comme il y en a sur toutes celles que j'ai vues. Quelques-unes brûlaient.

— Tu veux dire que c'étaient des volcans ?

— Pas vraiment. Elles brûlaient de partout et ça faisait de drôles de flammes bleues. Et puis, le soleil s'est levé.

— Continue. Pourquoi t'arrêtes-tu ?

Jeff leva les yeux vers son père. Son regard était intrigué.

— Ça non plus, je ne comprends pas, papa. Il est apparu d'un seul coup, très vite, et il était beaucoup trop gros. En plus, il y avait sa couleur. Il était d'un joli bleu.

Un long silence tomba. Un silence glacé.

— C'est tout ? fit doucement George.

— Oui. Je commençais à me sentir un peu seul. À ce moment, maman est entrée et elle m'a réveillé.

D'une main, George caressa la tignasse ébouriffée de son fils tandis que, de l'autre, il resserrait la ceinture de sa robe de chambre. Il avait brusquement très froid et se sentait désemparé. Mais rien dans sa voix ne trahit son trouble quand il reprit la parole :

— Ce n'est qu'un rêve bête. Tu as trop mangé au dîner. Oublie tout ça et rendors-toi comme un bon petit garçon.

— Oui, papa. (Il ménagea une pause avant d'ajouter pensivement :) Je crois que je vais essayer d'y retourner.

— Un soleil bleu ? répéta Karellen un peu plus tard. Cela doit faciliter l'identification.

— Oui, répondit Rashaverak. C'est indubitablement Alphanidon 2. La présence des Monts de Soufre le confirme. Et la distorsion de l'échelle temporelle est un phénomène intéressant à noter. La rotation de la planète est très lente. En quelques minutes, il a dû faire une observation couvrant des heures et des heures.

— C'est tout ce que vous avez découvert ?

— Oui, mais je n'ai pas interrogé directement l'enfant.

— Il n'en est pas question. Nous ne devons en aucun cas intervenir dans le cours normal des événements. Quand ses parents prendront contact avec nous, peut-être pourrons-nous alors l'interroger.

— Ils ne viendront peut-être jamais. Et lorsqu'ils viendront, s'ils viennent, il risque d'être trop tard.

— Nous ne pouvons malheureusement rien y faire. Nous ne devons en aucun cas oublier que, en l'occurrence, notre curiosité ne compte pas. Pas plus que le bonheur de l'humanité. (Karellen tendit la main pour couper la communication.) Continuez la surveillance, naturellement, et signalez-moi tous les faits nouveaux. Mais gardez-vous d'intervenir en aucune façon.

Quand il était éveillé, Jeff restait cependant semblable à lui-même, ce qui était, au moins, une consolation, se disait George. Mais, insidieuse, la peur le gagnait.

Pour Jeff, ce n'était qu'un jeu et il n'en éprouvait encore nul effroi. Un rêve, si étrange qu'il fût, n'était rien de plus qu'un rêve. Il ne se sentait plus solitaire sur les mondes auxquels le sommeil lui ouvrait l'accès. La première fois, son esprit avait appelé sa mère à travers les gouffres inconnus qui les séparaient. Maintenant, il s'enfonçait, seul et sans crainte, au sein de l'univers qui s'ouvrait à lui.

Le matin, ses parents le questionnaient et il leur racontait ce dont il se souvenait. Parfois, les mots lui faisaient défaut et il ne parvenait

pas à décrire les paysages de ses rêves, des paysages qui transcendaient non seulement son expérience personnelle, c'était évident, mais qui dépassaient aussi les pouvoirs de l'imagination de l'Homme. George et Jean lui suggéraient des mots nouveaux, lui montraient des images et des couleurs pour rafraîchir ses souvenirs et s'efforçaient ensuite de s'y retrouver tant bien que mal avec ses réponses. Le plus souvent, cela restait lettre morte bien que les mondes dont il rêvait parussent à Jeff parfaitement logiques et cohérents. Simplement, il n'y avait pas de communication possible entre lui et ses parents. Pourtant, dans certains cas, ses descriptions étaient suffisamment éloquentes…

L'espace. Pas de planètes, pas de paysage, pas de sol sous les pieds. Rien que les étoiles cloutant le velours de la nuit et un grand soleil rouge qui battait comme un cœur. Énorme et inconsistant, il se contractait soudain et devenait simultanément plus lumineux comme si on alimentait son brasier intérieur. Il passait par toute la gamme du spectre, se stabilisait à la limite du jaune et le cycle s'inversait : l'astre se dilatait, se refroidissait et se transformait à nouveau en un nuage déchiqueté d'un rouge ardent…

— Une étoile variable caractéristique, commenta vivement Rashaverak. Observée, elle aussi, sous une accélération temporelle inouïe. Je ne peux pas l'identifier avec précision, mais celle qui correspond le mieux est Rhamsandron 9. Ou peut-être Pharanidon 12.

— Que ce soit l'une ou l'autre, il s'enfonce de plus en plus loin.

— De plus en plus.

Ç'aurait pu être la Terre. Un soleil blanc voguait dans un ciel bleu piqueté de nuages chassés par la tempête. Une colline descendait en pente douce jusqu'à un océan que le vent furieux faisait moutonner. Pourtant, rien ne bougeait : c'était comme un décor figé que l'on entr'aperçoit le temps d'un éclair. Et loin, très loin à l'horizon, on distinguait quelque chose qui n'appartenait pas à la Terre : un alignement de colonnes à la silhouette de brume jaillissant des flots et qui s'amincissaient progressivement avant de se perdre dans les nuages. Ces piliers, trop colossaux pour être artificiels et trop régulièrement espacés pour être naturels, ceinturaient la planète.

— Sidénus 4 et les Piliers de l'Aube, dit Rashaverak. (Et il y avait une sorte de crainte respectueuse dans sa voix.) Il a atteint le centre de l'Univers.

— Et son voyage a à peine commencé, répondit Karellen.

La planète était absolument plane. Sa gravité phénoménale avait, depuis des temps reculés, arasé, aplati les montagnes de son impétueuse jeunesse – montagnes dont les plus fiers sommets

n'avaient jamais dépassé quelques mètres. Et pourtant, la vie existait car la surface de la planète était tapissée d'innombrables formes géométriques qui glissaient, se déplaçaient, changeaient de couleur. C'était un monde à deux dimensions dont les habitants n'avaient pas plus de quelques millimètres d'épaisseur.

Et dans son ciel brillait un soleil qu'aucun mangeur d'opium n'aurait imaginé, même dans ses rêves les plus délirants. Trop chaud pour être blanc, c'était un fantôme ardent à la frontière de l'ultraviolet baignant la planète d'un rayonnement qui aurait instantanément détruit n'importe quelle forme de vie terrestre. De gigantesques nappes de gaz et de poussière que les ultraviolets diapraient au passage de tonalités fluorescentes en nombre infini flottaient comme des voiles sur des millions et des millions de kilomètres, à perte de vue. À côté de cette étoile, le soleil de la Terre aurait été aussi chétif qu'un ver luisant en plein midi.

— Ce ne peut être qu'Hexanérax 2, dit Rashaverak. Seule une poignée de nos nefs l'ont atteinte et aucune n'a tenté d'atterrir. Qui aurait pu penser, en effet, que la vie existât sur de pareilles planètes ?

— Il semble, répliqua Karellen, que vous n'avez pas été aussi méticuleux que vous le croyiez, messieurs les savants. Si ces… ces configurations sont dotées d'intelligence, le problème de la communication ne devrait pas manquer d'intérêt. Je me demande si ces formes connaissent la troisième dimension.

C'était un monde qui ne saurait jamais ce que sont la nuit et le jour, le passage des années ni la succession des saisons. Six soleils polychromes se partageaient son ciel, de sorte que l'obscurité était chose inconnue. Seule changeait la couleur de la lumière. Prisonnière de l'action de champs gravifiques antagonistes, la planète en question suivait les arabesques et les involutions d'une orbite d'une inconcevable complexité qui n'était jamais deux fois la même. Chaque moment de sa trajectoire était unique : l'actuelle position de ses six soleils ne se répéterait pas avant la fin de l'éternité.

Et pourtant, même là, la vie était présente. À une époque, son feu central la calcinait ; à un autre âge, c'était le règne des glaces : peu importe. La planète était malgré tout asile de vie. Dans les périodes de glaciation, les grands cristaux aux facettes innombrables restaient figés, groupés en formations géométriques subtiles, et quand la chaleur revenait, ils glissaient lentement le long des veines minérales. S'il leur fallait mille ans pour émettre une pensée, c'était sans importance. L'univers était encore jeune et le temps infini…

— J'ai épluché toutes nos archives, dit Rashaverak. Elles ne mentionnent aucun monde comparable, aucune combinaison de soleils

de ce type. Si cette planète se trouvait à l'intérieur de notre univers, même au delà du rayon d'action de nos vaisseaux, les astronomes l'auraient découverte.

— Il a donc quitté la galaxie.

— Oui. Cela ne sera sûrement plus très long, maintenant.

— Qui sait ? Il ne fait que rêver. À l'état de veille, il est encore lui-même. Ce n'est que la première phase. Quand la transformation s'amorcera, nous le saurons très vite.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, monsieur Greggson, dit gravement le Suzerain. Je m'appelle Rashaverak. Vous vous souvenez certainement de moi.

— Oui. C'était à la soirée de Rupert Boyce. Il y a peu de chances que je l'oublie. J'ai pensé qu'il fallait que nous nous revoyions.

— Dites-moi pourquoi vous avez sollicité cette entrevue.

— Je suppose que vous le savez déjà.

— Peut-être. Mais il serait utile, aussi bien pour vous que pour moi, que vous exposiez vous-même vos motifs. Je vais sans doute grandement vous surprendre. J'essaie, moi aussi, de comprendre et, en un sens, mon ignorance est égale à la vôtre.

George considéra le Suzerain avec ébahissement. C'était là une idée qui ne lui était jamais venue à l'esprit. Inconsciemment, il tenait pour acquis que le savoir et la puissance des Suzerains étaient sans limites, qu'ils connaissaient le phénomène dont Jeff était l'objet – et qu'ils en étaient probablement responsables.

— Je présume que vous avez vu les rapports que j'ai transmis aux psychologues de l'Île. Vous êtes donc au courant de ses rêves.

— Oui, nous sommes au courant.

— Je n'ai jamais cru qu'il ne s'agissait que des fantasmes d'une imagination d'enfant. Ils étaient si incroyables… je sais que ce que je dis a l'air absurde… si incroyables qu'ils devaient nécessairement avoir une certaine réalité pour base.

George dévisagea Rashaverak avec anxiété, ne sachant s'il espérait une confirmation ou un démenti. Le Suzerain garda le silence, ses larges yeux calmes fixés sur lui. Ils étaient presque face à face, car la pièce – manifestement conçue pour des entrevues de ce genre – était à deux niveaux : le massif fauteuil du Suzerain dominait d'un bon mètre celui de George, marque d'attention amicale visant à rassurer les humains qui demandaient audience et dont l'état d'esprit était rarement serein.

— Au début, poursuivit George, nous avons été ennuyés mais pas vraiment effrayés. Au réveil, Jeff semblait on ne peut plus normal et ses rêves n'avaient pas l'air de le troubler. Mais un soir… (Il hésita et ajouta, sur la défensive :) Je n'ai jamais cru au surnaturel. Je ne suis

pas un scientifique mais je pense que tout est justiciable d'une explication rationnelle.

— En effet. Je sais ce que vous avez vu. J'observais.

— Je m'en suis toujours douté. Pourtant, Karellen avait promis que vous ne nous espionneriez jamais avec vos instruments. Pourquoi avoir rompu cette promesse ?

— Je ne l'ai pas rompue. Le Superviseur a déclaré que la race humaine ne serait plus placée sous surveillance. Nous avons tenu parole. C'étaient vos enfants que j'observais, pas vous.

Il fallut plusieurs secondes à George pour qu'il saisisse toutes les implications de la réponse de Rashaverak. Il blêmit.

— Vous voulez dire… (Les mots s'étranglèrent dans sa gorge.) Mais, au nom du ciel, que sont donc mes enfants ?

— C'est justement ce que nous nous efforçons de déterminer, laissa tomber Rashaverak d'une voix solennelle.

Jennifer Anne Greggson, naguère baptisée Poupée, était dans son berceau, les yeux hermétiquement clos.

Il y avait longtemps qu'elle ne les avait pas ouverts et elle ne les rouvrirait plus car, désormais, la vue était pour elle aussi superflue que pour les créatures aux sens multiples peuplant les ténébreux abîmes océaniques. Elle avait conscience du monde qui l'entourait. Et de beaucoup plus que cela, en vérité.

De sa première enfance, qui avait été si brève, demeurait un réflexe, fruit d'un inexplicable paradoxe du processus de son développement : la crécelle qui avait été sa joie crépitait sans interruption selon un rythme complexe et perpétuellement changeant. C'était cette étrange sonorité syncopée qui avait tiré Jean du sommeil. Elle s'était ruée dans la chambre des enfants. Mais ce n'était pas uniquement à cause de cela qu'elle avait appelé George à grands cris.

Non. C'était le fait de voir la banale crécelle bariolée tourner toute seule sans aucun support à cinquante centimètres au-dessus du sol tandis que Jennifer Anne, ses mains potelées étroitement nouées, arborait une expression de sereine satisfaction.

Elle avait commencé tard mais ses progrès étaient rapides. Bientôt, elle aurait dépassé son frère car elle avait beaucoup moins de choses à désapprendre que lui.

— Vous avez bien fait de ne pas toucher à son jouet, dit Rashaverak. Je ne crois pas que vous auriez pu le bouger, mais si vous y étiez parvenu cela l'aurait peut-être contrariée et, alors, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez rien ?

— Je ne veux pas vous bercer d'illusions. Nous pouvons observer

et étudier, ce que nous sommes en train de faire. Mais nous sommes incapables d'intervenir parce que nous ne comprenons pas.

— Mais qu'allons-nous faire ? Et pourquoi est-ce tombé sur nous ?

— Il fallait bien que cela tombe sur quelqu'un. Vous n'avez rien de plus exceptionnel que le premier neutron qui déclenche la réaction en chaîne dans une bombe atomique. Il se trouve simplement que c'est le premier. N'importe quel autre aurait pareillement pu servir d'allumette. Ce qui est arrivé à Jeff aurait pu arriver à n'importe qui d'autre. C'est ce que nous appelons la Percée Totale. Le secret n'est plus indispensable, maintenant, et je m'en réjouis. Nous attendons cet événement depuis que nous sommes arrivés sur la Terre. Il nous était impossible de prédire où et comment cela commencerait. Jusqu'au moment où – et ce fut un pur hasard –, nous nous sommes rencontrés chez Rupert Boyce. J'ai alors su avec une quasi-certitude que les enfants de votre femme seraient les premiers.

— Mais nous n'étions pas encore mariés. Nous n'avions même pas…

— Certes. Mais l'esprit de Mlle Morrel a été le canal éphémère qui a véhiculé un savoir que personne au monde ne pouvait alors posséder. Cela n'a été possible que parce qu'il avait pour source un autre esprit intimement lié au sien. Que cet esprit-là ne fût pas encore né était sans importance car le Temps présente beaucoup plus de bizarreries que vous le pensez.

— Je commence à comprendre. Ces choses, Jeff les connaît. Il voit d'autres mondes et il peut dire d'où vous venez. Et Jean a capté ses pensées avant même sa naissance.

— Cela va beaucoup plus loin, mais vous ne serez jamais aussi près de la vérité. Tout au long de l'histoire, il y a eu des gens dotés de pouvoirs inexplicables qui semblent transcender le temps et l'espace. Ils ne les ont jamais compris et les explications qu'ils tentaient d'avancer étaient presque sans exception des niaiseries. J'ai lu suffisamment de récits de ce genre pour le savoir ! Mais on peut utiliser une analogie suggestive et commode que l'on retrouve fréquemment dans votre littérature. Imaginez l'esprit de chaque homme comme une île au milieu d'un océan. Toutes ces îles paraissaient isolées alors qu'en réalité l'assise rocheuse dont elles sont les surgeons les unit entre elles. Si l'océan disparaissait, il n'y aurait plus d'îles. Elles feraient toutes partie d'un seul et même continent mais elles auraient perdu leur individualité.

« Ce que vous avez appelé télépathie est quelque chose de comparable à cette image. Si les conditions favorables sont réunies, les esprits peuvent fusionner, mettre leur contenu respectif en commun et garder le souvenir de cette expérience, une fois retournés à leur isolement. Sous sa forme la plus parfaite, ce pouvoir échappe aux

cadres du temps et de l'espace. Voilà pourquoi Jean a pu capter le savoir de son fils alors que celui-ci n'était pas encore né.

Dans le long silence qui suivit, George s'efforça de maîtriser ces notions stupéfiantes. Un schéma commençait à s'ébaucher. Invraisemblable, mais qui possédait une logique interne. Et qui expliquait – pour autant que l'on pût utiliser ce mot pour quelque chose d'aussi incompréhensible – tout qui était advenu depuis cette soirée chez Rupert Boyce. Qui, de plus – George le réalisait soudain – rendait compte de l'intérêt que Jean portait au surnaturel.

— Comment cela a-t-il démarré ? s'enquit-il. Et où cela aboutira-t-il ?

— Nous sommes dans l'incapacité de répondre à cette question. Mais il existe de nombreuses races dans l'univers et certaines ont découvert ces pouvoirs longtemps avant l'apparition de votre espèce et de la mienne. Elles attendaient que vous les rejoigniez. Et l'heure a sonné.

— Mais alors vous, que venez-vous faire là-dedans ?

— Vous nous avez sans doute considérés à l'instar de la plupart de vos congénères comme vos maîtres. C'était une erreur. Nous n'étions rien de plus que des gardiens accomplissant une mission qui nous avait été imposée… d'en haut. Il est malaisé de donner une définition de notre tâche. Si vous voulez, disons que nous sommes des sages-femmes chargées de mener à bien une naissance difficile. Nous contribuons à mettre au monde quelque chose de nouveau et de merveilleux.

(Rashaverak marqua une hésitation comme s'il ne trouvait pas ses mots.) Oui, nous sommes des sages-femmes. Mais des sages-femmes stériles !

En cet instant, George comprit qu'il se trouvait en présence d'une tragédie sans commune mesure avec celle qu'il vivait. C'était incroyable – et néanmoins juste. En dépit de toute leur puissance et de leur intelligence lumineuse, les Suzerains étaient pris au piège d'un cul-de-sac évolutionnaire. Cette race olympienne et noble, supérieure à l'humanité dans presque tous les domaines, n'avait pas d'avenir, et elle le savait. Devant ce drame, les tourments personnels de George devenaient insignifiants.

— C'était donc pour cela que vous surveilliez Jeff. Il était le cobaye de cette expérience.

— Exactement – encore que le contrôle de ladite expérience nous échappe. Nous ne l'avons pas mise en route. Nous essayions simplement d'observer. Sans intervenir sauf quand c'était nécessaire.

Oui, songea George… le mascaret. Pas question de perdre un spécimen précieux ! Mais il eut aussitôt honte d'avoir eu une pareille pensée. Cette acrimonie était indigne.

— J'ai une dernière question à poser. Qu'allons-nous faire en ce qui concerne nos enfants ?

— Profitez d'eux tant que vous le pourrez, répondit doucement Rashaverak. Cela ne durera pas bien longtemps.

C'était là un conseil que l'on aurait pu donner à n'importe quels parents, à n'importe quelle époque. Mais, maintenant, ces paroles de bon sens avaient une résonance effrayante.

19

Au bout de quelque temps, il n'y eut plus de hiatus entre l'univers onirique de Jeffrey et son existence quotidienne. Il n'allait plus à l'école et la routine de la vie de Jean et de George se brisa ainsi qu'elle allait bientôt le faire pour tant d'autres familles sur la Terre. Ils évitaient systématiquement leurs amis comme s'ils pressentaient déjà qu'avant longtemps ils seraient des pestiférés. Parfois, la nuit, quand les passants étaient rares, ils faisaient de longues promenades tous les deux. Ils ne s'étaient jamais sentis aussi proches l'un de l'autre depuis les tout débuts de leur mariage ; ils étaient à nouveau unis face à la tragédie encore ignorée qui s'apprêtait à s'abattre sur eux.

Au début, laisser seuls à la maison les enfants endormis leur avait donné mauvaise conscience, mais ils se rendaient compte, désormais, que Jeff et Jenny n'avaient plus besoin d'eux. Et, bien sûr, les Suzerains étaient à leur poste d'observation. C'était une pensée rassurante : ils n'étaient plus seuls devant leur problème, d'autres yeux veillaient aussi, sages et compatissants.

Jennifer dormait : il n'y avait pas d'autre mot pour décrire l'état dans lequel elle était entrée. Selon toutes les apparences, c'était toujours un bébé, mais la puissance latente qui émanait d'elle était si effrayante que Jean ne pouvait plus supporter de mettre les pieds dans la nursery.

C'était d'ailleurs inutile. L'entité qui avait été Jennifer Anne Greggson n'avait pas encore atteint le point ultime de son évolution mais la chrysalide assoupie avait déjà une maîtrise suffisante de son environnement pour subvenir à tous ses besoins. L'unique tentative que Jean avait faite pour lui donner à manger s'était soldée par un échec. Jennifer s'alimentait quand cela lui convenait et à sa façon. En effet, les provisions disparaissaient du réfrigérateur, se volatilisaient régulièrement. Et pourtant, Jennifer Anne ne quittait jamais son berceau.

La crécelle s'était tue. Le joujou abandonné gisait par terre dans la chambre d'enfants et personne n'osait y toucher de peur que Jennifer Anne en ait à nouveau envie. Il lui arrivait parfois de faire s'agiter les meubles selon des cadences bien précises et George avait l'impression que la fluopeinture des murs était plus éclatante qu'elle ne l'avait jamais été.

Jennifer Anne ne causait aucun désagrément. Elle était au delà de l'assistance de ses parents et de leur amour. Cette situation ne pouvait se prolonger très longtemps. Pour le peu de temps qu'il leur restait, Jean et George se raccrochaient désespérément à Jeff. Il était en cours de métamorphose, lui aussi, mais il les reconnaissait encore. Le petit

garçon dont ils avaient suivi la croissance, qu'ils avaient vu émerger des brumes informes de la première enfance, perdait sa personnalité, il se dissolvait un peu plus d'heure en heure sous leurs yeux. Cependant, il leur causait parfois encore et il parlait de ses jouets ou de ses amis comme s'il ignorait ce qui devait advenir. Il n'empêche que, la plupart du temps, il ne voyait pas ses parents ou semblait, en tout cas, ne pas avoir conscience de leur présence. Il ne dormait plus comme Jean et George étaient contraints de le faire malgré la nécessité dans laquelle ils se trouvaient de gaspiller le moins possible les quelques heures de sursis qui leur demeuraient.

Contrairement à Jenny, Jeff ne possédait apparemment pas de pouvoir paranormal sur les objets matériels – peut-être parce que, étant plus âgé, il avait moins besoin de cette faculté. Sa singularité était exclusivement limitée à sa vie mentale dont les rêves n'occupaient plus, désormais, qu'une part modeste. Il restait totalement immobile pendant des heures entières, les yeux hermétiquement clos comme s'il était à l'écoute de sons que personne d'autre n'entendait. Et un savoir venu d'ailleurs dans l'espace et d'ailleurs dans le temps s'infiltrait dans son esprit, un savoir voué à détruire la créature à demi formée qui avait été Jeffrey Angus Greggson.

Fey, assise sur son arrière-train, fixant sur lui ses yeux au regard tragique et incompréhensif, se demandait où était parti son jeune maître et quand il lui reviendrait.

Jeff et Jenny avaient été les premiers, mais bientôt ils ne furent plus les seuls. Telle une épidémie se propageant rapidement d'un pays à l'autre, la métamorphose contaminait la race humaine tout entière. Elle ne s'attaquait pratiquement pas à ceux qui avaient plus de dix ans et pour ainsi dire aucun enfant de moins de dix ans ne lui échappait.

C'était la fin de la civilisation, la fin de tout ce pour quoi les hommes avaient lutté depuis l'aube des temps. En l'espace de quelques jours, l'humanité avait perdu son futur, car lorsqu'une race se voit arracher sa progéniture, son âme meurt et sa volonté de survivre est irrémédiablement brisée.

Un siècle plus tôt, ç'aurait été la panique, mais il n'y avait pas de panique. La Terre était paralysée, les grandes cités engourdies et silencieuses. Seules les industries vitales continuaient de tourner. On eût dit que la planète endeuillée pleurait sur ce qui, dorénavant, ne serait jamais plus.

Et c'est alors que, comme il l'avait déjà fait dans un passé maintenant oublié, Karellen s'adressa pour la dernière fois à l'humanité.

20

Sa voix jaillit de millions de postes de radio :

— Ma tâche est presque terminée. Je puis enfin vous dire après un siècle en quoi elle consistait.

« Nous avons dû vous cacher beaucoup de choses, de même que, pendant la moitié de notre séjour sur la Terre, nous ne nous sommes pas montrés à vous. Je sais que certains parmi vous pensent que c'était une précaution inutile. Vous êtes habitués à notre présence et il ne vous est plus possible d'imaginer la réaction qu'auraient eue vos ancêtres à notre vue. Mais vous pouvez au moins comprendre le motif auquel nous obéissions en nous dissimulant au regard des hommes et admettre que nous avions une raison pour agir ainsi.

« L'ultime secret est le mobile de notre irruption qui a prêté à des spéculations sans fin. Nous ne pouvions vous mettre dans la confidence avant aujourd'hui car ce n'était pas à nous qu'il appartenait de le révéler.

« Il y a un siècle, nous sommes arrivés sur votre planète et nous vous avons empêchés de vous détruire de vos propres mains. C'est là un fait que nul, je le crois, ne contestera, mais ce qu'aurait été cette autodestruction, vous ne l'avez jamais deviné.

« Parce que nous avons banni les armes nucléaires et tous les jouets mortels que vous entassiez dans vos arsenaux, le danger d'une annihilation physique a été éliminé. Vous pensiez que c'était le seul. Nous voulions vous le faire croire mais c'était absolument faux. Le péril le plus grave qui vous menaçait était d'une tout autre nature – et il ne concernait pas votre seule race.

« De nombreux mondes sont parvenus au carrefour de la puissance nucléaire, ont évité la catastrophe, ont poursuivi l'édification de civilisations pacifiques et heureuses – et ont été entièrement anéantis par des forces dont ils ignoraient tout. Vous avez commencé à jouer de façon préoccupante avec ces mêmes forces au XX^e^ siècle. C'est pourquoi il a été indispensable d'agir.

« Tout au long de ce XX^e^ siècle, la race humaine n'a cessé de s'approcher lentement du gouffre dont elle ne soupçonnait pas l'existence. Une seule passerelle permet de le franchir. Peu de races ont trouvé ce pont sans aide extérieure. Quelques-unes se sont détournées de l'abîme quand il en était encore temps, échappant ainsi au danger comme à l'accomplissement. Les mondes qui étaient les leurs sont devenus des îlots élyséens, des oasis de facilité et de béatitude qui ne jouent plus aucun rôle dans l'histoire de l'univers. Cela n'aurait jamais été votre destin – ou votre chance. Votre race est trop dynamique. Vous auriez sombré dans le désastre en entraînant

d'autres races avec vous car vous n'auriez pas trouvé la passerelle.

« Il va me falloir, hélas, utiliser des analogies du même genre pour vous dire ce qui me reste à vous dire. Vous n'avez pas de mots, pas de concepts pour exprimer une grande partie des choses que je désire vous exposer – et la connaissance que nous en avons nous-mêmes est, elle aussi, cruellement imparfaite. Pour les comprendre, vous allez devoir revenir sur le passé et retrouver des notions familières à vos aïeux mais que vous avez oubliées – que nous vous avons, en réalité, délibérément aidés à oublier. En effet, depuis que nous sommes ici, nous avons monté une vaste supercherie destinée à camoufler une vérité que vous n'étiez pas encore prêts à affronter.

« Au cours des siècles, vos savants ont pénétré les secrets du monde physique et, grâce à eux, vous êtes passés de l'énergie de la vapeur à l'énergie de l'atome. Vous vous êtes dégagés de la superstition et l'humanité n'a plus eu qu'une seule religion véritable : la Science. La Science était le don que la minorité occidentale avait fait au reste du monde et elle a détruit toutes les autres religions. On pensait qu'elle pouvait tout expliquer, qu'aucune force n'échappait à son empire, qu'il n'existait rien dont elle ne pût rendre compte. Peut-être que le mystère des origines de l'univers ne serait jamais percé mais tout ce qui s'était passé depuis sa naissance avait obéi aux lois physiques.

« Pourtant, et bien qu'ils eussent été enlisés dans leurs illusions, vos mystiques avaient vu une partie de la vérité. Il y a des pouvoirs de l'esprit et il y a des pouvoirs au delà de l'esprit que votre science ne pourra jamais enfermer dans son cadre sans que celui-ci ne se désintègre sans rémission. Tout au long des siècles, on a signalé d'innombrables manifestations de phénomènes étranges – poltergeïsme, télépathie, précognition – que vous avez nommés mais que vous n'avez pas expliqués. La science les a tout d'abord ignorés, elle a même nié leur existence en dépit d'une masse de témoignages couvrant cinq millénaires. Pourtant, ils existent et, pour être exhaustive, toute théorie de l'univers doit impérativement en tenir compte.

« Une poignée de savants ont commencé à se pencher sur ces questions durant la première moitié du XX^{e} siècle. Ils ne le savaient pas mais ils jouaient avec la serrure de la boîte de Pandore. Les forces qu'ils auraient pu déchaîner dépassaient tous les périls que l'atome aurait été susceptible d'entraîner. Car si les physiciens risquaient seulement de détruire la Terre, les paraphysiciens auraient semé la dévastation jusqu'aux étoiles.

« Il n'était pas possible de laisser faire. Je suis incapable de définir pleinement la nature de la menace que vous représentiez. Pour nous, elle n'en était pas une, de sorte que nous ne la comprenons pas. Disons

que vous auriez pu devenir un cancer télépathique, une intelligence pernicieuse dont l'inévitable anéantissement aurait contaminé d'autres intelligences plus vastes.

« Nous sommes donc venus – nous avons été envoyés – sur la Terre et nous avons bloqué votre développement à tous les niveaux de culture. Nous avons, en particulier, stoppé net toutes les recherches sérieuses concernant les phénomènes paranormaux. Je ne me cache pas que, en raison du contraste opposant nos deux civilisations, nous avons du même coup étouffé toutes les autres activités créatrices. Mais c'était là un effet secondaire dépourvu d'importance.

« Il me faut maintenant vous révéler une chose qui va vous paraître très surprenante, presque incroyable, peut-être. Ces potentialités, ces pouvoirs latents, nous ne les possédons pas et nous ne les appréhendons pas davantage. Notre intelligence est de loin supérieure à la vôtre mais il y a dans votre esprit quelque chose qui nous a toujours échappé. Nous vous étudions depuis notre arrivée. Nous avons appris beaucoup et nous en apprendrons encore plus. Cependant, je doute que nous découvrions toute la vérité.

« Nos deux races présentent de nombreux points communs. C'est pour cela que nous avons été choisis pour cette tâche. Mais d'un autre côté, nous sommes, vous et nous, l'aboutissement de deux processus d'évolution différents. Notre mental est parvenu à la limite de son développement. Le vôtre aussi sous sa forme actuelle. Néanmoins, vous pouvez passer au niveau supérieur et c'est en cela que réside la différence. Nos potentialités sont épuisées alors que les vôtres sont encore inexploitées. Et elles sont liées selon des modalités que nous ne comprenons pas aux pouvoirs auxquels j'ai fait allusion – des pouvoirs qui sont présentement en train de s'éveiller sur votre planète.

« Nous avons arrêté la pendule, nous vous avons fait marquer le pas pendant que ces pouvoirs prenaient force jusqu'au moment où ils pourraient envahir les canaux qui se préparaient à être leurs réceptacles. Ce que nous avons fait pour mettre votre planète en valeur, pour élever votre niveau de vie, pour assurer le triomphe de la justice et de la paix – tout cela, nous l'aurions fait de toute façon à partir du moment où nous étions contraints de nous immiscer dans vos affaires. Mais ces profondes transformations vous détournaient de la vérité et servaient par conséquent notre dessein.

« Nous sommes vos tuteurs – rien de plus. Vous avez souvent dû vous demander quelle place occupe ma race dans la hiérarchie de l'univers. De même que nous sommes au-dessus de vous, quelque chose est au-dessus de nous, qui nous utilise pour parvenir à son but. Nous n'avons jamais découvert ce qu'est ce « quelque chose » bien que nous soyons depuis des temps immémoriaux ses instruments et que

nous n'osions pas lui désobéir. De temps en temps, un ordre nous arrive, nous nous rendons sur un monde dans la prime fleur de sa civilisation et nous le guidons le long de la route que, pour notre part, il ne nous sera jamais donné de prendre – la route sur laquelle vous êtes à présent engagés. Et, sans cesse, nous étudions le phénomène que nous avons pour mission de favoriser, dans l'espoir d'apprendre comment échapper à nos propres limites. Mais nous n'avons que vaguement entr'aperçu le visage indistinct de la vérité. Vous nous avez appelés les Suzerains sans savoir ce qu'avait d'ironique le titre que vous nous décerniez. Disons qu'il y a au-dessus de nous un Maître Esprit qui se sert de nous comme un potier de son tour. Et votre race est l'argile à laquelle ce tour confère sa forme.

« Nous pensons – mais ce n'est qu'une théorie – que le Maître Esprit cherche à croître, à étendre ses pouvoirs, à développer sa conscience de l'univers. Il est sans doute à présent la somme d'une multitude de races et il s'est depuis longtemps affranchi de la tyrannie de la matière. Il dépiste partout l'intelligence. Quand il a su que vous étiez presque prêts, il nous a dépêchés pour exécuter sa volonté, pour vous préparer à l'imminente métamorphose.

« Tous les changements antérieurs que votre race a connus ont demandé un temps immense. Mais il ne s'agit plus, cette fois, d'une transformation du corps : il s'agit d'une mutation de l'esprit. En vertu des lois de l'évolution, elle sera cataclysmique – instantanée. Elle a déjà commencé. Il vous faut regarder la vérité en face : vous êtes la dernière génération de l'*Homo sapiens.*

« Nous ne pouvons vous dire que fort peu de choses touchant la nature de cette transformation. Nous ne savons pas comment elle procède, nous ignorons à quel stimulus le Maître Esprit fait appel pour la déclencher quand il juge que le moment est venu. Tout ce que nous avons découvert, c'est qu'elle démarre avec un seul individu – toujours un enfant –, puis se propage de façon explosive à la manière des cristaux qui se forment à partir du premier germe dans une solution saturée. Les adultes ne sont pas touchés parce que leur esprit est déjà figé dans un moule inaltérable.

« Dans quelques années, tout sera consommé et la race humaine se sera divisée en deux rameaux. Aucun retour en arrière n'est possible et l'avenir du monde tel que vous le connaissez est clos. Tous les espoirs, tous les rêves de votre race sont éteints. Vous avez donné naissance à vos successeurs, et c'est là votre tragédie : vous ne les comprendrez jamais, vous ne pourrez jamais entrer en communication avec leur esprit. Ils n'auront pas, en vérité, un esprit dans l'acception que vous donnez à ce mot. Ils seront une entité unique, de même que vous-mêmes êtes la somme des myriades de cellules qui vous composent. Vous ne les considérerez pas comme des humains et vous

aurez raison.

« Je vous dis tout cela afin que vous sachiez ce qui vous attend. Dans quelques heures, la crise éclatera. Ma tâche et mon devoir sont de protéger ceux dont j'ai été désigné pour être le gardien. Malgré les pouvoirs qui s'éveillent en eux, ils risquent d'être massacrés par les foules qui les environnent – oui, même par leurs propres parents lorsque ceux-ci comprendront la vérité. J'ai charge de les évacuer et de les concentrer dans un lieu isolé pour assurer et leur sécurité et la vôtre. Demain, mes nefs procéderont à cette évacuation. Je ne vous en voudrai pas si vous essayez de contrecarrer l'opération mais ce sera inutile. Des pouvoirs plus puissants que les miens sont en train de sortir de leur sommeil et je ne suis qu'un de leurs instruments.

« Mais ensuite… que faire de vous, les survivants, quand le dessein aura été accompli ? Le plus simple et le plus miséricordieux serait peut-être de vous anéantir, tout comme vous sacrifieriez vous-même un petit chien mortellement blessé que vous aimez. Mais je ne le puis. Votre avenir sera celui que vous choisirez pour les dernières années qui vous restent à vivre. J'espère que l'humanité ira en paix vers le grand repos, sachant qu'elle n'a pas vécu en vain. Car si ceux que vous avez engendrés vous sont totalement étrangers, s'ils ne partagent aucun de vos désirs et aucune de vos espérances, s'ils voient dans vos plus grandioses réalisations des joujoux dérisoires, il n'en demeure pas moins que c'est quelque chose de prodigieux et que vous en aurez été les créateurs.

« Quand notre race sera oubliée, une part de la vôtre vivra encore. Aussi, ne nous condamnez pas pour ce que nous avons été contraints de faire. Et rappelez-vous ceci : nous vous envierons toujours.

21

À présent, Jean ne pleurait plus. L'île scintillait de son éclat d'or dans l'impitoyable, l'inhumaine lumière du soleil quand la nef apparut entre les pics jumeaux de Sparte. C'était sur cet îlot rocheux que son fils, il n'y avait pas si longtemps, avait échappé à la mort grâce à un miracle qu'elle ne comprenait que trop bien, maintenant. Parfois, elle se demandait s'il n'eût pas mieux valu, au fond, que les Suzerains s'en fussent lavé les mains et l'eussent abandonné à son sort. La mort était quelque chose qu'elle pouvait affronter – et elle l'avait déjà fait auparavant, elle était dans l'ordre des choses. Mais ce dont il s'agissait était plus inhabituel que la mort – et plus définitif. De tous temps les hommes mouraient mais l'espèce humaine se perpétuait.

Les enfants disséminés par petits groupes sur la grève n'émettaient pas un son, ne faisaient pas un geste. Ils se désintéressaient tout autant les uns des autres que cela avait été le cas dans les foyers qu'ils quittaient pour toujours. Beaucoup d'entre eux portaient dans leurs bras des bébés trop petits pour marcher – ou qui ne désiraient pas faire appel aux pouvoirs rendant la marche inutile. Car s'ils pouvaient déplacer des objets inanimés, songeait George, ils étaient sûrement capables de léviter. Mais pourquoi les Suzerains se donnaient-ils donc la peine de venir les embarquer ?

C'était sans importance. Ils partaient et ils avaient choisi ce moyen pour s'en aller. Ce fut alors que le vague souvenir qui tracassait George fit surface. Il avait vu, il y avait bien longtemps, un vieux film d'actualités datant d'un siècle montrant un exode analogue. Cela devait remonter à la Première Guerre mondiale – ou à la Seconde. Des théories de trains bourrés d'enfants qui fuyaient les villes menacées, laissant derrière eux des parents que tant d'entre eux ne reverraient jamais. Rares étaient ceux qui pleuraient. Quelques-uns, hébétés, se cramponnaient craintivement à leur maigre bagage, mais la plupart avaient l'air d'attendre avec impatience quelque prodigieuse aventure.

Pourtant, c'était là une fausse analogie. L'histoire ne se répète pas. Aujourd'hui, ceux qui partaient, quoi qu'ils pussent être, n'étaient plus des enfants. Et, cette fois, il n'y aurait pas de retrouvailles.

La nef s'était posée au bord du rivage et profondément enfoncée dans le sable meuble. D'un seul et même mouvement, les larges sabords incurvés coulissèrent et, telles des langues de métal, les passerelles d'accès saillirent. Les silhouettes éparpillées sur la plage, enfermées dans un indicible isolement, commencèrent à se rassembler, à s'agglutiner en une foule qui avançait exactement comme l'aurait fait une foule humaine.

Isolés ? Pourquoi l'idée d'isolement m'est-elle venue à l'esprit ? se

demanda George. Car, en tout état de cause, l'isolement était quelque chose qu'ils ne connaîtraient jamais plus. Seuls des individus, seules des créatures humaines pouvaient être seules et isolées. Une fois tombées les barrières, la solitude disparaîtrait à mesure que se diluerait la personnalité. Ces innombrables gouttes de pluie se fondraient dans le même océan.

La main de Jean lui étreignit plus fermement l'épaule.

— Regarde, fit-elle dans un souffle. Jeff est là. Près de la deuxième porte.

C'était très loin et il était très difficile de dire avec certitude que c'était bien lui. Les yeux de George étaient embués et cela lui brouillait la vue. Néanmoins, c'était Jeff, il n'y avait aucun doute. Il reconnaissait son fils, un pied déjà posé sur la passerelle.

Et Jeff se retourna. Son visage n'était qu'une tache claire. À cette distance, il était impossible de savoir s'il se rappelait ce qu'il abandonnait. Et George ignorerait à jamais si ç'avait été par hasard qu'il s'était retourné ou si, en cet ultime instant où il était encore leur fils, il savait, au moment d'entrer dans un royaume dont l'accès leur était à tout jamais interdit, que ses parents le regardaient.

Les portes commencèrent à se refermer. Alors, Fey tendit son museau vers le ciel et exhala une plainte sourde, déchirante. Quand elle tourna ses beaux yeux clairs vers lui, George comprit qu'elle avait perdu son maître. Maintenant, il n'avait plus de rival.

Pour ceux qui étaient restés, il y avait de nombreuses routes, mais une seule destination. « Le monde est toujours beau, disaient certains. Nous le quitterons forcément un jour, mais à quoi bon hâter le départ ? »

Mais ceux qui attachaient plus de prix à l'avenir qu'au passé et qui avaient été dépouillés de tout ce qui rendait la vie digne d'être vécue n'avaient pas envie de demeurer là. Ils partirent, les uns seuls, les autres avec leurs amis, chacun selon son tempérament.

Ainsi en alla-t-il d'Athènes. L'Île était née dans le feu : ce fut dans le feu qu'elle choisit de mourir. Ceux qui souhaitaient s'en aller s'en allèrent mais la plupart des membres de la Colonie préférèrent rester pour périr au milieu des fragments de leurs rêves fracassés.

Nul ne connaissait le jour ni l'heure. Pourtant, cette nuit-là, Jean se réveilla. Elle resta quelques instants sans bouger, épiant le silence, les yeux fixés au plafond d'où émanait une luminescence fantomatique. Elle saisit la main de George. Il avait le sommeil plus profond qu'elle, mais cette fois, il s'éveilla immédiatement. Ils ne se dirent rien car les mots qu'il leur eût fallu prononcer n'existaient pas.

Jean n'avait plus peur. Elle n'était même plus triste. Elle avait

atteint les eaux calmes et était désormais au delà de l'émotion. Mais il y avait encore une chose à faire et elle savait qu'ils avaient à peine le temps.

Muet, George la suivit. Ils traversèrent la coulée de clair de lune que laissait filtrer le toit sans faire plus de bruit que leurs ombres et entrèrent dans la nursery déserte.

Tout était demeuré en l'état. Les motifs fluorescents que George s'était donné tant de mal à peindre luisaient toujours sur les murs et la crécelle de Jennifer était encore à l'endroit où elle l'avait abandonnée quand son esprit s'était enfoncé dans l'univers indiciblement étranger qui était dorénavant le sien.

Elle a laissé ses jouets mais les nôtres nous accompagneront, se dit George qui se prit à penser aux enfants royaux des pharaons enterrés avec leurs poupées et leurs colliers. Il en irait de même. Personne ne chérira plus nos trésors. Nous les emmènerons avec nous, nous ne nous en séparerons pas.

Jean se tourna lentement vers son mari et posa la tête sur son épaule. Il noua les bras autour de sa taille et son ancien amour ressuscita, estompé mais clair, semblable à un écho venu de lointaines montagnes. Il était trop tard pour lui dire tout ce qu'elle méritait qu'il lui dise, et c'était moins ses trahisons que son indifférence passée qu'il regrettait.

— Au revoir, chéri, murmura-t-elle soudain.

George resserra davantage son étreinte. Il n'eut pas le temps de répondre, mais en cette dernière seconde, il éprouva quand même un étonnement fugitif, surpris qu'elle sût que l'instant fatal était arrivé.

Au cœur de l'écorce rocheuse, les fragments d'uranium commencèrent à se ruer l'un vers l'autre pour une union qui ne serait jamais consommée.

Et l'île s'éleva à la rencontre de l'aube.

22

La nef des Suzerains filait à travers la constellation de Carina, escortée de sa traîne semblable à une queue de météore.

Elle amorça sa vertigineuse décélération dans les parages des planètes extérieures, mais quand elle passa au large de Mars, sa vitesse représentait encore une appréciable fraction de celle de la lumière. Les gigantesques champs périsolaires absorbaient lentement sa force vive, alors même que, sur un million de kilomètres derrière elle, l'énergie de dissipation du générateur stellaire traçait dans le ciel ses hiéroglyphes de feu.

Jan Rodricks, plus vieux de six mois, regagnait la planète qu'il avait quittée quatre-vingts ans plus tôt.

Il n'était plus, cette fois, un passager clandestin tapi dans une cellule secrète. Debout derrière les trois pilotes (mais pourquoi étaient-ils si nombreux ?), il regardait le vaste écran, pièce maîtresse de la salle de contrôle, sur lequel s'inscrivaient des motifs et des taches de couleur toujours recommencés formant des configurations incompréhensibles. Sans doute véhiculaient-ils des informations qui, sur un vaisseau de conception humaine, se seraient traduites par des chiffres sur des cadrans. Cependant, l'image du ciel constellé apparaissait parfois sur l'écran et Jan espérait qu'il pourrait bientôt y distinguer la Terre.

Il était heureux de rentrer au pays en dépit des trésors d'astuce qu'il avait dépensés pour s'en évader. Au cours de ces six mois, il avait mûri. Il avait vu bien des choses, il avait été infiniment loin et il était las ; il aspirait à retrouver son univers familier. Il savait maintenant pourquoi les Suzerains avaient édicté que la Terre serait interdite d'espace. L'humanité avait encore une longue, une très longue route à parcourir avant de pouvoir jouer un rôle au sein de la civilisation dont il avait eu un bref aperçu.

Peut-être – mais c'était une éventualité qu'il se refusait à accepter – ne serait-elle jamais qu'une espèce inférieure enfermée dans une réserve à l'écart, un zoo dont les Suzerains seraient les gardiens. Il se pouvait que c'eût été la signification profonde de l'avertissement ambigu que Vindarten lui avait lancé juste avant son départ : « Il est possible que bien des choses se soient produites pendant votre absence, avait dit le Suzerain. Il est possible que vous ne reconnaissiez plus votre planète. »

Oui, c'était possible. Quatre-vingts ans, c'est long, et bien qu'il fût jeune et adaptable, Jan aurait peut-être du mal à se faire à tous les changements qui étaient intervenus. Mais en tout cas, il était sûr et certain que les hommes ne demanderaient qu'à entendre son récit et la

description qu'il leur ferait de ce qu'il avait vu de la civilisation suzeraine.

Il avait été bien traité comme il l'avait prévu. Il n'avait pas eu conscience du voyage aller. Lorsque l'injection avait cessé d'agir et qu'il était sorti de sa fantastique cachette, la nef entrait déjà dans le système des Suzerains. Il avait constaté avec soulagement que son respirateur à oxygène lui serait inutile. L'air était dense et lourd mais il respirait sans difficulté. Il se trouvait dans la titanesque cale qu'éclairait une lumière rougeoyante au milieu d'innombrables caisses et de tout l'attirail que l'on pouvait s'attendre à trouver dans la soute d'un navire, transocéanique ou spatial. Il lui avait fallu près d'une heure pour arriver à la cabine de service, et se présenter à l'équipage.

L'indifférence de celui-ci l'avait surpris. Il savait que les Suzerains trahissaient rarement leurs émotions mais il s'était attendu, au moins, à une réaction. Eh bien, non : les Suzerains avaient continué comme si de rien n'était à faire leur travail, à surveiller le grand écran, à tapoter sur les touches sans nombre de leurs claviers de commande. Jan n'avait pas tardé à comprendre qu'ils étaient en approche et se préparaient à atterrir, car de temps en temps surgissait sur l'écran l'image fugitive d'une planète qui ne cessait de grossir. Cependant, il ne ressentait pas la moindre impression de mouvement ni de décélération. La pesanteur demeurait constante, elle ne variait pas d'un iota. Il l'évaluait approximativement à un cinquième de la gravité terrestre. L'énorme puissance à l'œuvre était compensée avec une extrême précision.

Quand les trois pilotes s'étaient levés d'un même mouvement, Jan avait deviné que l'on était arrivé à destination. Ils ne dirent rien à leur passager, ils ne parlaient pas entre eux et lorsque l'un d'eux fit signe à Jan de les suivre, le jeune homme réalisa une chose qui aurait dû lui venir plus tôt à l'esprit : peut-être qu'ici, à l'extrémité de l'interminable chaîne d'approvisionnement de Karellen, personne ne comprenait un mot d'anglais.

Les trois Suzerains le regardèrent gravement quand les hautes portes s'ouvrirent devant ses yeux avides. Cet instant était le point culminant de sa vie : il était le premier être humain à poser son regard sur une planète éclairée par un soleil étranger. L'éclat de NGS 549672 envahit le vaisseau. Devant Jan s'étendait la planète des Suzerains.

À quoi s'était-il attendu ? Il ne le savait pas au juste. Des édifices colossaux, des villes dont les tours se perdraient dans les nuages, des machines inimaginables… Cela ne l'aurait pas surpris. Or, il n'y avait rien d'autre qu'une plaine presque entièrement plate s'étirant jusqu'à une ligne d'horizon curieusement rapprochée et dont la monotonie n'était rompue que par la silhouette de trois autres vaisseaux qui se dressaient à quelques kilomètres de là.

Une fois surmontée sa déception initiale, Jan haussa les épaules. Après tout, quoi de plus normal que l'existence d'un spatiodrome dans une région aussi écartée et déserte ?

Il faisait froid, mais modérément. La lumière du gros soleil rouge, bas dans le ciel, était amplement suffisante pour l'œil humain, mais Jan se demanda combien de temps s'écoulerait avant qu'il commence à avoir la nostalgie du vert et du bleu. Il remarqua soudain un gigantesque et mince croissant qui montait à l'assaut du ciel, arc de Titan accouplé au soleil, et il lui fallut un bon moment pour se rendre à l'évidence : il n'était pas encore arrivé tout à fait au terme du voyage. Ce croissant, c'était la planète des Suzerains et l'endroit où la nef s'était posée était le satellite de celle-ci, ce n'était que la base de départ des vaisseaux.

Les trois copilotes le firent monter à bord d'un navire dont les dimensions n'excédaient pas celles d'un avion de ligne terrestre et Jan se jucha dans un vaste fauteuil qui lui donnait l'impression d'être un Pygmée pour essayer de voir la planète par les hublots d'observation. Mais le trajet fut si court qu'il ne discerna guère les détails du globe qui grossissait sous ses yeux. Même à une si proche distance de leur monde, les Suzerains utilisaient vraisemblablement un mode de propulsion dérivé du générateur stellaire, car au bout de quelques minutes à peine l'appareil pénétra dans la couche atmosphérique émaillée de nuages. Quand les portes s'ouvrirent, ses occupants en sortirent. Ils étaient dans une salle close dont la voûte avait dû se refermer en coulissant car il n'y avait pas trace de panneau d'accès.

Jan ne quitta cet édifice que deux jours plus tard. Il constituait un arrivage inattendu et rien n'était prévu pour le mettre en consigne. Circonstance aggravante, aucun Suzerain ne comprenait l'anglais. Toute communication était pratiquement impossible et il se rendit compte avec amertume que, entrer en contact avec une race extraterrestre, ce n'était pas aussi simple que cela en avait souvent l'air dans les romans. Le langage des gestes se révéla singulièrement décevant : sa mimique reposait essentiellement sur des mouvements, des expressions et des attitudes qui étaient lettre morte pour les Suzerains. Il serait vraiment rageant, se disait Jan, que les seuls Suzerains à parler sa langue fussent tous sur la Terre, mais il n'avait d'autre solution que de prendre son mal en patience et d'espérer que les choses s'arrangeraient. Selon toute probabilité, quelqu'un, un savant, un spécialiste des races étrangères finirait bien par venir s'occuper de lui ! À moins qu'il eût si peu d'importance que personne n'aurait l'idée de prendre cette peine ?

Il lui était impossible de sortir car les portes n'avaient pas de mécanismes d'ouverture visibles. Elles coulissaient simplement à l'approche des Suzerains. Jan avait tenté de faire comme eux, il avait

agité des objets en l'air en se mettant sur la pointe des pieds et en sautant pour le cas où la manœuvre aurait été commandée par un faisceau de rayonnement, il avait essayé tous les trucs qu'il avait pu imaginer mais en vain. Et il songeait qu'un homme de l'âge de pierre échoué dans un immeuble moderne se serait trouvé aussi démuni que lui. Une fois, il avait collé aux talons d'un Suzerain qui se préparait à sortir mais l'extraterrestre l'avait repoussé avec douceur, et comme il ne voulait surtout pas importuner ses hôtes, Jan n'avait pas insisté.

Il n'avait pas encore cédé au désespoir quand Vindarten l'avait pris en charge. Le Suzerain s'exprimait dans un anglais atroce et parlait beaucoup trop vite, mais ses progrès avaient été extraordinairement rapides. Au bout de quelques jours, Jan et lui pouvaient converser sans beaucoup de difficulté à condition que le sujet n'exigeât pas l'emploi d'un vocabulaire spécialisé.

Une fois cornaqué par Vindarten, Jan n'avait plus eu de soucis. D'un autre côté, il était dans l'incapacité de faire ce qu'il voulait car il passait le plus clair de son temps en compagnie de savants dont la grande préoccupation était d'effectuer de mystérieux tests à l'aide d'appareils compliqués dont le terrien se méfiait fort. À l'issue d'une séance au cours de laquelle une espèce de machine hypothèse avait été utilisée, il avait souffert d'une atroce migraine qui avait duré plusieurs heures. S'il ne demandait pas mieux que de coopérer, il redoutait que les investigateurs n'aient pas conscience de ses limitations, tant mentales que physiques. Il lui fallut longtemps, en tout cas, pour leur faire comprendre qu'il lui était nécessaire de dormir à intervalles réguliers.

Entre deux séances, il pouvait jeter un bref coup d'œil sur la ville et ce fut ainsi qu'il réalisa à quel point il serait difficile – et dangereux – pour lui de s'y aventurer. Il n'existait pratiquement pas de rues et l'on ignorait apparemment les véhicules de surface. C'était une cité faite pour des êtres ailés qui n'avaient pas à s'inquiéter des lois de la pesanteur. Se trouver sans avertissement au bord d'un vertigineux abîme de quelques centaines de mètres de profondeur ou découvrir que le seul accès d'une pièce était une ouverture percée très haut dans un mur, c'était pain quotidien et Jan avait commencé à se rendre compte à travers une foule de détails que la psychologie d'une race aérienne n'avait certainement rien de commun avec celle d'une race aptère.

Les Suzerains volant comme de grands oiseaux au milieu des tours à lents et puissants coups d'ailes, voilà qui était un bien singulier spectacle. Et cela posait aussi un problème d'ordre scientifique. Leur planète était grosse – plus grosse que la Terre. Or, sa gravité était faible et la forte densité de son atmosphère intriguait Jan. Quand il l'avait interrogé à ce propos, Vindarten lui avait répondu, confirmant

ainsi ce qu'il avait à demi pressenti, qu'elle n'était pas le berceau de la race. Les Suzerains étaient originaires d'une planète beaucoup plus petite et quand ils avaient pris possession de celle-là, ils avaient modifié non seulement son atmosphère mais aussi sa gravité.

L'architecture était tristement fonctionnelle. Pas le moindre motif décoratif, rien qui ne répondît à une fin précise, même si celle-ci échappait souvent à Jan. Un homme du Moyen Âge voyant cette cité baignée d'une lumière sanglante et ses habitants aurait été convaincu que c'était l'Enfer. En dépit de sa curiosité et du détachement scientifique qui était le sien, Jan lui-même était parfois sur le point de céder à une terreur irraisonnée. L'absence de tout point de référence familier est capable de faire chavirer l'esprit le plus objectif et le plus lucide.

Et il y avait une foule de choses que Jan ne comprenait pas, des choses que Vindarten ne pouvait ou ne voulait pas lui expliquer. Qu'étaient ces fulgurances, ces formes changeantes qui scintillaient dans l'air et filaient à une vitesse telle qu'il ne pouvait être certain de leur existence ? Ce pouvait aussi bien être un phénomène effrayant que quelque chose d'aussi spectaculaire dans sa banalité que les enseignes au néon du Broadway d'antan.

Jan pressentait aussi que l'univers des Suzerains était rempli de sonorités qu'il ne captait pas. Il lui arrivait de percevoir des rythmes complexes qui escaladaient ou descendaient toute la gamme des fréquences audibles pour s'évanouir dans la bande des infra-sons ou des ultra-sons. Vindarten, qui ne saisissait apparemment pas ce que Jan voulait dire par « musique », ne put jamais lui donner une réponse satisfaisante.

Ce n'était pas une très grande cité : elle était beaucoup plus petite, en vérité, que Londres ou New York au temps de leur apogée. Selon Vindarten, il existait plusieurs milliers de villes analogues disséminées sur toute la surface de la planète, chacune répondant à une finalité précise. L'équivalent terrestre le plus proche de tels *loci* aurait été une ville universitaire, à ceci près que la spécialisation y était infiniment plus poussée. Jan avait bientôt découvert la vocation de la cité dont il était l'hôte : l'étude des cultures étrangères.

L'une des toutes premières fois qu'il avait quitté la cellule nue où il était confiné, en compagnie de Vindarten, celui-ci l'avait conduit au musée. Le fait de se trouver enfin dans un endroit dont il comprenait pleinement la destination avait donné au Terrien un coup de fouet psychologique, ce dont il avait le plus grand besoin. Abstraction faite de son échelle, ce musée aurait aussi bien pu se trouver sur la Terre. Le trajet avait été long. Le Suzerain et lui s'étaient installés sur une vaste plate-forme animée d'un mouvement régulier dirigé du haut vers le bas, tel un piston se déplaçant à l'intérieur d'un interminable

cylindre vertical. Il n'y avait pas d'instruments de commande visibles et la poussée de l'accélération, au commencement puis à la fin de la descente, avait été très sensible. Sans doute les Suzerains trouvaient-ils inutile de faire usage de leurs générateurs de champs de compensation à des fins domestiques. Jan se demandait si toute la planète était criblée de puits et pourquoi la cité se prolongeait sous terre au lieu de rayonner en surface. C'était là encore une de ces énigmes qu'il n'avait jamais élucidées.

On aurait pu passer une vie entière à explorer ces salles colossales où s'entassait le butin ramené de combien de planètes ? les chefs-d'œuvre d'une inimaginable quantité de civilisations. Mais Jan n'avait pas eu le temps de voir grand-chose de ces merveilles. Vindarten lui avait fait prendre place sur une espèce de languette qui, à première vue, donnait l'impression de n'être qu'un motif décoratif incrusté dans le sol. Au moment où Jan se rappelait que la notion d'ornementation était inconnue sur ce monde, quelque chose d'invisible l'avait doucement happé et il s'était senti propulsé. Et ç'avait été à une vitesse de l'ordre de vingt ou trente kilomètres à l'heure qu'il avait longé les vitrines et les dioramas représentant d'inconcevables paysages.

Les Suzerains avaient résolu le problème de la fatigue des musées : les visiteurs n'avaient pas besoin de marcher.

Ils avaient dû parcourir plusieurs kilomètres quand Vindarten, prenant Jan à bras-le-corps, l'arracha d'un coup de ses grandes ailes à la mystérieuse force qui les entraînait. Devant eux s'étirait une salle à moitié vide aux proportions phénoménales baignant dans une lumière familière que le jeune homme n'avait pas revue depuis qu'il avait quitté la Terre ; elle était atténuée pour ne pas blesser les yeux des Suzerains mais il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était la clarté du soleil.

Jan n'aurait jamais cru que quelque chose d'aussi commun, d'aussi banal pût faire naître une telle nostalgie en lui.

C'était donc la salle réservée à la Terre. Jan et son guide passèrent devant une admirable maquette de Paris, devant des trésors artistiques formant un méli-mélo incongru de siècles qui se télescopaient, devant des ordinateurs et des haches paléolithiques, devant des postes de télévision et devant la turbine à vapeur d'Héron d'Alexandrie. Ils franchirent ainsi quelques mètres. Puis une haute porte s'ouvrit devant eux et ils entrèrent dans le cabinet du conservateur de l'exposition terrienne.

Était-ce la première fois qu'il voyait un homme ? se demanda Jan. Était-il déjà allé sur la Terre ou la Terre n'était-elle pour lui qu'une planète parmi la multitude de celles dont il avait la charge et dont il ignorait la localisation exacte ? Une chose était sûre : il ne parlait ni

ne comprenait l'anglais et Vindarten devait faire office d'interprète.

Jan avait passé là plusieurs heures à faire des commentaires dans une sorte de magnétophone tandis que les Suzerains lui présentaient successivement divers objets d'origine terrestre dont il était bien incapable d'identifier la plupart. Son ignorance touchant à sa propre race et à ses réalisations était vertigineuse et il doutait qu'en dépit de leurs prodigieuses facultés mentales les Suzerains pussent réellement appréhender la culture humaine dans sa totalité.

Vindarten lui fit suivre un autre chemin pour ressortir. À nouveau, ils glissèrent sans effort à travers des couloirs aux hautes voûtes, mais cette fois, c'étaient les créations de la nature et non celles de l'intelligence qui y étaient exposées. Sullivan aurait donné sa vie avec joie pour être là et contempler *de visu* les miracles qu'avait façonnés l'évolution sur cent planètes. Mais Sullivan était sans doute déjà mort à l'heure qu'il était…

Ils atteignirent une galerie surélevée dominant une vaste salle circulaire qui mesurait bien cent mètres de diamètre. Selon l'habitude, il n'y avait pas de garde-fou et Jan hésita à s'approcher, mais comme Vindarten, debout à l'extrême bord, regardait tranquillement en bas, il le rejoignit avec circonspection.

Le sol n'était qu'à vingt mètres – trop, beaucoup trop près. Par la suite, Jan eut la conviction que son guide n'avait nullement eu l'intention de lui faire peur et que sa réaction avait dérouté le Suzerain : il avait poussé un hurlement assourdissant et fait un bond en arrière. Instinctivement. Pour ne plus voir ce qu'il y avait en bas. Quand se furent éteints les échos assourdis de son cri, il se ressaisit et revint auprès de Vindarten.

Bien sûr ce n'était pas une chose vivante, elle ne le fixait pas volontairement comme il l'avait tout d'abord cru dans sa panique. Elle remplissait presque entièrement le large puits. La lumière rougeâtre dansait dans ses profondeurs cristallines.

C'était un œil. Un œil de Titan.

— Pourquoi avez-vous émis ce bruit ? s'était enquis Vindarten.

— J'ai eu peur, avait avoué Jan, tout penaud.

— Pourquoi ? Vous n'avez quand même pas imaginé qu'il pouvait y avoir du danger ?

Le Terrien avait renoncé à tenter d'expliquer à son interlocuteur ce qu'était un acte réflexe et s'était borné à répondre :

— Quelque chose d'absolument inattendu, cela fait peur. Tant que l'on a pas analysé une situation nouvelle, il est plus prudent de prévoir le pire.

Son cœur cognait encore avec violence dans sa poitrine quand il avait à nouveau posé son regard sur l'œil monstrueux. Certes, il aurait pu s'agir d'une maquette incroyablement agrandie comme celles des

microbes et des insectes exposés dans les musées de la Terre, mais alors même qu'il posait la question, il avait eu la conviction que la chose était en grandeur réelle.

Vindarten ne lui avait pas appris grand-chose. Ce n'était pas son domaine et il n'était pas particulièrement curieux. Jan déduisit des explications du Suzerain qu'il s'agissait d'un animal cyclopéen habitant la poussière d'astéroïdes d'un lointain soleil, dont la pesanteur n'entravait pas la croissance, qui se nourrissait et se maintenait en vie grâce au champ visuel et au pouvoir de résolution de son œil unique. Il n'y avait apparemment pas de limites à ce que la nature pouvait inventer sous l'empire de la nécessité.

Un jour, Jan avait entrepris une interminable ascension. Les parois opalines de l'élévatrice étaient finalement devenues d'une limpidité de cristal. Le Terrien dominait les plus hautes tours de la cité. Il ne semblait pas y avoir de support tangible sous ses pieds et rien ne s'interposait entre lui et l'abîme. Pourtant, il n'avait pas plus le vertige que lorsque l'on est à bord d'un aéroplane parce qu'il n'y avait pas le moindre contact avec le sol lointain.

Il était au-dessus des nuages, seul dans le ciel en compagnie de quelques flèches de métal ou de pierre. La couche nuageuse roulait paresseusement comme une mer rose. Deux minuscules lunes blêmes flottaient dans les cieux à peu de distance du soleil sombre et vultueux. À peu près au centre de son disque rougeoyant, on discernait une petite tache noire parfaitement circulaire qui pouvait être une macule ou une autre lune errante.

Jan promena lentement son regard sur l'horizon. Les nuées s'étendaient jusqu'aux confins de l'énorme planète mais il y avait à une distance qu'il était incapable d'évaluer comme des marbrures. Peut-être les tours d'une autre cité. Il les avait longuement contemplées avant de poursuivre son examen.

Quand il eut décrit un demi-cercle, il vit la montagne. Elle n'était pas sur l'horizon mais *au delà !* Pic solitaire et dentelé surplombant le rivage de ce monde et dont la base, comme celle d'un iceberg, était invisible. Jan ne put même pas en estimer l'altitude. Même sur une planète où la pesanteur était aussi faible, il semblait impossible qu'une montagne d'une taille pareille pût exister. Les Suzerains y faisaient-ils de l'alpinisme ? Planaient-ils comme des aigles autour de ces formidables contreforts ?

Et, soudain, la montagne avait commencé à changer. Quand il l'avait aperçue, elle était d'un rouge terne, presque sinistre, avec, à la cime, quelques taches qu'il discernait mal. Il s'efforçait de mieux les distinguer quand il se rendit compte qu'elles bougeaient…

Tout d'abord, il n'en crut pas ses yeux. Puis il se rappela que

toutes les idées préconçues qu'il pouvait avoir étaient, ici, sans valeur aucune. Il ne fallait en aucun cas laisser son intelligence réfuter le témoignage de ses sens, il ne fallait pas essayer de comprendre mais se contenter d'observer. Il comprendrait peut-être plus tard – ou jamais.

La montagne – il continuait de la qualifier ainsi faute de trouver le vocable qui l'eût exactement définie – la montagne paraissait vivante et il se remémora l'œil monstrueux du musée. Mais non ! Il n'y avait aucun rapport. Il ne s'agissait pas d'une forme de vie organique. Peut-être même pas de matière dans l'acception habituelle du terme.

Le rouge sombre de la montagne prenait une teinte de plus en plus éclatante. Des traînées jaunes apparurent et Jan eut un instant l'impression d'un volcan vomissant des coulées de lave. Seulement, à en juger par leurs mouchetures, ces traînées ne descendaient pas : elles montaient !

Et voici que quelque chose d'autre surgit, crevant la nappe de nuages rougeâtres qui enrobaient le pied du promontoire : un gigantesque anneau parfaitement horizontal et parfaitement circulaire, un anneau dont la couleur était celle des cieux lointains dont le Terrien avait la nostalgie. Jamais il n'avait vu bleu plus ravissant depuis qu'il était sur la planète des Suzerains. Il en avait la gorge nouée.

L'anneau grossissait à mesure qu'il s'élevait. À présent, il était plus haut que la montagne et le segment qui lui faisait face s'arquait rapidement vers Jan. Ce devait être une sorte de tourbillon, une espèce de rond de fumée déjà large de bien des kilomètres. Cependant, il n'était pas animé d'un mouvement de rotation et plus il grandissait, plus il avait l'air solide.

Son ombre lancée à toute vitesse balaya l'endroit où se tenait Jan longtemps avant que l'anneau lui-même se fût majestueusement envolé dans les airs. Bientôt, ce ne fut plus qu'un mince filament d'azur qui se fondait dans le rougeoiement du ciel. Quand il disparut, son diamètre devait atteindre des milliers de kilomètres. Et il continuait de grossir.

Jan abaissa à nouveau les yeux sur la montagne. Maintenant, elle était dorée et il ne voyait plus la moindre diaprure. Peut-être n'était-ce qu'un tour que lui jouait son imagination – désormais, il était disposé à croire n'importe quoi – mais il avait l'impression qu'elle était plus haute et plus effilée. Et qu'elle tournoyait comme l'entonnoir d'un cyclone. Il était tellement abasourdi que ce fut seulement à ce moment qu'il se rappela sa caméra. Il colla son œil au viseur et braqua l'objectif vers cet invraisemblable, cet ahurissant phénomène.

Prestement, Vindarten plaqua sa main sur la tourelle et, avec une implacable fermeté, obligea Jan à détourner l'appareil. Le Terrien n'essaya même pas de résister. Cela aurait été inutile, bien

évidemment, mais surtout, il éprouvait brusquement une terreur mortelle devant la chose qui se profilait à la périphérie de la planète.

Lors de ses autres excursions, Vindarten l'avait laissé photographier tout ce qu'il voulait. Il ne fournit aucune explication à Jan. Au contraire, il l'interrogea pour que le Terrien lui rapportât ce qu'il avait vu jusqu'au plus infime détail.

Et Jan comprit à ce moment que le spectacle auquel son guide avait assisté avait été totalement différent. Et il devina pour la première fois que les Suzerains, eux aussi, obéissaient à des maîtres.

Et maintenant, il rentrait, laissant derrière lui tous ces prodiges, toutes ces terreurs, toutes ces énigmes. C'était sans doute la même nef mais certainement pas le même équipage. Il était difficilement croyable que, même compte tenu de leur longévité, les Suzerains acceptent d'un cœur léger d'être coupés de leur monde natal pendant les longues années d'un voyage interstellaire. Car l'effet de dilatation du temps dû à la relativité jouait bien entendu dans les deux sens. Au retour, les voyageurs n'auraient vieilli que de quatre mois, mais leurs amis auraient quatre-vingts ans de plus.

S'il en avait exprimé le désir. Jan aurait sans nul doute pu rester sur la planète jusqu'à la fin de son existence. Mais Vindarten l'avait prévenu qu'il n'y aurait pas d'autre départ en direction de la Terre avant plusieurs années et lui avait conseillé de profiter de l'occasion. Peut-être les extraterrestres s'étaient-ils rendu compte que, même dans ce laps de temps comparativement bref, son esprit était presque arrivé à la limite de ses capacités. Ou, tout simplement, il les importunait et ses hôtes ne pouvaient plus lui consacrer davantage de temps.

C'était désormais sans importance : la Terre était au bout de la route. Il l'avait vue ainsi cent fois, mais toujours par le truchement de l'œil mécanique de la télévision. Mais enfin, il était lui-même dans l'espace tandis que s'écrivait le dernier chapitre de son rêve et, devant lui, la Terre tournait sur son orbite éternelle.

Le grand croissant bleu-vert était dans son premier quartier : plus de la moitié du disque visible était encore plongée dans l'obscurité. Il n'y avait que quelques bancs dans la zone des alizés. La calotte glaciaire arctique scintillait mais l'aveuglant reflet du soleil dans le Pacifique Nord la surpassait en éclat.

On aurait cru une planète liquide : cet hémisphère était presque entièrement dépourvu de terre ferme. Le seul continent que Jan distinguait, brume d'une teinte plus foncée marbrant le halo atmosphérique qui ceinturait le globe, était l'Australie.

Quand la nef pénétra dans le cône d'ombre, l'éblouissant croissant s'amenuisa, pâlit et s'éteignit d'un seul coup. C'étaient à présent les ténèbres et la nuit. Le monde dormait.

Ce fut alors que Jan fut frappé par une étrange anomalie. Il était au-dessus de la terre ferme. Mais où étaient les brillants chapelets de lumière, les flamboiements des cités de l'homme ? Pas une seule étincelle ne déchirait la nuit qui enveloppait l'hémisphère. Des millions de kilowatts qui se déversaient jadis avec insouciance, lancés à l'assaut des étoiles, il n'y avait plus trace. Ce que Jan avait sous les yeux aurait aussi bien pu être la Terre avant l'apparition de l'Homme.

Ce n'était pas le retour auquel il s'attendait mais il ne pouvait rien faire d'autre que regarder tandis que la peur de l'inconnu montait en lui. Il était arrivé quelque chose à la Terre – quelque chose d'inimaginable. Pourtant, le vaisseau poursuivait sa course, décrivant la boucle qui le ferait entrer dans la zone éclairée.

Jan ne vit rien de l'atterrissage car la vue de la planète fut soudain remplacée par un fouillis de tracés et de plages lumineuses qui n'avaient pas de sens pour lui. Quand l'image optique réapparut sur l'écran, la nef s'était posée. Il y avait de grands bâtiments, des machines qui allaient et venaient et un groupe de Suzerains constituant le comité d'accueil. Un chuintement assourdi s'éleva au moment de la manœuvre d'égalisation des pressions, puis Jan entendit s'ouvrir les sabords. Il n'attendit pas davantage : ce fut avec indulgence ou indifférence que les géants muets le virent se ruer hors de la salle de pilotage.

Il était rentré, c'était à nouveau l'éclat de son soleil familier qui frappait ses yeux, l'air qu'il respirait était l'air qui avait gonflé pour la première fois ses poumons quand il était venu au monde. La passerelle était déjà en place mais il dut patienter quelques instants que sa vision s'accoutumât à la lumière qui l'aveuglait.

Karellen était debout à côté d'un lourd véhicule chargé de caisses, un peu à l'écart de ses congénères. Jan ne s'étonna pas de le reconnaître et le fait que le Superviseur n'avait absolument pas changé ne le surprit pas davantage. Cela, au moins, était conforme à ses prévisions. C'était la seule chose qui le fût.

— Je vous attendais, dit Karellen.

23

— Au début, commença Karellen, nous pouvions sans danger nous mêler à eux. Mais ils n'avaient plus besoin de nous. Notre tâche était terminée. Nous les avions regroupés et leur avions donné un continent rien qu'à eux. Regardez.

Le mur auquel Jan faisait face s'effaça, remplacé par un paysage bucolique observé d'une altitude de quelques centaines de mètres. L'illusion était si parfaite qu'il eut un étourdissement passager.

— C'était cinq ans plus tard, commenta Karellen. Quand la seconde phase s'est amorcée.

Des silhouettes se déplaçaient et la caméra fondit sur elles comme un rapace sur sa proie.

— Cela va vous chagriner. Mais rappelez-vous que vos critères ne s'appliquent plus. Ce ne sont pas des enfants humains que vous voyez.

Pourtant, la première impression de Jan fut de voir des enfants humains et aucune logique au monde n'y pouvait rien. Ç'aurait pu être une tribu de primitifs exécutant une danse rituelle compliquée. Ils étaient nus, ils étaient sales et leurs cheveux emmêlés tombaient dans les yeux. Pour autant qu'on pouvait le dire, les plus jeunes avaient cinq ans et les plus âgés en avaient quinze. Néanmoins, tous se mouvaient avec la même agilité, la même précision et tous se désintéressaient aussi totalement de l'environnement.

Mais quand il vit leurs visages, Jan eut un hoquet et il dut faire un effort pour ne pas détourner les yeux. Des visages encore plus vacants que ceux des morts car le ciseau du Temps laisse sa marque sur les traits des cadavres qui portent témoignage même quand leurs lèvres sont à jamais scellées. Ces visages-là étaient aussi vides, aussi dénués d'expression et d'émotion que la gueule d'un serpent, le masque d'un insecte. Les Suzerains étaient comparativement plus humains.

— Vous cherchez une chose qui n'existe plus, fit le Superviseur. N'oubliez pas qu'ils ne possèdent pas plus d'identité que les cellules de votre corps. Mais leur union fait d'eux quelque chose de beaucoup plus grand que vous.

— Pourquoi n'arrêtent-ils pas de gesticuler ?

— Nous appelons cela la « longue danse ». Ils ne dorment pas et elle a duré près d'un an. Ils étaient trois cent millions à exécuter les mêmes figures sur tout un continent. Nous avons inlassablement tenté de les analyser, mais elles ne présentent aucune signification. Peut-être parce que nous n'appréhendons que l'aspect physique du phénomène, la petite partie qui se trouve sur la Terre. Il est possible que ce que nous avons baptisé le Maître Esprit soit encore occupé à les

former, à les faire fusionner en une entité globale afin de les absorber totalement dans son être.

— Mais comment faisaient-ils pour se nourrir ? Et que se passait-il s'ils rencontraient des obstacles – des arbres, une falaise, une étendue d'eau ?

— Pour ce qui est de l'eau, cela ne changeait rien : ils ne se noyaient pas. Quand ils heurtaient un obstacle, il leur arrivait de se blesser mais ils ne le remarquaient même pas. En ce qui concerne la nourriture, ils avaient tous les fruits et tout le gibier qu'il leur fallait à satiété. Mais à présent, s'alimenter fait partie des besoins dont ils se sont affranchis. En effet, la nourriture est essentiellement une source d'énergie et ils ont appris à se brancher sur des sources d'énergie transcendantes.

L'image scintilla comme au passage d'une brume de chaleur. Quand elle s'éclaircit à nouveau, tout mouvement avait cessé.

— Regardez. Nous sommes trois ans plus tard.

Les petites silhouettes, si désarmées et si pitoyables pour qui eût ignoré la vérité, étaient immobiles et figées dans les bois, les clairières, les plaines. La caméra se promenait infatigablement de l'une à l'autre. Déjà, leurs physionomies s'uniformisaient. Jan avait eu autrefois l'occasion de voir des photographies composées à partir de dizaines de clichés superposés. Le visage « moyen » ainsi obtenu était aussi impersonnel, aussi dépourvu de caractéristiques que ceux de ces enfants.

Ils avaient l'air de dormir ou d'être en transe. Leurs yeux étaient hermétiquement clos et ils ne paraissaient pas avoir plus conscience de l'environnement que les arbres sous lesquels ils se tenaient pétrifiés. Quelles pensées, se demanda Jan, retentissaient dans la complexe trame où leurs esprits n'étaient désormais rien de plus – et rien de moins – que des fils composant une immense tapisserie ? Une tapisserie, songea-t-il brusquement, qui recouvrait de multiples mondes et de multiples races – et qui continuait de se déployer.

L'événement se produisit à une vitesse vertigineuse. Jan avait sous les yeux un décor agreste, un aimable paysage fertile avec, seul détail insolite, ces innombrables petites statues disséminées – sans que le hasard y fût pour rien – sur toute son étendue. En l'espace d'un instant, tout – les arbres, l'herbe, les animaux qui peuplaient ce coin de terre – tout se volatilisa, s'évanouit, cessa d'exister. Seuls demeuraient les lacs sereins, les cours d'eau aux méandres sinueux, l'étagement des collines rousses dépouillées de leur verdoyante parure – et les silhouettes silencieuses, indifférentes, artisanes de cette destruction.

— Pourquoi ont-ils fait ça ? demanda Jan.

— Peut-être que la présence d'autres esprits, même les esprits

rudimentaires des plantes et des animaux, leur déplaisait. Nous pensons qu'ils finiront un jour par trouver que l'univers matériel les distrait également. Qui sait ce qui arrivera alors ? Vous comprenez maintenant pourquoi nous nous sommes retirés une fois accomplie notre mission. Nous continuons de les étudier mais nous ne pénétrons jamais dans leur territoire et nous n'y envoyons même pas d'appareils. Nous les observons depuis l'espace, nous n'osons pas faire plus.

— Cet épisode remonte à bien des années. Que s'est-il passé depuis ?

— Très peu de chose. Ils n'ont pas bougé d'un pouce pendant tout ce temps. Qu'il fasse jour ou nuit, que ce soit l'hiver ou l'été, ils ne réagissent pas. Ils en sont encore à tester leurs pouvoirs. Le cours de quelques rivières s'est modifié et il y en a une qui coule d'aval en amont. Mais ils n'ont rien fait qui semble répondre à un motif précis.

— Et ils se désintéressent entièrement de vous ?

— Oui, mais cela n'a rien de surprenant. La… l'entité dont ils participent sait tout sur notre compte. Il lui est apparemment égal que nous cherchions à l'étudier. Quand elle voudra que nous partions ou si elle a une nouvelle mission à nous confier sur un autre monde, elle nous manifestera son désir de la manière la plus claire qui soit. D'ici là, nous resterons sur la Terre afin que nos savants collectent le maximum d'informations possible.

C'est donc la fin de l'homme, songea Jan avec une résignation au delà de la tristesse. Une fin qu'aucun prophète n'avait jamais annoncée, une fin désavouant aussi bien l'optimisme que le pessimisme.

Et néanmoins appropriée : elle avait la sublime inéluctabilité d'un grandiose chef-d'œuvre. Jan avait eu un fugitif aperçu du cosmos et de sa terrifiante immensité, et il savait maintenant que l'homme n'y avait pas sa place. Il réalisait enfin la vanité ultime de l'utopie qui l'avait leurré. Il avait rêvé des étoiles. Or, la route qui conduisait aux étoiles bifurquait et la destination à laquelle menait chacune de ses branches était étrangère aux espoirs comme aux craintes des humains.

Au bout de la première voie, il y avait les Suzerains. Ils avaient conservé leur individualité, l'indépendance de leur ego, ils avaient conscience de leur moi et le pronom « je » avait un sens dans leur langue. Ils éprouvaient des émotions dont au moins quelques-unes étaient communes à leur espèce et à l'humanité. Mais – et Jan s'en rendait compte à présent –, ils étaient bloqués dans une impasse dont ils ne s'évaderaient jamais. Leur intelligence était dix fois, cent fois plus puissante que l'intelligence humaine, mais en dernière analyse, cela ne faisait aucune différence. Ils étaient aussi désarmés, aussi désorientés que les hommes en face de l'inconcevable complexité d'une galaxie de cent mille millions de soleils et d'un cosmos de cent

mille millions de galaxies.

Et qu'y avait-il au bout du second embranchement ? Le Maître Esprit, quel qu'il pût être, qui était à l'homme ce que l'homme était à l'amibe. Depuis combien de temps cette entité potentiellement infinie et immortelle absorbait-elle races sur races à mesure qu'elle s'étendait à travers les étoiles ? Avait-elle aussi des désirs, des buts qu'elle pressentait obscurément et n'atteindrait peut-être jamais ? Elle avait désormais pris possession de tout ce que la race humaine avait conquis. Ce n'était pas une tragédie mais un accomplissement. Les milliards d'éphémères étincelles de conscience qui avaient été le tissu de l'humanité ne scintilleraient plus comme autant de lucioles dans la nuit. Mais elles n'avaient pas vécu en vain.

Le dernier acte n'était pas encore joué, Jan le savait. Le rideau tomberait demain ou il tomberait dans des siècles. Les Suzerains eux-mêmes ignoraient quand.

Jan comprenait maintenant leur objectif, il comprenait ce qu'ils avaient fait pour les hommes et pourquoi ils s'attardaient encore sur la Terre. Il éprouvait un profond sentiment d'humilité et admirait l'inexorable patience d'une si longue attente.

Jamais il ne connaîtrait entièrement l'histoire de l'étrange symbiose du Maître Esprit et de ses serviteurs. Selon les dires de Rashaverak, le Maître Esprit était présent depuis l'aube de sa race bien qu'il n'eût utilisé celle-ci que lorsqu'elle eut édifié une civilisation scientifique et eut été à même de sillonner l'espace pour exécuter ses ordres.

— Mais pourquoi a-t-il besoin de vous ? Avec les pouvoirs effrayants dont il dispose, il pourrait sûrement faire tout ce qui lui plaît.

— Non, il a ses limitations, rétorqua Rashaverak. Nous savons que, par le passé, il a tenté d'agir directement sur l'esprit de membres d'autres races pour influer sur leur développement culturel. Cela s'est invariablement soldé par un échec, peut-être parce que l'effort est trop intense. Nous sommes ses interprètes – nous sommes les gardiens. Ou si vous préférez, pour employer une de vos images, nous labourons le champ jusqu'à ce que la récolte soit mûre. Le Maître Esprit fait alors la moisson – et nous repartons recommencer ailleurs. Votre race est la cinquième à l'apothéose de laquelle nous assistons. Chaque fois, nous en apprenons un peu plus.

— Et vous ne gardez pas rancune au Maître Esprit de se servir de vous comme d'un outil ?

— Cet arrangement présente certains avantages. D'ailleurs un être intelligent ne s'indigne pas devant l'inévitable.

C'était là une proposition que l'humanité n'avait jamais

pleinement admise, se dit Jan avec une amère ironie. Il y avait certaines choses au delà de la logique que les Suzerains n'avaient jamais comprises.

— Il est quand même curieux que le Maître Esprit vous ait choisis, vous, pour faire ce travail alors que vous ne possédez pas trace des facultés paraphysiques latentes chez les Terriens. Comment entre-t-il en contact avec vous pour vous faire connaître ses instructions ?

— C'est une question à laquelle je ne puis répondre et je ne peux pas davantage vous dire pour quelle raison je suis obligé de vous dissimuler certains faits. Peut-être connaîtrez-vous un jour une partie de la vérité.

Il était inutile de poursuivre l'interrogatoire dans cette direction. Mieux valait changer de sujet avec l'espoir de recueillir plus tard des indications qui le mettraient sur la voie.

— Il y a encore quelque chose que vous n'avez jamais expliqué. La première fois que vous êtes venus sur la Terre, jadis, qu'est-ce qui a tourné de travers ? Pourquoi êtes-vous devenu le symbole de la peur et du mal pour les humains ?

Rashaverak sourit. Il s'y prenait moins bien que Karellen, mais c'était quand même une bonne imitation de sourire.

— Personne ne l'a jamais deviné et vous voyez maintenant pourquoi nous ne pouvions pas vous le dire. Il n'y avait qu'un seul événement capable de traumatiser l'humanité à ce point-là. Et ce n'est pas à l'aube de son histoire qu'il s'est produit mais tout à fait à la fin.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Quand, il y a un siècle et demi, nos nefs ont surgi dans votre ciel, c'était le premier contact entre nos deux races, bien que nous vous ayons évidemment étudiés à distance. Pourtant, vous avez eu peur de nous et vous nous avez reconnus comme nous savions que vous le feriez. Ce n'était pas un souvenir à proprement parler. Vous avez déjà eu la preuve que le temps est plus complexe que ne l'imaginait votre science. Car il ne s'agissait pas d'un souvenir du passé mais d'un souvenir du futur – le souvenir des dernières années de votre race, celles où elle savait que tout était consommé. Nous avons fait tout ce que nous avons pu mais ce n'était pas une fin facile et, parce que nous étions là, vous nous avez identifiés à la mort de l'espèce. Oui, bien qu'elle se situât dix mille ans dans l'avenir ! C'était comme si un écho déformé s'était répercuté dans le cercle fermé du temps, un écho du futur retentissant dans le passé. Ce n'était pas un souvenir. Disons que c'était une prémonition.

C'était là un concept malaisé à assimiler et Jan se battit en silence pour le digérer. Il aurait pourtant dû être préparé : il avait déjà eu amplement la preuve que la relation normale de cause à effet pouvait être renversée. La mémoire atavique, cela existait, et elle était, en un

sens, indépendante du temps. Pour elle, l'avenir et le passé ne faisaient qu'un. Voilà pourquoi, dix mille ans auparavant, les hommes avaient entr'aperçu une image déformée des Suzerains à travers un brouillard de crainte et de terreur.

— Je comprends, maintenant, murmura le Dernier Homme.

Le Dernier Homme ! Jan avait un mal fou à se considérer comme tel. Quand il s'était élancé dans l'espace, il avait accepté l'éventualité de se trouver à jamais coupé de la race humaine, d'être condamné à l'exil à perpétuité, et il n'était pas encore terrassé sous le poids de la solitude. Peut-être qu'au fil des années le désir nostalgique de voir un autre être humain s'emparerait de lui et l'accablerait mais pour l'instant, la compagnie des Suzerains l'empêchait de se sentir irrémédiablement seul.

Dix ans plus tôt, il y avait encore des hommes sur la Terre, mais c'étaient des survivants qui avaient dégénéré et leur disparition n'avait en rien affecté Jan. Pour des raisons que les extraterrestres ne pouvaient pas expliquer mais dont il soupçonnait qu'elles étaient dans une large mesure de nature psychologique, aucun enfant n'était né pour remplacer ceux qui étaient partis. L'*Homo sapiens* était une espèce éteinte.

Peut-être que le manuscrit rédigé par quelque nouveau Gibbon, annales des derniers jours de la race humaine, gisait, abandonné, dans une des villes demeurées intactes. Si tel était le cas, Jan doutait qu'il prendrait la peine de le lire : Rashaverak lui avait appris tout ce qu'il souhaitait savoir. Ceux qui n'avaient pas péri de leurs propres mains avaient cherché l'oubli dans des activités toujours plus fébriles, dans des sports violents et suicidaires qui, souvent, ne se différenciaient pas de guerres à échelle réduite. La population décroissait rapidement et les survivants vieillissants s'étaient rapprochés les uns des autres, armée vaincue serrant les rangs dans la déroute. Avant que le rideau ne tombât pour toujours, le dernier acte avait dû être illuminé par des éclairs d'héroïsme et de dévouement, assombri par la sauvagerie et l'égoïsme. Jan ne saurait jamais si ç'avait été le désespoir ou la résignation qui avait eu le dernier mot.

Il avait amplement de quoi s'occuper l'esprit. La base des extraterrestres était installée à quelques centaines de mètres d'une villa vide, et il avait passé des mois à l'équiper de matériel qu'il allait chercher à la ville la plus proche, distante d'une trentaine de kilomètres. Il s'y rendait par la voie des airs en compagnie de Rashaverak dont il doutait que l'amitié fût totalement altruiste. Le psychologue continuait d'étudier le dernier spécimen de l'*Homo sapiens.*

La ville en question avait certainement été évacuée avant la fin

car les maisons, et même de nombreuses installations de service public, étaient encore en ordre de marche. Il n'aurait pas été difficile de relancer les générateurs afin que l'illusion de la vie en illumine à nouveau les larges avenues. Jan y avait songé mais y avait renoncé : ç'aurait été trop morbide. S'il y avait une chose à laquelle il se refusait, c'était se lamenter sur le passé.

Il y avait tout ce qui lui était nécessaire sur place pour subvenir à ses besoins jusqu'à la fin de ses jours, mais ce qu'il voulait par-dessus tout, c'étaient un piano électronique et certaines transcriptions de Bach. Il n'avait jamais eu assez de temps pour se consacrer comme il l'aurait aimé à la musique : ce temps perdu, il était bien décidé à le rattraper. Quand il ne jouait pas lui-même, il écoutait des enregistrements de symphonies ou de concertos, de sorte que la villa n'était jamais silencieuse. La musique était devenue le talisman qui le protégeait de la solitude, cette solitude qui, un jour, aurait sûrement raison de lui.

Il faisait de longues et fréquentes promenades dans les collines, songeant à tout ce qui s'était passé pendant les quelques mois qui avaient suivi son départ. Quand, quatre-vingts années terrestres plus tôt, il avait dit adieu à Sullivan, l'idée ne lui était pas venue un seul instant que la dernière génération humaine était déjà procréée.

Quel imbécile il avait été ! Pourtant, il ne savait pas au juste s'il regrettait d'avoir agi comme il l'avait fait. S'il n'avait pas quitté la Terre, il aurait assisté à l'agonie de l'espèce sur laquelle le temps avait désormais jeté le voile. Au lieu de cela, il avait sauté par-dessus les dernières années que l'Homme avait à vivre, il avait plongé dans le futur et trouvé la réponse à certaines questions que personne ne s'était jamais posées. Sa curiosité était presque entièrement satisfaite. Néanmoins, il se demandait parfois ce que les Suzerains attendaient et ce qui se passerait quand leur patience serait enfin récompensée.

Mais, la plupart du temps, il s'installait devant le clavier et faisait retentir l'air des accents de son Bach bien-aimé avec la sereine résignation à laquelle on ne parvient qu'au terme d'une existence longue et bien remplie. Peut-être se leurrait-il lui-même, peut-être n'était-ce là qu'une miséricordieuse ruse de l'esprit : toujours est-il qu'il avait le sentiment de faire ce qu'il avait toujours désiré faire. Son ambition secrète osait enfin émerger à la pleine lumière de sa conscience.

Jan avait toujours été un bon pianiste. Il était dorénavant le meilleur du monde.

24

Ce fut Rashaverak qui lui fit part de la nouvelle, mais Jan avait déjà deviné. Un cauchemar l'avait réveillé avant l'aube et il n'avait pu se rendormir. Il ne se le rappelait plus, ce qui était très curieux car il était persuadé qu'il est possible de se remémorer tout ce que l'on a rêvé si l'on s'efforce de le faire dès le réveil. Il ne se souvenait que d'une seule chose : il était redevenu petit garçon, il se trouvait au milieu d'une vaste plaine déserte, écoutant une voix sonore qui s'exprimait dans une langue inconnue.

Ce rêve l'avait troublé. Était-ce le premier assaut de la solitude ? Énervé, il était sorti de la villa et avait déambulé sur la pelouse envahie d'herbes folles.

La lune à son plein baignait le paysage d'une clarté dorée si lumineuse que l'on y voyait parfaitement. L'immense et miroitant cylindre de la nef de Karellen se dressait derrière les bâtiments de la base des Suzerains qu'elle écrasait de sa masse, les réduisant à des proportions humaines. Jan la contempla en essayant de retrouver les émotions que la vue du vaisseau avait jadis suscitées en lui. C'était alors un objectif hors d'atteinte, symbole de tout ce qu'il n'avait jamais réellement espéré accomplir. Et, maintenant, elle était dépourvue de toute signification.

Quelle paix ! Quel calme ! Les Suzerains étaient évidemment aussi actifs que d'habitude, mais pour le moment, ils étaient invisibles. Jan aurait aussi bien pu être seul sur la Terre – ce qui était le cas dans un sens très réel.

Il leva les yeux vers la lune afin de fixer ses pensées sur un objet familier. Il repéra les mers anciennes bien présentes à sa mémoire. Lui qui avait fait un bond de quarante années-lumière dans l'espace, il n'avait jamais foulé ces plaines de poussière et de silence qui ne se trouvaient qu'à deux secondes-lumière. Il s'amusa à identifier le cratère de Tycho. Quand il l'eut localisé, il s'étonna que ce point brillant fût plus éloigné qu'il ne l'avait cru de la ligne médiane du disque lunaire. Et il se rendit alors compte que le sombre ovale de la Mer des Crises manquait à l'appel.

La face que son satellite tournait vers la Terre n'était plus celle qui la contemplait depuis l'apparition de la vie. La lune avait commencé de pivoter sur son axe.

Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose. Là-bas, sur l'autre hémisphère, sur le continent où ils avaient anéanti toute vie en une fraction de seconde, les autres sortaient de leur longue transe. Comme l'enfant qui s'éveille et s'étire pour saluer le jour, ils dérouillaient leurs muscles, ils jouaient avec leurs pouvoirs tout neufs…

— Vous avez vu juste, dit Rashaverak. Nous ne pouvons plus rester, le danger est trop grand. Il se peut qu'ils continuent de faire mine de nous ignorer mais il y a là un risque que nous ne pouvons pas courir. Nous décollerons dès que le matériel sera chargé – d'ici deux ou trois heures.

Le Suzerain leva les yeux vers le ciel comme s'il redoutait qu'un nouveau prodige ne l'embrasât. Mais tout était paisible. La lune s'était couchée et l'on ne voyait que quelques nuages que chassait le vent d'ouest.

— S'ils manipulent un peu la lune, ce n'est pas très grave, reprit-il. Mais supposez qu'ils s'attaquent au soleil ? Nous laisserons naturellement des instruments d'observation sur place pour savoir ce qui se passera.

— Je resterai, laissa tomber Jan. Le peu que j'ai vu de l'univers m'a suffi. La seule chose qui m'intéresse désormais, c'est de connaître le sort de ma planète.

Le sol frémit presque imperceptiblement.

— Il fallait s'y attendre, enchaîna Jan. S'ils interfèrent avec la révolution de la lune, il est évident que la vitesse angulaire doit être compensée d'une façon ou d'une autre. La Terre ralentit sa rotation, voilà. Je ne sais pas ce qui m'intrigue le plus : savoir comment ils font ça ou savoir pourquoi.

— Ils s'amusent. Quelle logique ont les agissements d'un enfant ? Et l'entité en quoi s'est métamorphosée votre race est encore un enfant sous bien des aspects. Elle n'est pas encore assez mûre pour se fondre au Maître Esprit. Mais cela ne saurait tarder et, alors, la Terre vous appartiendra à vous tout seul…

— À condition qu'elle existe encore, dit Jan, achevant la phrase que Rashaverak avait laissée en suspens.

— Vous vous rendez compte du danger – et vous voulez quand même rester ?

— Oui. Il y a cinq ans – non, six – que je suis revenu. Quoi qu'il arrive, je ne protesterai pas.

— Nous espérions que vous prendriez cette décision, fit Rashaverak d'une voix posée. Vous pouvez nous rendre un service…

La traîne embrasée du générateur stellaire pâlit et s'éteignit au delà de l'orbite de Mars. Sur les milliards d'êtres humains qui ont vécu et péri sur cette Terre, se dit Jan, je suis le seul à avoir suivi cette route. Et personne ne l'empruntera plus, désormais.

Il était le maître du monde. Il n'avait qu'à se baisser pour s'approprier ce dont il avait besoin. Tous les biens matériels que l'on pouvait désirer étaient à sa disposition. Il ne redoutait ni la solitude

sur la planète déserte ni la présence, qui s'attardait encore, de ceux-là qui allaient bientôt partir pour revendiquer leur mystérieux héritage. Jan n'escomptait pas survivre à l'inconcevable remous que provoquerait leur départ.

Et c'était bien ainsi. Il avait fait tout ce qu'il avait désiré faire et poursuivre une vie aussi vaine qu'inutile sur la Terre vidée de ses occupants aurait été intolérable après avoir connu ce qu'il avait connu. Certes, il aurait pu partir avec les Suzerains. Mais à quoi cela l'aurait-il avancé ? Il savait mieux que personne ne l'avait jamais su que lorsque Karellen avait déclaré que les étoiles n'étaient pas pour l'Homme, il avait dit vrai.

Tournant le dos à la nuit, il franchit le haut portail de la base des extraterrestres. Ses majestueuses proportions le laissaient indifférent : l'immensité n'avait plus prise sur son esprit. Les lumières rougeoyantes, alimentées par une énergie capable de les faire briller pendant des millénaires, brasillaient. Il passa sans s'arrêter devant les machines que les Suzerains avaient abandonnées en partant et dont il ne percerait jamais les secrets, et gravit non sans peine les hauts degrés de l'escalier qui aboutissait à la salle de commande.

L'âme des Suzerains s'y attardait. Les instruments continuaient de fonctionner, obéissant aux ordres de leurs maîtres en allés. Et Jan se demanda ce qu'il pouvait ajouter aux informations lancées dans le gouffre de l'espace qu'ils collectaient.

Il s'installa aussi confortablement que possible dans le vaste fauteuil. Le micro, déjà branché, n'attendait plus que lui. L'équivalent d'une caméra de télévision était certainement en train de l'épier, mais il ne put la localiser.

Derrière la console hérissée d'accessoires incompréhensibles, les larges fenêtres donnaient sur la nuit étoilée. On apercevait une vallée endormie sous la lune et une lointaine chaîne de montagnes. Une rivière coulait, dessinant ses méandres au fond de la cuvette. Ici et là scintillaient ses remous. Un paysage ineffablement paisible ! Un décor qui sans nul doute était celui de la naissance de l'Homme.

Karellen attendait dans les profondeurs de l'espace à des millions et des millions de kilomètres de la Terre. La nef des Suzerains s'éloignait presque à la même vitesse que les messages que Jan lui enverrait. C'était une idée étrange. Presque à la même vitesse – mais pas tout à fait. Ce serait une longue course-poursuite, mais les messages finiraient par atteindre le Superviseur. Ainsi paierait-il sa dette envers les extraterrestres.

Quelle était dans ce projet la part de la planification calculée et celle de la brillante improvisation ? Karellen avait-il volontairement laissé Jan prendre l'espace pas loin d'un siècle auparavant afin qu'il puisse, à son retour, jouer le rôle qui lui était maintenant dévolu ?

Non, c'était une hypothèse par trop fantastique. Il n'empêche que Jan était convaincu que le Superviseur avait ourdi une immense et délicate machination. Tout en le servant, il étudiait le Maître Esprit avec tous les instruments à sa disposition. Et la curiosité scientifique n'était sans doute pas son seul mobile : peut-être que les Suzerains rêvaient de s'affranchir un jour de la servitude particulière à laquelle ils étaient soumis – le jour où ils connaîtraient suffisamment les pouvoirs dont ils étaient les esclaves.

Que ce à quoi allait à présent s'astreindre Jan pût parfaire leur savoir était difficile à admettre. « Dites-nous ce que vous verrez – telles avaient été les instructions qu'il avait reçues de Rashaverak. Les images que vos yeux percevront seront enregistrées par nos caméras. Mais les messages captés par votre cerveau sont peut-être très différents et pourront nous apprendre beaucoup de choses. »

Eh bien, il ferait de son mieux. Il se pencha sur le micro :

— Toujours rien à signaler. J'ai vu s'éteindre le sillage de votre nef dans le ciel il y a quelques minutes. La lune est presque à son plein et près de la moitié de la face qui nous était familière ne regarde plus la Terre. Mais je suppose que vous le savez déjà.

Jan se tut. Il se sentait un peu bête. Tout cela était incongru, vaguement absurde, même. À l'heure où l'histoire tout entière parvenait à son apogée, il parlait comme un reporter commentant une course de chevaux ou un combat de boxe. Il haussa les épaules et chassa cette pensée. L'emphase avait probablement toujours fait plus ou moins escorte au sublime – et il était indéniable que personne, hormis lui, ne pouvait être sensible à sa présence.

— Il y a eu trois légères secousses au cours de l'heure écoulée, enchaîna-t-il. Leur maîtrise de la rotation de la Terre est sûrement sensationnelle, mais elle n'est pas tout à fait parfaite… Je crois, Karellen, que je vais avoir beaucoup de mal à vous fournir des détails autres que ceux que vous transmettent vos instruments. Il aurait peut-être mieux valu que vous m'ayez donné une idée de ce qui doit arriver et que vous m'ayez dit combien de temps je risque d'attendre. S'il n'y a rien de nouveau, je vous ferai un rapport dans six heures, comme convenu…

« Allô ! Ils avaient sûrement attendu votre départ. Les choses commencent à bouger. Les étoiles s'obscurcissent. Comme si un grand nuage se déployait très rapidement devant le ciel. Mais ce n'est pas vraiment un nuage. Cela semble posséder une structure. Je distingue vaguement un réseau de lignes et de bandes qui changent continuellement de configuration. C'est flou. On dirait presque que les étoiles sont prises dans une immatérielle toile d'araignée.

« L'ensemble de ce lacis commence à briller. Des pulsations lumineuses… exactement comme s'il était vivant.

« On dirait que la luminosité glisse vers une région déterminée du ciel. Attendez une minute… je vais regarder par l'autre fenêtre.

« Oui… j'aurais dû le deviner. Je vois un immense pilier ardent, comme un arbre de feu qui s'élève au-dessus de la ligne d'horizon, à l'ouest. Très loin. De l'autre côté du globe. Je sais d'où jaillit cette colonne : ils partent pour se fondre dans le Maître Esprit. La période de probation est terminée : ils laissent les derniers vestiges de matière derrière eux.

« À mesure que la luminescence monte et s'élargit, le réseau devient plus tangible, moins flou. Par endroits, il a presque l'air solide. Et pourtant, les étoiles luisent encore faiblement au delà.

« Je viens de réaliser que ce que j'ai vu fuser sur votre planète, Karellen, ressemblait beaucoup à cela, même si ce n'est pas exactement la même chose. Était-ce un fragment du Maître Esprit ? Je suppose que vous m'avez caché la vérité pour que je n'aie pas d'idées préconçues, pour que je sois un observateur non prévenu et objectif. J'aimerais savoir ce que vos caméras vous montrent pour le comparer avec ce que mon esprit imagine que je vois !

« Est-ce de cette façon qu'il vous parle, Karellen ? Par l'intermédiaire de couleurs et de formes comme celles-là ? Je me rappelle les écrans de contrôle de votre vaisseau parcourus de motifs mouvants. C'était un langage visuel que vos yeux déchiffraient.

« Maintenant, cela ressemble tout à fait à une aurore boréale dont les voiles s'agitent et palpitent devant les étoiles. Mais oui ! Je suis sûr que c'est cela – une gigantesque tempête aurorale ! Tout le paysage en est illuminé. Il fait plus clair qu'en plein jour… le ciel est un chaos de rouges, de verts et d'ors tumultueux qui jouent aux quatre coins… Oh ! il n'y a pas de mots… quelle injustice que je sois le seul à pouvoir jouir de ce spectacle… je n'avais jamais pensé que de telles couleurs…

« La tempête s'apaise mais le réseau fantôme est toujours là. À mon avis, ce phénomène n'était que le sous-produit du déchaînement d'énergie qui se donne libre cours aux frontières de l'espace…

« Un instant ! Je viens de remarquer quelque chose d'autre. *Mon poids diminue.* Qu'est-ce que cela veut dire ? Je viens de lâcher un crayon. Il tombe lentement. La gravité s'est modifiée… un vent violent se lève… je vois les arbres agiter leurs branches dans la vallée.

« Évidemment… c'est l'atmosphère qui s'échappe. Des bouts de bois, des pierres s'élèvent dans le ciel, presque comme si la Terre elle-même essayait de les suivre dans l'espace. L'ouragan chasse devant lui un épais nuage de poussière. J'ai du mal à voir… peut-être cela s'éclaircira-t-il dans un moment.

« Oui, cela va mieux. Tout ce qui n'était pas fixe a été arraché. Les nuages de poussière se sont dissipés. Je me demande combien de temps ce bâtiment tiendra encore. Et je commence à avoir de la

difficulté à respirer. Il faut que je tâche de parler moins vite.

« Je vois à nouveau clair. La grande colonne de flammes est toujours là, mais elle se resserre, elle se rétrécit, s'étrangle… elle ressemble à l'entonnoir d'une tornade prêt à se perdre dans les nuages. Et… oh ! c'est malaisé à décrire. Une puissante vague d'émotion vient de me balayer. Ce n'était ni de la joie ni de la tristesse… un sentiment d'accomplissement, de plénitude. L'ai-je imaginé ou est-ce venu de l'extérieur ? Je ne sais pas.

« Et maintenant… non, cela ne peut pas être uniquement mon imagination… le monde est vide. Totalement désert. L'impression d'écouter une radio qui tombe soudain en panne. Le ciel a retrouvé sa limpidité. Le réseau de brume s'est évanoui. Quel sera le prochain monde qu'il visitera, Karellen ? Y serez-vous pour le servir une fois de plus ?

« C'est curieux… rien de ce qui m'entoure n'a changé. J'ignore pourquoi, mais je m'étais figuré que d'une façon ou d'une autre…

Jan s'interrompit. Il ne trouvait plus ses mots. Il ferma les yeux pour s'efforcer de recouvrer son empire sur soi. Ce n'était pas le moment de céder à la panique. Il avait un devoir à accomplir. Envers l'Homme et envers Karellen.

Quand il reprit la parole, il commença d'abord par s'exprimer avec la lenteur d'un rêveur qui se réveille :

— Les édifices qui m'entourent… le sol… les montagnes… tout est comme du verre… *je vois à travers.* La Terre est en train de se dissoudre. Je ne pèse presque plus rien. Vous aviez raison : ils ont fini de jouer avec leurs joujoux.

« Il ne reste plus que quelques secondes. Les montagnes se sont volatilisées comme des fumées. Adieu, Karellen. Adieu, Rashaverak. J'ai de la peine pour vous. Bien que je sois incapable de comprendre ce dont j'ai été témoin, j'ai vu ce qu'est devenue ma race. Tout ce que nous avons accompli s'en est allé vers les étoiles. Peut-être était-ce cela que les anciennes religions essayaient de dire. Mais elles se trompaient du tout au tout. Elles attachaient une importance capitale à l'humanité alors que nous n'étions qu'une espèce parmi… savez-vous combien d'autres espèces ? Et pourtant, nous sommes devenus quelque chose que vous ne pourrez jamais être.

« La rivière n'existe plus. Mais le ciel est toujours le même. C'est drôle de voir la lune qui brille encore là-haut. Je suis content qu'ils l'aient laissée, mais quelle solitude maintenant !…

« La lumière ! Elle vient d'en bas… de l'intérieur de la Terre… elle sourd à travers le roc, le sol, tout… de plus en plus brillante, éblouissante, aveuglante…

Les énergies captives du noyau du globe se libérèrent dans une

silencieuse explosion de lumière quand il céda. Pendant un court moment, les ondes gravifiques balayèrent le système solaire, modifiant imperceptiblement les orbites des planètes. Puis les enfants du Soleil – ceux qui restaient – reprirent leurs anciennes trajectoires, tels des bouchons flottant sur un lac placide ridé par les ondes infimes déclenchées par la chute d'une pierre.

Rien ne demeurait de la Terre. *Ils* avaient pompé jusqu'aux derniers atomes qui la constituaient. Elle les avait nourris pendant les impétueux moments de leur inconcevable métamorphose comme la substance enclose dans un épi nourrit la toute jeune plante qui se hausse vers le soleil.

À six mille millions de kilomètres au delà de l'orbite de Pluton, l'écran devant lequel Karellen était assis s'obscurcit brusquement. Enregistrement terminé, mission remplie. Le Superviseur regagnait le monde qu'il avait quitté depuis si longtemps. Le poids des siècles l'accablait et la logique était impuissante à chasser la tristesse qui l'écrasait. Ce n'était pas sur l'Homme qu'il pleurait, mais sur sa propre race que des forces qu'elle ne pourrait jamais vaincre interdiraient à jamais d'accéder à la grandeur.

En dépit de leurs prouesses, songeait Karellen, en dépit de la maîtrise qu'ils avaient acquise de l'univers physique, ses semblables n'étaient qu'une peuplade qui avait passé toute son existence sur une plaine morne et poussiéreuse. Très loin se dressaient les montagnes, siège de la puissance et de la beauté, où le tonnerre folâtrait au-dessus des glaciers, où l'air était pur et âpre. Là-haut le soleil transfigurait les cimes de son éclat sublime alors que, en bas, les ténèbres recouvraient la vallée. Et l'on ne pouvait que contempler et admirer ces sommets sans espoir de jamais les gravir.

Karellen savait pourtant que son peuple persévérerait jusqu'à la fin, tenacement, qu'il attendrait sans désespoir le destin qui était le sien. Il continuerait d'être le serviteur du Maître Esprit, mais sans perdre son âme.

Un éclair rouge fusa brièvement sur le grand écran de contrôle. Presque sans s'en rendre compte, Karellen déchiffra le message de ses fluctuations. La nef franchissait la frontière du système solaire.

Karellen leva la main et l'image changea. Une étoile flamboyait, solitaire, au centre de l'écran. À cette distance, personne n'aurait pu dire que le soleil avait possédé des planètes ou que l'une d'elles avait disparu. Il resta longtemps à contempler le gouffre qui s'élargissait rapidement tandis que d'innombrables souvenirs s'éveillaient dans les dédales de son vaste esprit. Il salua silencieusement les hommes qu'il avait connus, ceux qui avaient essayé de faire obstruction comme ceux qui l'avaient aidé dans sa tâche.

Personne n’osait le déranger ni interrompre sa méditation. Enfin, il pivota sur lui-même, tournant le dos au soleil qui s’amenuisait.

FIN